This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

e.l. en pr. originale

V8. D6. 1765 (4)

Voltaire

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE PORTATIF, AVEC DES NOTES.

TOME PREMIER.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE PORTATIF.

NOUVELLE EDITION,

AVEC DES NOTES;

Beaucoup plus correcte & plus ample que les précédentes.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Chez VARBERG.

1765.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 JAN 1937
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE DES EDITEURS.

IL y a déja quatre éditions de ce Dictionnaire, mais toutes incomplettes & informes; nous n'avions pu en conduire aucune. Nous donnons enfin celle-ci, qui l'emporte sur toutes les autres pour

la correction, pour l'ordre, & pour le nombre des articles. Nous les avons tous tirés des meilleurs auteurs de l'Europe, & nous n'avons fait aucun ſcrupule de copier quelquefois une page d'un livre connu, quand cette page s'eſt trouvée néceſſaire à nôtre collection. Il y a des articles tout entiers de perſonnes encor vivantes, parmi leſquelles on compte de ſavants paſteurs. Ces morceaux ſont depuis longtemps aſſez connus des ſavants, comme *Apocalypſe*, *Chriſtianiſme*, *Meſſie*, *Moïſe*, *Miracles &c.* Mais dans l'article *Miracles*, nous

avons

avons ajouté une page entière du célèbre docteur Middleton bibliothécaire de Cambridge.

On trouvera auſſi pluſieurs paſſages du ſavant Evêque de Gloceſter Warburton. Les manuſcrits de Mr. Du Marſai nous ont beaucoup ſervi; mais nous avons rejetté unanimement tout ce qui a ſemblé favoriſer l'Epicuréïſme. Le dogme de la Providence eſt ſi ſacré, ſi néceſſaire au bonheur du genre humain, que nul honnête homme ne doit expoſer les lecteurs à douter d'une vérité qui ne peut faire de mal en aucun cas, & qui peut

toujours opérer beaucoup de bien.

Nous ne regardons point ce dogme de la providence univerſelle comme un ſyſtême, mais comme une choſe démontrée à tous les eſprits raiſonnables; au cõtraire, les divers ſyſtêmes ſur la nature de l'ame, ſur la grace, ſur des opinions métaphyſiques, qui diviſent toutes les communions, peuvent être ſoumis à l'examen: car puiſqu'ils ſont en conteſtation depuis dix-ſept cent années, il eſt évident qu'ils ne portent point avec eux le caractère de certitude; ce ſont des énigmes que cha-

cun

cun peut deviner ſelon la portée de ſon eſprit.

L'article *Genèſe* eſt d'un très habile homme favoriſé de l'eſtime & de la confiance d'un grand Prince: nous lui demandons pardon d'avoir accourci cet article. Les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous ont pas permis de l'imprimer tout entier ; il aurait rempli près de la moitié d'un volume.

Quant aux objets de pure littérature, on reconnaîtra aiſément les ſources où nous avons puiſé. Nous avons tâché de joindre l'agréable à l'utile, n'ayant d'autre mérite, &

& d'autre part à cet ouvrage que le choix. Les perſonnes de tout état trouveront de quoi s'inſtruire en s'amuſant. Ce livre n'exige pas une lecture ſuivie; mais à quelque endroit qu'on l'ouvre, on trouve de quoi réfléchir. Les livres les plus utiles ſont ceux dont les lecteurs font eux mêmes la moitié; ils étendent les penſées dont on leur préſente le germe; ils corrigent ce qui leur ſemble défectueux, & fortifient par leurs réflexions ce qui leur paraît faible.

Ce n'eſt même que par des perſonnes éclairées que ce livre peut être lû; le vulgaire n'eſt

n'eſt pas fait pour de telles connaiſſances ; la philoſophie ne ſera jamais ſon partage. Ceux qui diſent qu'il y a des vérités qui doivent être cachées au peuple, ne peuvent prendre aucune allarme ; le peuple ne lit point ; il travaille ſix jours de la ſemaine, & va le ſeptiéme au cabaret ; en un mot, les ouvrages de philoſophie ne ſont faits que pour les philoſophes, & tout honnête homme doit chercher à être philoſophe ſans ſe piquer de l'être.

Nous finiſſons par faire de très humbles excuſes aux perſonnes de conſidération qui nous

nous ont favorisés de quelques nouveaux articles, de n'avoir pu les employer comme nous l'aurions voulu; ils sont venus trop tard. Nous n'en sommes pas moins sensibles à leur bonté, & à leur zèle estimable.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE. PORTATIF.

ABBE.

O U allez-vous, Monsieur l'Abbé? &c. Savez-vous bien qu'Abbé signifie *Père?* Si vous le devenez, vous rendez service à l'état; vous faites la meilleure œuvre sans doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes Monsieur l'Abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit colet, & un manteau court, & pour attendre un bénéfice simple, vous ne méritez pas le nom d'Abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils élisaient. L'Abbé était leur père spirituel. Que les mêmes noms signifient avec le temps des choses différentes! L'Abbé spirituel était un pauvre à la tête de plusieurs autres pauvres. Mais les pauvres pères spirituels ont eu depuis, deux cent, quatre cent mille livres de rente, & il y a aujourd'hui des pauvres pères spirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait serment d'être pauvre, & qui en conséquence est souverain! on l'a déja dit, il faut le redire mille fois, cela est intolérable. Les loix réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres sans vêtement & sans nourriture poussent des cris au ciel à la porte de Mr. l'Abbé.

Mais j'entends Messieurs les Abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne, qui disent, Pourquoi n'accumulerons-nous par des biens & des honneurs? pourquoi ne serons-nous pas princes? les évêques le sont bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous, ils se sont enrichis, ils se

son

ſont élevés ; l'un d'eux eſt devenu ſupérieur aux rois : laiſſez nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raiſon, Meſſieurs, envahiſſez la terre, elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des temps d'ignorance, de ſuperſtition, de démence, pour nous dépouiller de nos héritages & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraiſſer de la ſubſtance des malheureux ; tremblez que le jour de la raiſon n'arrive.

ABRAHAM.

ABRAHAM eſt un de ces noms célèbres dans l'Aſie mineure, & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroaſtre dans la Perſe, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations ſeptentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité, que par une hiſtoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profane ; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis ;

que nous croyons & que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le Saint Eſprit lui-même, nous avons pour elle les ſentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adreſſons ici qu'aux Arabes; ils ſe vantent de deſcendre d'Abraham par Iſmaël; ils croyent que ce Patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette ville. Le fait eſt que la race d'Iſmael a été infiniment plus favoriſée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs Arabes ont été prodigieuſement ſupérieurs aux voleurs Juifs. Les deſcendants de Jacob ne conquirent qu'un très-petit pays, qu'ils ont perdu; & les deſcendants d'Iſmael ont conquis une partie de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaſte que celui des Romains, & ont chaſſé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appellaient la terre de promiſſion.

A ne juger des choſes que par les exemples de nos hiſtoires modernes, il ſerait aſſez difficile qu'Abraham eût été le pére de deux nations ſi différentes; on nous dit qu'il était né en Caldée,

dée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnoit sa vie à faire des petites idoles de terre. Il n'est guères vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre cent lieues de là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran après la mort de son père Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans, ce Tharé vécut jusqu'à deux cent cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son père. A ce compte il est clair par la Genèse même qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre, dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il ? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une

contrée aussi éloignée, aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem ? La langue Caldéenne devait être fort différente de celle de Sichem; ce n'était point un lieu de commerce. Sichem est éloigné de la Caldée de plus de cent lieuës; il faut passer des déserts pour y arriver; mais Dieu voulait qu'il fit ce voyage, il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendants plusieurs siècles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cent lieues de Sichem à Memphis; est il naturel qu'on aille demander du blé si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? Voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis sa femme Sara, qui était extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avait que soixante & cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté; Feignez que vous

êtes

êtes ma ſœur, lui dit-il, afin qu'on me faſſe du bien à cauſe de vous. Il devait bien plutôt lui dire, Feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frère *beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesſes, de chameaux, de ſerviteurs, de ſervantes :* ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puiſſant & très-policé, par-conſéquent très-ancien, & qu'on récompenſait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs ſœurs aux rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans quand Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent ſoixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le déſert horrible de Cadés avec ſa femme groſſe, toûjours jeune & toûjours jolie. Un roi de ce déſert ne manqua pas d'être amoureux de Sara, comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyants fit le même menſonge qu'en Egypte : il donna ſa femme pour ſa ſœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des ſerviteurs & des ſervantes. On peut dire que cet

Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugé, & point du tout pédants.

Au reste ce nom Bram, Abram, était fameux dans l'Inde & dans la Perse : plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appellèrent Zoroastre. D'autres disent que c'était le Brama des Indiens : ce qui n'est pas démontré.

AME.

CE serait une belle chose de voir son ame. *Connai-toi toi-même*, est un excellent précepte ; mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître son essence ?

Nous appellons ame, ce qui anime.

Nous

Nous n'en ſçavons guères davantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant; l'autre quart cherche, perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *Force*. Tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries, *inſtinct*, *ame ſenſitive*. Tu as des idées combinées, & tu dis *Eſprit*.

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots, Cette fleur végète? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation?* ce corps en pouſſe un autre, mais poſſéde-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force?* ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct?* ne rirais-tu pas d'un raiſonneur, (eût-il été précepteur d'Alexandre) qui te dirait, Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtantielle qui eſt la vie?

Si une tulippe pouvait parler, & qu'elle te dit, Ma végétation & moi, nous ſommes deux êtres joints évidemment enſemble, ne te moquerais-tu pas de la tulippe?

Voyons d'abord ce que tu ſçais, & de quoi tu ès certain, que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton eſtomach, que tu ſens par tout ton corps, & que tu penſes par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon a pû te donner aſſez de lumières, pour conclurre ſans un ſecours ſurnaturel que tu as une ame?

Les premiers Philoſophes, ſoit Caldéens, ſoit Egyptiens, dirent: Il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui produiſe nos penſées; ce quelque choſe doit être très-ſubtil, c'eſt un ſouffle, c'eſt du feu, c'eſt de l'éter, c'eſt une quinteſſence, c'eſt un ſimulacre léger, c'eſt une entéléchie, c'eſt un nombre, c'eſt une harmonie. Enfin, ſelon le divin Platon, c'eſt un compoſé du *même*, & de *l'autre*; ce ſont des atômes qui penſent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atôme penſe-t-il? avoüe que tu n'en ſçais rien.

L'o-

L'opinion à laquelle on doit s'attacher ſans doute, c'eſt que l'ame eſt un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'eſt que cet être immatériel. Non, répondent les ſavans ; mais nous ſavons que ſa nature eſt de penſer. Et d'où le ſavez-vous ? Nous le ſavons, parce qu'il penſe. O ſavans! j'ai bien peur que vous ne ſoyez auſſi ignorans qu'Epicure ; la nature d'une pierre eſt de tomber, parce quelle tombe ; mais je vous demande, qui la fait tomber ?

Nous ſavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame ; d'accord, je le crois comme vous. Nous ſavons qu'une négation, & une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matière ; je ſuis de votre avis. Mais la matiére, à nous d'ailleurs inconnüe, poſſéde des qualités qui ne ſont pas matérielles, qui ne ſont pas diviſibles ; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être compoſé de parties. La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct, ne

ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles ; vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indiviſibilité de la penſée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc vôtre ame ? quelle idée en avez-vous ? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de ſentir, de penſer.

A préſent, dites-moi de bonne foi : Ce pouvoir de ſentir & de penſer, eſt-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher ? Vous m'avoüez que non ; car votre entendement aurait beau dire à votre eſtomach, *digère*, il n'en fera rien s'il eſt malade ; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher : ils reſteront là, s'ils ont la goute.

Les Grecs ont bien ſenti que la penſée n'avait ſouvent rien à faire avec le jeu de nos organes ; ils ont admis pour les organes une ame animale, qu'ils

nommaient *pſiché*, & pour les penſées une ame plus fine, plus ſubtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la penſée, qui en mille occaſions a l'intendance ſur l'ame animale. L'ame penſante commande à ſes mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point a ſon cœur de battre, à ſon ſang de couler, à ſon chile de ſe former; tout cela ſe fait ſans elle: voilà deux ames bien embarraſſées, & bien peu maîtreſſes à la maiſon.

Or cette première ame animale n'exiſte certainement point: elle n'eſt autre choſe que le mouvement de vos organes. Pren garde, ô homme! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raiſon que l'autre ame exiſte. Tu ne peux le ſavoir que par la foi. Tu ès né, tu vis, tu agis, tu penſes, tu veilles, tu dors ſans ſavoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penſer, comme il t'a donné tout le reſte; & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les tems marqués par ſa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux ſyſtêmes que ta philoſophie a fabriqués ſur ces ames.

L'un

L'un dit que l'ame de l'homme eſt partie de la ſubſtance de Dieu même, l'autre qu'elle eſt partie du grand tout, un troiſiéme qu'elle eſt créée de toute éternité, un quatrième qu'elle eſt faite, & non créée; d'autres aſſurent que Dieu les forme à meſure qu'on en a beſoin, & qu'elles arrivent à l'inſtant de la copulation; Elles ſe logent dans les animalcules ſéminaux, crie celui-ci: Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de faloppe. Vous avez tous tort, dit un ſurvenant, l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale; mais ſi elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La derniére opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux; c'eſt le poſte que lui aſſigne La Peironie; il falait être premier chirurgien du Roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant, ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St. Thomas dans ſa queſtion 75e & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme *ſubſiſtante*, *per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence diffère de ſa puiſ-

ſance,

ſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſavoir, *la nutritive*, *l'augmentative*, *la générative* ; que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle ; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté ; auſſi eſt-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la manière dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains ; quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingt ; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera ; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté ; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés

en

en légumes, auront passé dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très singulier, c'est que dans les loix du peuple de Dieu, il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique, ni dans le Deutéronome.

Il est très certain; il est indubitable, que Moïse en aucun endroit ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point espérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout est temporel, comme l'avoue le grand Arnaud.

Moyse leur dit avant de mourir, dans son Deutéronome; „ Si après avoir eu „ des enfans & des petits enfans, vous „ prévariquez, vous serez exterminés „ du pays, & réduits à un petit nombre dans les nations.

„ Je suis un Dieu jaloux, qui punis „ l'iniquité des pères jusqu'à la troisiéme „ & quatrième génération.

„ Hono-

„ Honorez père & mére, afin que „ vous viviez longtemps.

„ Vous aurez de quoi manger ſans „ en manquer jamais.

„ Si vous ſuivez des Dieux étrangers, „ vous ſerez détruits. . . . . .

„ Si vous obéiſſez, vous aurez de „ la pluie au printemps & en automne, „ du froment, de l'huile, du vin, du „ foin pour vos bêtes, afin que vous „ mangiez, & que vous ſoyez ſaouls.

„ Mettez ces paroles dans vos cœurs, „ dans vos mains, entre vos yeux, „ écrivez-les ſur vos portes, afin que „ vos jours ſe multiplient.

„ Faites ce que je vous ordonne, ſans „ y rien ajouter, ni retrancher.

„ S'il s'élève un prophête qui pré- „ diſe des choſes prodigieuſes, ſi ſa pré- „ diction eſt véritable, & ſi ce qu'il a „ dit arrive, & s'il vous dit, Allons, „ ſuivons des dieux étrangers. . . . . „ tuez le auſſi-tôt, & que tout le peu- „ ple frape après vous.

„ Lorſque le Seigneur vous aura livré „ les nations, égorgez tout ſans épar- „ gner un ſeul homme, & n'ayez au- „ cune pitié de perſonne.

„ Ne mangez point des oiſeaux im-

„ purs,

„ purs, comme l'aigle, le grifon, „ l'ixion, &c.

„ Ne mangez point des animaux „ qui ruminent & dont l'ongle n'eſt „ point fendu; comme chameau, lièvre, „ porc-épic; &c.

„ En obſervant toutes les ordonnances, vous ſerez bénis dans la ville „ & dans les champs; les fruits de votre „ ventre, de votre terre, de vos beſtiaux ſeront bénis . . .

„ Si vous ne gardez pas toutes les „ ordonnances, & toutes les cérémonies, vous ſerez maudits dans la ville „ & dans les champs . . . . vous éprouverez la famine, la pauvreté; vous „ mourrez de miſére, de froid, de pauvreté, de fièvre; vous aurez la rogne, „ la galle, la fiſtule . . . . . vous aurez „ des ulcéres dans les genoux, & dans „ les gras de jambes.

„ L'étranger vous prêtera à uſure, „ & vous ne lui prêterez point à „ uſure . . . . parce que vous n'aurez pas „ ſervi le Seigneur.

„ Et vous mangerez le fruit de votre „ ventre, & la chair de vos fils & de „ filles, &c.

Il eſt évident que dans toutes ces promeſſes

meſſes & dans toutes ces menaces, il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame, & ſur la vie future.

Pluſieurs commentateurs illuſtres ont cru que Moïſe était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de Jacob, qui croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes, diſait dans ſa douleur: *Je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe, in infernum, dans l'enfer*; c'eſt-à-dire, je mourrai, puiſque mon fils eſt mort.

Ils le prouvent encore par des paſſages d'Iſaïe & d'Ezéchiel; mais les Hébreux auxquels parlait Moïſe, ne pouvaient avoir lu ni Ezéchiel, ni Iſaïe, qui ne vinrent que pluſieurs ſiécles après.

Il eſt très-inutile de diſputer ſur les ſentiments ſecrets de Moïſe. Le fait eſt que dans les loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les chatiments & toutes les récompenſes au temps préſent. S'il connaiſſait la vie future, pourquoi n'a t-il pas expreſſément étalé ce grand dogme? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet de ſa miſſion? C'eſt une queſtion que font

ſont pluſieurs grands perſonnages ; ils répondent que le maître de Moïſe & de tous les hommes ſe réſervait le droit d'expliquer dans ſon temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorſqu'ils étaient dans le déſert.

Si Moïſe avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autoriſée dans l'Etat. Les Saducéens n'auraient pas occupé les premiéres charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Ce ne fut que longtemps après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs ſe partagerent en trois ſectes, les Phariſiens, les Saducéens & les Eſſéniens. L'hiſtorien Joſephe, qui était Phariſien, nous apprend au livre treize de ſes antiquités, que les Phariſiens croyaient la métempſycoſe. Les Saducéens croyaient que l'ame périſſait avec le corps. Les Eſſéniens, dit encore Joſephe, tenaient les ames immortelles ; les ames, ſelon eux, deſcendaient en forme aërienne dans les corps, de la plus haute région de l'air ; elles y ſont reportées par

par un attrait violent; & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchants vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes; mais sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cent ans qu'on est certain de l'existence de l'ame, & de son immortalité.

Ciceron n'avait que des doutes; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reste de la terre où les Apôtres ne pénétrèrent pas, chacun evait

devait dire à ſon ame, qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? exiſtes-tu? Je ſuis je ne ſais quoi, penſant & ſentant; & quand je ſentirais & penſerais cent mille millions d'années, jamais je n'en ſaurais davantage par mes propres lumières, ſans le ſecours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créées. C'eſt ainſi qu'a penſé Loke, & avant Loke Gaſſendi, & avant Gaſſendi une foule de ſages; mais nous avons des bacheliers qui ſavent tout ce que ces grands hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raiſon ont oſé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les ſages. Ils ont porté la mauvaiſe foi & l'impudence juſqu'à imputer aux Auteurs de cet ouvrage, d'avoir aſſuré que l'ame eſt matière. Vous ſavez bien, perſécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous ſavez bien qu'à la fin de la page dix, il y a ces propres mots contre Epicure, Démocrite & Lucrèce, *mon ami, comment un atôme penſe-t-il?*

avoue

avoue que tu n'en ſais rien. Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

On vous crie, avec les reſpectables Gaſſendi & Loke, que nous ne ſavons rien par nous-mêmes des ſecrets du Créateur. Etes-vous donc des Dieux qui ſavez tout? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la deſtination de l'ame que par la révélation. Quoi! cette révélation ne vous ſuffit-elle pas? Il faut bien que vous ſoyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puiſque vous perſécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croyent qu'en elle.

Nous nous en rapportons, diſons-nous, à la parole de Dieu; & vous, ennemis de la raiſon & de Dieu, vous qui blaſphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute, & l'humble ſoumiſſion du Philoſophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'Eſope; vous lui dites, tu médis de moi l'an paſſé, il faut que je ſuce ton ſang. Voilà votre conduite. Vous le ſavez, vous avez perſécuté la ſageſſe, parce que vous avez cru que le ſage vous mépriſait. Vous l'avez dit, on le ſait, vous avez ſenti ce que vous méritiez,

ritiez, & vous avez voulu vous venger. La Philoſophie ne ſe venge point ; elle rit en paix de vos vains efforts ; elle éclaire doucement les hommes que vous voulez abrutir pour les rendre ſemblables à vous.

AMITIE'.

C'Eſt un contract tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles* ; car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes* ; car les méchants n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéreſſés ont des aſſociés; les politiques aſſemblent des factieux ; le commun des hommes oiſifs a des liaiſons; les princes ont des courtiſans; les hommes vertueux ont ſeuls des amis. Cétégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtiſan d'Octave ; mais Ciceron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes ? Les obligations

gations en ſont plus fortes & plus faibles, ſelon leur degré de ſenſibilité, & le nombre des ſervices rendus, &c.

L'enthouſiaſme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés ſur l'amitié ſont admirables; nous n'en avons point de pareils; nous ſommes un peu ſecs en tout.

L'amitié était un point de religion & de légiſlation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans. Beau régiment! Quelques-uns l'ont pris pour un régiment de Sodomites; ils ſe trompent, c'eſt prendre l'acceſſoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était preſcrite par la loi & par la religion. La pédéraſtie était malheureuſement tolérée par les mœurs; il ne faut pas imputer à la loi des abus honteux. Nous en parlerons encore.

AMOUR.

Amor omnibus idem. Il faut ici recourir au phiſique ; c'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à ta géniſſe, regarde ce fier cheval que deux de ſes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend & qui détourne ſa queue pour le recevoir, voi comme ſes yeux étincellent, enten ſes henniſſements, contemple ces ſauts, ces courbettes, ces oreilles dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance ſur l'objet que la nature lui a deſtiné ; mais ne ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpèce humaine ; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il

Il y a même des animaux qui ne connoiſſent point la jouïſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur; la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre, paſſe ſur eux & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent ne goutent de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet apétit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embraſſements; tout ton corps eſt ſenſible; tes lèvres ſurtout jouïſſent d'une volupté que rien ne laſſe, & ce plaiſir n'appartient qu'à ton eſpèce; enfin, tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rocheſter, L'amour dans un pays d'Athées, ferait adorer la divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact, & l'atten-

tion ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles.

Tous les autres ſentimens entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours ; les talens du corps & de l'eſprit ſont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdum fœmina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpore cultu,
Ut facile inſueſca ſecum vir degere vitam.

Lucrèce *Liv. V.*

Ce qu'un Auteur du ſeiziéme ſiécle traduit ainſi :

Accorte & nette & gente Damoiſelle
Sans grand beauté fait qu'on vit avec elle.

L'amour propre ſurtout reſſerre tous ces liens : on s'applaudit de ſon choix, & les illuſions en foule ſont les ornements de cet ouvrage dont la nature a poſé les fondements.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux, mais ſi tu goutes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi, dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt

c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour, & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné, les Laïs, les Flora, les Meſſalines n'en furent point attaquées; elle eſt née dans des Iſles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'eſt répanduë dans l'ancien monde.

Si jamais on a pû accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vuës, c'eſt dans cette occaſion. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles? Eh quoi, ſi Céſar, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fit point mourir François I.? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux. Je le veux croire, mais cela eſt triſte pour ceux à qui Rabelais a dédié ſon livre.

AMOUR

NOMMÉ SOCRATIQUE.

COmment s'eſt-il pû faire qu'un vice, deſtructeur du genre humain s'il était général, qu'un attentat infâme contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel ? il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie, & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le temps d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes ; c'eſt la jeuneſſe aveugle, qui par un inſtinct mal démêlé ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance.

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Aſie méridionale, ce penchant eſt généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme ; c'eſt une loi que la nature a éta-

établie pour tous les animaux. C'eſt toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre eſpèce, élevés enſemble, ſentant cette force, que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon; par la fraicheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, & par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend; on rend hommage au ſexe en s'attachant à ce qui en a les beautés, & quand l'âge a fait évanouïr cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citraque juventam
Ætatis brevevet & primos carpere flores.

On ſait aſſez que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente; auſſi, ce qui ne paraît

qu'une faibleſſe dans le jeune Alcibiade, eſt une abomination dégoutante dans un matelot Hollandais, & dans un vivandier Moſcovite.

Je ne peux ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers,

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il légiſlateur quand il fit ces deux vers ridicules? Il était jeune alors; & quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de ſa république; c'eſt comme ſi on accuſait Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédéraſtie dans ſon Egliſe, parce que dans ſa jeuneſſe il fit des vers pour le jeune Candide, & qu'il dit:

Amplectar hunc & illam.

On abuſe du texte de Plutarque, qui dans ſes bavarderies, au dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne ſont pas dignes du

du véritable amour; mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour Socratique n'était point un amour infame. C'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appellait les amants d'un jeune homme, était précisément ce que sont parmi nous les menins de nos Princes, ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerrière & sainte dont on abusa, comme des fêtes nocturnes, & des Orgies.

La troupe des amants institués par Laïus était une troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que la pédéraftie était recommandée par les loix de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi, qu'ils montrent le Code des Persans; & s'ils

le montrent, je ne le croirai pas encore: je dirai que la choſe n'eſt pas vraye, par la raiſon qu'elle eſt impoſſible; non, il n'eſt pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain ſi elle était obſervée à la lettre. Que de gens ont pris des uſages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays! Sextus Empiricus qui doutait de tout, devait bien douter de cette juriſprudence. S'il vivait de nos jours, & qu'il vit deux ou trois jeunes jéſuites abuſer de quelques écoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur eſt permis par les conſtitutions d'Ignace de Loyola?

L'amour des garçons était ſi commun à Rome, qu'on ne s'aviſait pas de punir cette fadaiſe dans laquelle tout le monde donnait tête baiſſée. Octave Auguſte, ce meurtrier débauché & poltron qui oſa exiler Ovide, trouva très bon que Virgile chantât Alexis & qu'Horace fit de petites odes pour Ligurinus; mais l'ancienne loi Scantinia qui défendait la pédéraſtie ſubſiſta toujours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur & chaſſa de Rome les petits

petits garçons qui faisaient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs.

AMOUR-PROPRE.

UN gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône. Un passant lui dit, N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame quand vous pouvez travailler? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent, & non pas des conseils; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité Castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur, sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi même, & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un Missionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un Faquir chargé de chaînes, nud comme un singe, couché sur le ventre, & se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes

les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même ! disait un des spectateurs. Renoncement à moi-même ? reprit le Faquir, Aprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentiments & de toutes nos actions, ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne, & dans toute la terre habitable : & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation, il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce ; il est nécessaire ; il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.

ANGE.

ANge, en Grec, *Envoyé*; on n'en ſera guères plus inſtruit quand on ſaura que les Perſes avaient des Peris, les Hebreux des Malakim, les Grecs leurs Démonoi.

Mais ce qui nous inſtruira peut-être davantage, ce ſera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce ſont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa; l'homme fit toujours les Dieux à ſon image. On voyait les Princes ſignifier leurs ordres par des meſſagers; donc la Divinité envoye auſſi ſes couriers; Mercure, Iris, étaient des couriers, des meſſagers.

Les Hébreux, ce ſeul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Caldéens, quand la nation Juive fut captive dans la Babylonie; Michel & Gabriel ſont nommés

més pour la première fois par Daniel, eſclave chez ces peuples. Le Juif Tobie qui vivait à Ninive, connut l'Ange Raphael qui voyagea avec ſon fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabel.

Dans les loix des Juifs, c'eſt-à-dire, dans le Lévitique & le Deuteronome, il n'eſt pas fait la moindre mention de l'exiſtence des Anges, à plus forte raiſon de leur culte; auſſi, les Sadducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les hiſtoires des Juifs, il en eſt beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels; ils avaient des aîles au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs aîles ſous leurs vêtements. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puiſqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les Anges qui allèrent chez Loth?

L'ancienne tradition Juive, ſelon Ben Maimon, admet dix degrés, dix ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodesh, purs, ſaints. 2. Les Ofamins, rapides. 3. Les Oralim, les forts. 4. Les

Les Chaſmalim, les flammes. 5. Les Séraphim, étincelles. 6. Les Malachim, Anges, meſſagers, députés. 7. Les Eloim, les Dieux ou Juges. 8. Les Ben Eloim, enfans des Dieux. 9. Chérubim, Images. 10. Ychim, les animés.

L'hiſtoire de la chûte des Anges ne ſe trouve point dans les livres de Moïſe; le prémier témoignage qu'on en raporte eſt celui du prophète Iſaïe, qui apoſtrophant le Roi de Babylone, s'écrie, Qu'eſt devenu l'exacteur des tributs? les ſapins & les cèdres ſe réjouïſſent de ſa chuté: comment es-tu tombée du Ciel, ô Helel, étoile du matin? on a traduit cet *Helel*, par le mot Latin *Lucifer*; & enſuite par un ſens allégorique on a donné le nom de Lucifer au Prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel; & enfin ce nom qui ſignifie phoſphore & aurore, eſt devenu le nom du Diable.

La religion chrêtienne eſt fondée ſur la chûte des Anges. Ceux qui ſe révoltérent furent précipités des ſphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent Diables. Un diable tenta Eve ſous la figure du ſerpent,

& damna le genre humain. Jéſus vint racheter le genre humain & triompher du Diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne ſe trouve que dans le livre apocriſe d'Enoch, & encore y eſt-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Auguſtin dans ſa 109e. lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le Pape Grégoire ſecond a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des Anges reconnus par les Juifs; ce ſont les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puiſſances, les Archanges, & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le temple deux Chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec ſix aîles. Nous les peignons aujourd'hui ſous l'image d'une tête volante, ayant deux petites aîles au-deſſous des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges ſous la figure de jeunes gens, ayant deux aîles au dos. A l'égard

gard des Trônes & des Dominations, on ne s'eſt pas encore aviſé de les peindre.

St. Thomas, à la queſtion 108e article ſecond, dit que les Trônes ſont auſſi près de Dieu que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'eſt ſur eux que Dieu eſt aſſis. Scot a compté mille millions d'Anges. L'ancienne mytologie des bons & des mauvais génies ayant paſſé de l'Orient en Grèce, & à Rome, nous conſacrames cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'aſſiſte, & l'autre lui nuit depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort; mais on ne ſait pas encor ſi ces bons & mauvais Anges paſſent continuellement de leur poſte à un autre, ou s'ils ſont relevés par d'autres. Conſultez ſur cet article la ſomme de St. Thomas.

On ne ſçait pas préciſément où les Anges ſe tiennent, ſi c'eſt dans l'air, dans le vuide, dans les planètes; Dieu n'a pas voulu que nous en fuſſions inſtruits.

ANTROPOFAGES.

NOus avons parlé de l'amour. Il eſt dur de paſſer de gens qui ſe baiſent, à gens qui ſe mangent. Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des Antropofages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les Cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'antiquité qui ſe nourriſſent quelquefois de chair humaine. Juvenal raporte que chez les Egyptiens, ce peuple ſi ſage, ſi renommé pour ſes loix, ce peuple ſi pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte ſur un ouï dire, ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux, il était alors en Egypte, & à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons & les Saguntins qui ſe nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre ſauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur

neur de les entretenir ; il y avait parmi eux une Dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes? elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé ? elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée, ou non rangée, nos voisins, & pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime ; qu'importe quand on est tué d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien ?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche ; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes ; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été ; toutes ont été longtemps sauvages ; & dans le nombre infini de révolutions

que

que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très rare. Il eſt arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'eſpèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts; ils étaient chaſſeurs. L'habitude de ſe nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aiſément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs ſangliers. C'eſt la ſuperſtition qui a fait immoler des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés; preſque toutes les nations connues ont ſacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême; c'était un véritable ſacrifice, & il eſt ordonné au 27e. chap.

chap. du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura voüées; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace ſeulement; & Moïſe, comme nous avons vû, dit aux Juifs, que s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies, non ſeulement ils auront la galle, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il eſt vrai que du temps d'Ezéchiel les Juifs devaient être dans l'uſage de manger de la chair humaine, car il leur dit au chapitre 39. que Dieu leur fera manger non ſeulement les chevaux de leurs ennemis, mais encor les cavaliers & les autres guerriers, ainſi l'expliquent les meilleurs commentateurs. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été Antropofages? c'eût été la ſeule choſe qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

J'ai lû dans des anecdotes de l'hiſtoire d'Angleterre du temps de Cromwel, qu'une chandeliére de Dublin vendait d'excellentes chandèles faites avec de la graiſſe d'Anglais. Quelque temps après un de ſes chalans ſe plaignit à elle de ce que ſa chandèle n'était plus ſi bonne; Hélas! dit elle, c'eſt que les Anglais

nous

nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui égorgaient des Anglais, ou cette femme qui faisait des chandèles avec leur suif?

APIS.

LE bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu, comme symbole, ou comme bœuf? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu, les sages un simple simbole, & que le sot peuple adorait le bœuf. Cambise fit-il bien, quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de sa main? Pourquoi non? Il faisait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilège. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de peuple plus mépriſable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère, & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les temps presqu'inconnus, ils ayent con-

conquis la terre; mais dans les temps de l'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui s'en ſont voulu donner la peine, par les Babiloniens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette nation; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge, à changer de religion; la ſeconde, qu'ils ont fait toujours éclorre des poulets dans des fours.

On vante leurs piramides; mais ce ſont des monuments d'un peuple eſclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, ſans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines maſſes. A quoi ſervaient-elles? A conſerver dans une petite chambre la momie de quelque Prince ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant, que ſon ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils eſpéraient cette

cette réſurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer? Les Egyptiens devaient-ils reſſuſciter ſans cervelle?

APOCALYPSE.

JUſtin le Martyr, qui écrivait vers l'an 170 de notre Ere, eſt le premier qui ait parlé de l'Apocalypſe; il l'attribue à l'Apôtre Jean l'Evangeliſte, dans ſon dialogue avec Triphon. Ce Juif lui demande s'il ne croit pas que Jéruſalem doit être rétablie un jour? Juſtin lui répond qu'il le croit ainſi avec tous les chrétiens qui penſent juſte. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain perſonnage nommé Jean, l'un des douze Apôtres de Jéſus; il a prédit que les fidéles paſſeront mille ans dans Jéruſalem.*

Ce fut une opinion long-tems reçüe parmi les chrétiens, que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire chez Virgile, étaient exercées pen-

pendant ce même eſpace de tems, & *mille per annos.* La nouvelle Jéruſalem de mille années devait avoir douze portes en mémoire des douze Apôtres; ſa forme devait être quarrée; ſa longueur, ſa largeur & ſa hauteur devaient être de douze mille ſtades, c'eſt-à-dire, cinq cent lieuës, de façon que les maiſons devaient avoir auſſi cinq cent lieuës de haut. Il eût été aſſez déſagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin, c'eſt ce que dit l'Apocalypſe au chap. 21.

Si Juſtin eſt le premier qui attribua l'Apocalypſe à St. Jean, quelques perſonnes ont recuſé ſon témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le Juif Triphon, il dit que ſelon le récit des Apôtres, Jeſus-Chriſt en deſcendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne ſe trouve dans aucun écrit des Apôtres.

Le même St. Juſtin cite avec confiance les oracles des Sybilles; de plus, il prétend avoir vu les reſtes des petites maiſons où furent enfermés les ſoixante & douze Interprètes dans le Phare d'Egypte du tems d'Hérode. Le témoi-

gnage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a apris d'un vieillard, que St. Jean avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à St. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Justin a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Electa*, que d'une Apocalypse de St. Pierre dont on faisait très-grand cas. Tertullien, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non seulement assure que St. Jean a prédit cette résurrection, & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déja à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les payens, l'avaient vue pendant quarante

nante jours de ſuite à la fin de la nuit : mais malheureuſement la ville diſparaiſſait dès qu'il était jour.

Origène, dans ſa préface ſur l'Evangile de St. Jean, & dans ſes homélies, cite les oracles de l'Apocalypſe, mais il cite également les oracles des Sibylles. Cependant St. Denis d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troiſiéme ſiècle, dit dans un de ſes fragments, conſervés par Eusèbe, que preſque tous les docteurs rejettaient l'Apocalypſe, comme un livre deſtitué de raiſon; que ce livre n'a point été compoſé par St. Jean, mais par un nommé Cerinthe, lequel s'était ſervi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ſes rêveries.

Le Concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypſe parmi les livres canoniques. Il était bien ſingulier que Laodicée, qui était une Egliſe à qui l'Apocalypſe était adreſſée, rejettât un tréſor deſtiné pour elle; & que l'Evêque d'Ephèſe qui aſſiſtait au Concile, rejettât auſſi ce livre de St. Jean, enterré dans Ephèſe.

Il était viſible à tous les yeux, que St. Jean ſe remuait toujours dans ſa foſſe, & faiſait continuellement hauſ-

ſer & baiſſer la terre. Cependant, les mêmes perſonnages qui étaient ſûrs que St. Jean n'était pas bien mort, étaient ſûrs auſſi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypſe. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sévère, dans ſon hiſtoire ſacrée liv. 9. traite d'inſenſés & d'impies, ceux qui ne recevaient pas l'Apocalyſe. Enfin, après bien des doutes, après des oppoſitions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'égliſe a décidé que l'Apocalypſe eſt inconteſtablement de St. Jean; ainſi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrêtienne s'eſt attribué les prophéties contenües dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne, les Luthériens les troubles d'Allemagne, les Réformés de France le règne de Charles IX. & la régence de Catherine de Médicis: ils ont tous également raiſon. Boſſuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypſe; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les ſublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires. A-

ATHÉE, ATHÉISME.

AUtrefois quiconque avait un ſecret dans un art, courait riſque de paſſer pour un ſorcier ; toute nouvelle ſecte était accuſée d'égorger des enfans dans ſes myſtères ; & tout philoſophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accuſé d'Athéïſme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les ſots.

Anaxagore oſe-t-il prétendre que le ſoleil n'eſt point conduit par Apollon, monté ſur un quadrige ? on l'appelle Athée, & il eſt contraint de fuïr.

Ariſtote eſt accuſé d'Athéïſme par un prêtre, & ne pouvant faire punir ſon accuſateur, il ſe retire à Calcis. Mais la mort de Socrate eſt ce que l'hiſtoire de la Grèce a de plus odieux.

Ariſtophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne ſongeant pas que Socrate était Grec auſſi) Ariſtophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un Athée.

Ce poëte comique, qui n'eſt ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus mépriſable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le ſage Plutarque dit de ce farceur: „ Le langage d'Ariſtophane ſent ſon miſérable charlatan; ce ſont les pointes les „ plus baſſes & les plus dégoutantes; „ il n'eſt pas même plaiſant pour le peuple, & il eſt inſupportable aux gens de „ de jugement & d'honneur; on ne „ peut ſouffrir ſon arrogance, & les „ gens de bien détèſtent ſa malignité.

C'eſt donc là, pour le dire en paſſant, le Tabarin que Madame Dacier, admiratrice de Socrate, oſe admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poiſon, dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on repréſentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & ſe vantant d'avoir volé un manteau en enſeignant la philoſophie.

phie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autorisait de si infames licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchissons tout l'espace des temps entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Frederic II. a des querelles avec les Papes, on l'accuse d'être Athée, & d'être l'auteur du livre des trois imposteurs, conjointement avec son chancelier *de Vineis*.

Notre grand chancelier de l'Hôpital se déclare-t-il contre les persécutions? on l'accuse aussi-tôt d'Athéisme, * *Homo doctus, sed verus Atheos.* Un jésuite autant au-dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au-dessous d'Homère, un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite Garasse, en un mot, trouve par-

* *Commentarium rerum Gallicarum* L. 28.

tout des *Athéïstes* ; c'eſt ainſi qu'il nomme tous ceux contre leſquels il ſe déchaine. Il appelle Théodore de Bèze Athéïſte ; c'eſt lui qui a induit le public en erreur ſur Vanini.

La fin malheureuſe de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate, parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger ſans mérite ; mais enfin, Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu ; il était préciſément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & théologien de ſon métier, diſputeur à outrance ſur les quiddités, & ſur les univerſaux ; *& utrum chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendit à l'Athéïſme. Sa notion de Dieu eſt de la théologie la plus ſaine, & la plus approuvée ; „ Dieu eſt ſon principe & „ ſa fin, père de l'un & de l'autre ; „ & n'ayant beſoin ni de l'un, ni de „ l'autre ; éternel, ſans être dans le „ temps ; préſent partout, ſans être en „ aucun lieu : il n'y a pour lui ni paſſé „ ni futur ; il eſt partout, & hors de „ tout ;

» tout; gouvernant tout, & ayant tout
» créé; immuable, infini ſans parties;
» ſon pouvoir eſt ſa volonté &c.

Vanini ſe piquait de renouveller ce beau ſentiment de Platon, embraſſé par Averroës, que Dieu avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit juſqu'au plus grand, dont le dernier chainon eſt attaché à ſon trône éternel; idée, à la vérité, plus ſublime que vraye, mais qui eſt auſſi éloignée de l'Athéïſme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour diſputer; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin oppoſé à la fortune; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de ſavants ou de pédants, contre leſquels on argumente. Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de Vanini; ſa chaleur & ſa groſſiéreté dans la diſpute lui valut la haine de quelques théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être Athée enſeignant l'Athéïſme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir, à la confrontation, ce qu'il

avait avancé. Vanini, sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'église un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille, Il suffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un être suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président Grammont, qui était alors à Toulouse, raporte ce discours dans son histoire de France, aujourd'hui si oubliée; & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini disait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du président Grammont? Il est évident que sur la réponse de Vanini, on devait l'absoudre de l'accusation d'Athéisme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau;

d'eau; on ne manqua pas de l'accuſer d'être ſorcier: on ſoutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait; on donna un ſens impie à pluſieurs paſſages de ſes livres; ce qui eſt très aiſé & très commun, en prenant les objections pour les réponſes, en interprétant avec malignité quelque phraſe louche, en empoiſonnant une expreſſion innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour juſtifier cette mort il falait bien accuſer cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très minime Merſenne a pouſſé la démenſe juſqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ſes apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'Athéiſme. Quelle pitié! Comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ſes gages? Comment aurait-il pu perſuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révolvante doctrine au péril de leur vie? Un Roi ſerait-il aſſez puiſſant pour payer douze prédicateurs d'Athéiſme? Perſonne, avant

le père Merſenne, n'avait avancé une ſi énorme abſurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires hiſtoriques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a crû ſans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ſes penſées diverſes, parle de Vanini comme d'un Athée: il ſe ſert de cet exemple pour appuyer ſon paradoxe, qu'*une ſociété d'Athées peut ſubſiſter*; il aſſure que Vanini était un homme de mœurs très réglées, & qu'il fut le martyr de ſon opinion philoſophique. Il ſe trompe également ſur ces deux points. Le prêtre Vanini nous apprend dans ſes dialogues faits à l'imitation d'Eraſme, qu'il avait eu une maîtreſſe nommée Iſabelle. Il était libre dans ſes écrits comme dans ſa conduite; mais il n'était point Athée.

Un ſiècle après ſa mort, le ſavant la Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le juſtifier; mais comme perſonne ne s'intéreſſe à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais auteur, preſque perſonne ne lit ces apologies.

Le Jéſuite Hardouin, plus ſçavant que

que Garaſſe, & non moins téméraire, accuſe d'Athéïſme dans ſon livre *Athei detecti*, les Deſcartes, les Arnaulds, les Paſcals, les Nicoles, les Malebranches; heureuſement ils n'ont pas eu le ſort de Vanini.

De tous ces faits, je paſſe à la queſtion de morale agitée par Bayle, ſavoir *ſi une ſociété d'Athées pourrait ſubſiſter?* Remarquons d'abord ſur cet article, quelle eſt l'énorme contradiction des hommes dans la diſpute. Ceux qui ſe ſont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injures, la poſſibilité d'une ſociété d'Athées, ont ſoutenu depuis avec la même intrépidité, que l'Athéïſme eſt la religion du gouvernement de la Chine.

Ils ſe ſont aſſurément bien trompés ſur le gouvernement Chinois; ils n'avaient qu'à lire les édits des Empereurs de ce vaſte pays, ils auraient vu que ces édits ſont des ſermons, & que partout il y eſt parlé de l'être ſuprême, gouverneur, vengeur & rémunérateur.

Mais en même temps ils ne ſe ſont pas moins trompés ſur l'impoſſibilité d'une

d'une société d'Athées ; & je ne sçais comment Mr. Bayle a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'Athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein ne pourraient jamais vivre ensemble, que les loix ne peuvent rien contre les crimes secrets, qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchants échappés à la justice humaine.

Les loix de Moïse, il est vrai, n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point des chatiments après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être Athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur postérité, jusqu'à la quatriéme génération ; & ce frein était très-puissant.

Mais

Mais, chez les gentils, pluſieurs ſectes n'avaient aucun frein; les ſceptiques doutaient de tout; les académiciens ſuſpendaient leur jugement ſur tout; les Epicuriens étaient perſuadés que la divinité ne pouvait ſe mêler des affaires des hommes; & dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'eſt point une ſubſtance, mais une faculté qui nait & qui périt avec le corps; par conſéquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les ſénateurs & les chevaliers Romains étaient de véritables Athées; car les Dieux n'exiſtaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'eſpéraient rien d'eux. Le ſénat Romain était donc réellement une aſſemblée d'Athées du temps de Céſar & de Ciceron.

Ce grand orateur dans ſa harangue pour Cluentius, dit à tout le ſénat aſſemblé, *Quel mal lui fait la mort? nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers: qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté?* Rien que le ſentiment des douleurs.

Céſar, l'ami de Catilina, voulant ſauver la vie de ſon ami, contre ce même

même Ciceron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eſt point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'eſt rien*, que c'eſt ſeulement la fin de nos maux, que c'eſt un moment plus heureux que fatal? Cicéron, & tout le ſénat ne ſe rendent-ils pas à ſes raiſons? Les vainqueurs & les Légiſlateurs de l'Univers connu, formaient donc viſiblement une ſociété d'hommes qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables Athées.

Bayle examine enſuite ſi l'idolatrie eſt plus dangereuſe que l'Athéïſme, ſi c'eſt un crime plus grand de ne point croire à la divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes: il eſt en cela du ſentiment de Plutarque; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaiſe opinion; mais n'en déplaiſe à Plutarque, il eſt évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout; il eſt clair que la ſainteté des ſermens eſt néceſſaire, & qu'on doit ſe fier davantage à ceux qui penſent qu'un faux ſerment ſera puni, qu'à ceux qui penſent qu'ils peuvent faire

un

un faux ſerment avec impunité. Il eſt indubitable que dans une ville policée, il eſt infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaiſe) que de n'en avoir point du tout.

Il parait donc que Bayle devait plutôt examiner quel eſt le plus dangereux, du fanatiſme, ou de l'Athéiſme. Le fanatiſme eſt certainement mille fois plus funeſte; car l'Athéiſme n'inſpire point de paſſion ſanguinaire, mais le fanatiſme en inſpire: l'Athéiſme ne s'oppoſe pas aux crimes, mais le fanatiſme les fait commettre. Suppoſons avec l'Auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que le chancelier de l'Hôpital fût Athée, il n'a fait que de ſages loix, & n'a conſeillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les maſſacres de la St. Barthelemi. Hobbes paſſa pour un Athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de ſon temps inondèrent de ſang l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Spinoſa était non-ſeulement Athée, mais il enſeigna l'Athéiſme; ce ne fut pas lui aſſurément qui eut part à l'aſſaſſinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas

lui

lui qui déchira les deux frères de Witt en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les Athées sont pour la plûpart des sçavans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, & de la nécessité aveugle.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le temps de raisonner, & d'embrasser un mauvais système; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome, qui était presque tout composé d'Athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la providence ni à la vie future; ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince Athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé.

Je

Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir à faire à des courtisans Athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre au hazard du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les princes & pour les peuples, que l'idée d'un être suprême créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples Athées, dit Bayle dans ses pensées sur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont point de Dieu; il ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler; dites leur qu'il y en a un, ils le croiront aisément; dites leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont Athées est la même imputation que si on disait qu'ils sont anti-Cartésiens, ils ne sont ni pour ni contre Descartes; ce sont de vrais enfans; un enfant n'est ni Athée, ni Déiste, il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci? Que l'Athéisme est un sistême très pernicieux dans ceux qui gouver-

vernent, qu'il l'eſt auſſi dans les gens de cabinet, quoique leur vie ſoit innocente, parce que de leur cabinet il peut percer juſqu'à ceux qui ſont en place; que s'il n'eſt pas ſi funeſte que le fanatiſme, il eſt preſque toujours fatal à la vertu. Ajoutons ſurtout qu'il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philoſophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant ſans germe, aucun germe ſans deſſein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des Géomètres non philoſophes ont rejetté les cauſes finales, mais les vrais philoſophes les admettent; &, comme l'a dit un auteur connu, un catéchiſte annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux ſages.

BAPTEME.

BAptême, mot Grec qui ſignifie immerſion. Les hommes qui ſe conduiſent toujours par les ſens, imaginèrent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens de temps immémorial ſe ſont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie eſt encor fort en vogue. Elle paſſa chez les Hébreux; on y baptiſait tous les étrangers qui embraſſaient la loi judaïque, & qui ne voulaient pas ſe ſoumettre à la circonciſion; les femmes ſurtout à qui on ne faiſait pas cette opération, & qui ne la ſubiſſaient qu'en Ethiopie, étaient baptiſées; c'était une régénération; cela donnait une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte. Voyez ſur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean

Jean baptisa dans le Jourdain, & même il baptisa Jésus, qui pourtant ne baptisa jamais personne, mais qui daigna consacrer cette ancienne cérémonie. Tout signe est indifférent par lui-même, & Dieu attache sa grace au signe qu'il lui plait de choisir. Le Baptême fut bientôt le premier rite & le sceau de la religion chrêtienne. Cependant, les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous circoncis: il n'est pas sûr qu'ils fussent baptisés.

On abusa de ce sacrement dans les premiers siècles du christianisme; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême. L'exemple de l'Empereur Constantin en est une assez bonne preuve. Voici comme il raisonnait. Le Baptême purifie tout; je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parents, après quoi je me ferai baptiser, & j'irai au ciel, comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Les Grecs conservèrent toujours le Baptême par immersion: les Latins vers

vers la fin du huitiéme siècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, substituèrent la simple aspersion, ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise Grecque.

On demanda à St. Cyprien évêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés, qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps? il répond dans sa 76 lettre, que plusieurs églises ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrêtiens; que pour lui il pense qu'ils sont chrêtiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois selon l'usage.

On était initié chez les chrêtiens dès qu'on avait été plongé; avant ce temps on n'était que catécumène. Il falait pour être initié avoir des répondants, des cautions, qu'on appellait d'un nom qui répond à *parains*, afin que l'église s'assurat de la fidélité des nouveaux chrêtiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi dans les premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrêtiens, que

ceux

ceux-ci l'étaient des myſtères d'Iſis & d'Eleuſine.

Cyrille d'Alexandrie, dans ſon écrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainſi : *Je parlerais du Baptême, ſi je ne craignais que mon diſcours ne parvint à ceux qui ne ſont pas initiés.*

Dès le ſecond ſiècle, on commença à baptiſer des enfans ; il était naturel que les chrêtiens déſiraſſent que leurs enfans, qui auraient été damnés ſans ce ſacrement, en fuſſent pourvûs. On conclut enfin qu'il falait le leur adminiſtrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'égliſe Grecque eſt encor dans cet uſage. Cependant au troiſième ſiècle la coûtume l'emporta de ne ſe faire baptiſer qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la première ſemaine étaient damnés, ſelon les pères de l'égliſe les plus rigoureux. Mais Pierre Chriſologue au cinquième ſiècle, imagina les Limbes, eſpèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts ſans baptême, & où étaient les patriarches avant la

descente de Jésus-Christ aux enfers. De sorte que l'opinion que Jésus-Christ était descendu aux Limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable; on a répondu que non: si on pouvait baptiser avec de l'eau rose, & on a décidé qu'il falait de pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

BEAU, BEAUTE'.

DEmandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le *to kalon?* il vous répondra que c'est sa femelle, avec deux gros yeux ronds, sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau eſt une paire de cornes, quatre griffes & une queüe. Conſultez enfin les philoſophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque choſe de conforme à l'archétipe du beau en eſſence, au *to kalon.*

J'aſſiſtais un jour à une tragédie auprès d'un philoſophe; Que cela eſt beau! diſait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je; C'eſt, dit-il, que l'auteur a atteint ſon but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien: Elle a atteint ſon but, lui dis-je; voilà une belle médecine; il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine eſt belle, & que pour donner à quelque choſe le nom de beauté, il faut qu'elle vous cauſe de l'admiration & du plaiſir. Il convint que cette tragédie lui avait inſpiré ces deux ſentiments, & que c'était là le *to kalon*, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre: on y joüa la même piéce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les ſpectateurs. Oh oh, dit-il, le *to kalon* n'eſt pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut

dut après bien des reflexions, que le beau eſt ſouvent très peu relatif, comme ce qui eſt décent au Japon eſt indécent à Rome; & ce qui eſt de mode à Paris ne l'eſt pas à Pékin; & il s'épargna la peine de compoſer un long traité ſur le beau.

BETES.

QUelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les Bêtes ſont des machines, privées de connoiſſance & de ſentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien &c. !

Quoi, cet oiſeau qui fait ſon nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il eſt dans un angle, & en cercle ſur un arbre; cet oiſeau fait tout de la même façon? Ce chien de chaſſe que tu as diſcipliné pendant trois mois, n'en ſait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en ſavait avant les leçons? Le ſerin à qui tu

apprends un air, le répète-t-il dans l'inſtant? n'employes tu pas un temps conſidérable à l'enſeigner? n'as-tu pas vû qu'il ſe méprend & qu'il ſe corrige?

Eſt-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du ſentiment, de la mémoire, des idées? Eh bien, je ne te parle pas; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me ſouviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joye. Tu juges que j'ai éprouvé le ſentiment de l'affliction & celui du plaiſir, que j'ai de la mémoire & de la connoiſſance.

Porte donc le même jugement ſur ce chien qui a perdu ſon maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maiſon agité, inquiet, qui deſcend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans ſon cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne ſa joye par la douceur de ſes cris, par ſes ſauts, par ſes careſſes.

Des barbares ſaiſiſſent ce chien, qui l'emporte ſi prodigieuſement ſur l'homme

me en amitié ; ils le clouent sur une table, & ils le disséquent vivant pour te montrer les veines mézaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Répon moi, machiniste ; la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être insensible ? Ne suppose point cet impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes ? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sève qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des Bêtes sont des formes substantielles, a dit Aristote, & après

Ariſtote l'école Arabe, & après l'école Arabe l'école Angélique, & après l'école Angélique la Sorbonne, & après la Sorbonne perſonne au monde.

Les ames des bêtes ſont matérielles, crient d'autres philoſophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres : on leur a en vain demandé ce que c'eſt qu'une ame matérielle ; il faut qu'ils conviennent que c'eſt de la matiére qui a ſenſation ; mais qui lui a donné cette ſenſation ? c'eſt une ame matérielle ; c'eſt-à-dire que c'eſt de la matiére qui donne de la ſenſation à de la matiére. Ils ne ſortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres Bêtes raiſonnant ſur les Bêtes. Leur ame eſt un être ſpirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être ſpirituel, qui, à la vérité, a du ſentiment, de la mémoire, & ſa meſure d'idées & de combinaiſons, mais qui ne pourra jamais ſavoir ce que fait un enfant de ſix ans ? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'eſt pas corps périt avec le corps ?

Les

Les plus grandes Bêtes ſont ceux qui ont avancé que cette ame n'eſt ni corps ni eſprit. Voilà un beau ſiſtême. Nous ne pouvons entendre par eſprit que quelque choſe d'inconnu qui n'eſt pas corps. Ainſi le ſyſtême de ces Meſſieurs revient à ceci, que l'ame des bêtes eſt une ſubſtance qui n'eſt ni corps ni quelque choſe qui n'eſt point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'eſt une choſe, avant de ſavoir ſi elle exiſte. On appelle la languette, la ſoupape d'un ſoufflet, l'ame du ſoufflet. Qu'eſt-ce que cette ame? c'eſt un nom que j'ai donné à cette ſoupape qui baiſſe, laiſſe entrer l'air, ſe relève, & le pouſſe par un tuyau, quand je fais mouvoir le ſoufflet.

Il n'y a point là une ame diſtincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le ſoufflet des animaux? Je vous l'ai déja dit, celui qui fait mouvoir les aſtres. Le Philoſophe qui a dit, *Deus eſt anima brutorum*, avait raiſon: mais il devait aller plus loin. Adorez Dieu, pauvres gens, au lieu de condamner celui qui l'adore.

BIEN.

SOUVERAIN BIEN.

L'Antiquité a beaucoup disputé sur le souverain bien; autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire &c.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Castor gaudet aquis, ovo prognatus eodem, pugnis.

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose; comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à vous priver de tout sentiment. Voila les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux moments sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni ex-

extrêmes tourments qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor ; il fait comparaître aux jeux Olimpiques la richesse, la volupté, la santé, la vertu ; chacune demande la pomme : la richesse dit, C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens : la volupté dit, La pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, & que la richesse est inutile : enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs & de la santé, on peut se rendre très misérable si on le conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable est très ingénieuse, mais elle ne résout point la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien, c'est un devoir ; elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur ; elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses, ou agréables. L'homme vertueux avec la pierre & la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire,

persécuté, enchaîné par un tiran voluptueux qui se porte bien, est très malheureux; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre, est très heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son insolent persécuteur; dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan.

TOUT EST BIEN.

CE fut un beau bruit dans les écoles, & même parmi les gens qui raisonnent, quand Leibnitz en parafrasant Platon bâtit son édifice du meilleur des mondes possible, & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un seul monde. Platon lui avait au moins laissé la liberté d'en faire cinq, par la raison qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, le tétraèdre, ou la piramide à trois faces, avec la baze égale, le

cube, l'héxaèdre, le dodécaèdre, l'icoſaèdre. Mais comme notre monde n'eſt de la forme d'aucun des cinq corps de Platon, il devait permettre à Dieu une ſixième manière.

Laiſſons là le divin Platon. Leibnitz, qui était aſſurément meilleur géomètre que lui, & plus profond métaphyſicien, rendit donc le ſervice au genre humain de lui faire voir que nous devons être très contents, & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous: qu'il avait néceſſairement choiſi entre tous les partis poſſibles, le meilleur, ſans contredit.

Que deviendra le péché originel? lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra, diſaient Leibnitz & ſes amis; mais en public il écrivait que le péché originel entrait néceſſairement dans le meilleur des mondes.

Quoi! être chaſſé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, ſi on n'avait pas mangé une pomme? Quoi! naître dans la misère, des enfans miſérables qui ſouffriront tout, qui feront tout ſouffrir aux autres? quoi! éprouver toutes les maladies, ſentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour

raffraichiſſement être brulé dans l'éternité des ſiècles? ce partage eſt-il bien ce qu'il y avait de meilleur? Cela n'eſt pas trop *bon* pour nous; & en quoi cela peut il être bon pour Dieu?

Leibnitz ſentait qu'il n'y avait rien à répondre; auſſi fit-il de gros livres dans leſquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un Lucullus qui ſe porte bien, & qui fait un bon dîner avec ſes amis & ſa maîtreſſe dans le ſallon d'Apollon; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux; qu'il ait la fiévre, il le ſera lui-même.

Je n'aime point à citer; c'eſt d'ordinaire une beſogne épineuſe; on néglige ce qui précède & ce qui ſuit l'endroit qu'on cite, & on s'expoſe à mille querelles; il faut pourtant que je cite Lactance, père de l'Egliſe, qui dans ſon chap. 13. de la colère de Dieu, fait parler ainſi Epicure. „ Ou Dieu veut „ ôter le mal de ce monde, & ne „ peut; ou il le peut, & ne le veut „ pas; ou il ne le peut, ni ne le veut; „ ou enfin il le veut & le peut. S'il le „ veut & ne le peut pas, c'eſt impuiſ-

„ ſan-

„ fance, ce qui eſt contraire à la nature „ de Dieu; s'il le peut & ne le veut „ pas, c'eſt méchanceté, & cela eſt „ non moins contraire à ſa nature; s'il „ ne le veut ni ne le peut, c'eſt à la „ fois méchanceté & impuiſſance; s'il „ le veut & le peut (ce qui ſeul de „ ces parties convient à Dieu), d'où „ vient donc le mal ſur la terre?

L'argument eſt preſſant; auſſi Lactance y répond fort mal, en diſant que Dieu veut le mal, mais qu'il nous a donné la ſageſſe avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponſe eſt bien faible en comparaiſon de l'objection; car elle ſuppoſe que Dieu ne pouvait donner la ſageſſe qu'en produiſant le mal; & puis, nous avons une plaiſante ſageſſe!

L'origine du mal a toujours été un abîme dont perſonne n'a pû voir le fond. C'eſt ce qui réduiſit tant d'anciens philoſophes & de légiſlateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Tiphon était le mauvais principe chez les Egyptiens, Arimane chez les Perſes. Les Manichéens adoptèrent, comme on ſait, cette théologie; mais comme ces gens-là n'avaient jamais par-

parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une absurdité légère, que d'avoir supposé deux êtres tout-puissants, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & faisant un traité comme les deux médecins de Moliére: passez moi l'émétique, & je vous passerai la saignée.

Basilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier siècle de l'église, que Dieu avait donné notre monde à faire à ses derniers anges; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussiére par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un Dieu tout-puissant & tout sage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a senti l'objection, la prévient en disant, que l'ange qui présidait à l'attelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage; mais la brulure de cet ange ne nous guérit pas.

L'a-

L'avanture de Pandore chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boëte où ſe trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reſte l'eſpérance, eſt à la vérité une allégorie charmante; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour ſe venger de Prométhée, qui avait fait un homme avec de la bouë.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré. Dieu ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui aſſurait une ſanté permanente; l'homme chargea ſon âne de la drogue; l'âne eut ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & pendant que l'âne buvait, le ſerpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel, ils s'aviſérent de manger d'une galette, au lieu de l'ambroſie qui était leur mêts naturel. L'ambroſie s'exhalait par les pores; mais après avoir mangé de la galette, il falait aller à la ſelle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enſeigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui eſt à quel-

quelque ſoixante millions de lieues d'ici, c'eſt là le privé de l'univers, allez y au plus vite: ils y allèrent, on les y laiſſa; & c'eſt depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il eſt.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi Dieu permit que l'homme mangeat la galette, & qu'il nous en arrivat une foule de maux ſi épouvantable.

Je paſſe vite de ce quatriéme ciel à Mylord Bolingbroke, pour ne pas m'ennuïer en chemin. Cet homme, qui avait ſans doute un grand génie, donna au célèbre Pope ſon plan du *tout eſt bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres poſthumes de Mylord Bolingbroke, & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inſéré dans ſes caractériſtiques. Liſez dans Shaftsbury le chapitre des moraliſtes, vous y verrez ces paroles.

„ On a beaucoup à répondre à ces „ plaintes des défauts de la nature. „ Comment eſt-elle ſortie ſi impuiſſante & ſi défectueuſe des mains d'un „ être parfait? mais je nie qu'elle ſoit „ défectueuſe... ſa beauté réſulte des „ contrarietés, & la concorde univer-

„ ſel-

» elle naît d'un combat perpétuel....
» Il faut que chaque être soit immolé
» à d'autres ; les végétaux aux ani-
» maux, les animaux à la terre.....
» & les loix du pouvoir central & de
» la gravitation, qui donnent aux corps
» célestes leur poids & leur mouve-
» ment, ne seront point dérangés pour
» l'amour d'un chétif animal, qui tout
» protégé qu'il est par ces mêmes loix,
» sera bientôt par elles réduit en pous-
» sière.

Bolingbroke, Shafisbury, & Pope leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien* ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des loix immuables ; qui ne le sait pas ? vous ne nous apprenez rien, quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour se tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & ensuite par les Diables, au moins mille sur un.

Voi-

Voilà un ordre net & conſtant parmi les animaux de toute eſpèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une méchanique admirable ; des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang, ils ſe filtrent dans les reins, paſſent par les urétères, ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction Newtonienne ; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde ; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Caïn, vient m'enfoncer un fer aigu & trenchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un méchaniſme néceſſaire ; & par le même méchaniſme je meurs dans des tourments affreux ; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent ?

Il

Il n'y a point de maux, dit Pope dans ſa quatriéme épître ſur le tout eſt bien ; *s'il y a des maux particuliers, ils compoſent le bien général.*

Voilà un ſingulier bien général, compoſé de la pierre, de la goute, de tous les crimes, de toutes les ſouffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme eſt l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame que vous appellez ſanté générale ; mais Shaftsbury & Bolingbroke ſe moquent du péché originel ; Pope n'en parle point ; il eſt clair que leur ſyſtême ſappe la religion chrêtienne par ſes fondements, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce ſyſtême a été approuvé depuis peu par pluſieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à perſonne la conſolation de raiſonner comme il peut ſur le déluge de maux qui nous inonde. Il eſt juſte d'accorder aux malades déſeſpérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été juſqu'à prétendre que ce ſyſtême eſt conſolant. *Dieu*, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille pla-*

planètes précipitées dans la ruine, une boule de savon, ou un monde se former.

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de Mylord Shaftsbyry, qui dit que Dieu n'ira pas déranger ses loix éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu?

Ce système du *tout est bien*, ne représente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puissant & mal-faisant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cent mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possible console, elle est desespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui

qui disputent ; ils sont des forçats qui joüent avec leurs chaînes. Pour le peuple non pensant, il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir ; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême ; aussi ne savons nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cause, *N. L. Non liquet*, Cela n'est pas clair.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

Elles sont partout, pauvre docteur. Veux-tu savoir comment ton bras & ton pied obéissent à ta volonté, & comment ton foye n'y obéït pas ? cherches-tu comment la pensée se forme dans ton chétif entendement, & cet enfant dans l'uterus de cette femme ? Je te donne du temps

temps pour me répondre. Qu'eſt-ce que la matière ? tes pareils ont écrit dix mille volumes ſur cet article ; ils ont trouvé quelques qualités de cette ſubſtance: les enfans les connaiſſent comme toi : mais cette ſubſtance, qu'eſt-ce au fond ? & qu'eſt-ce que tu as nommé *eſprit*, du mot latin qui veut dire *ſoufle*, ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée ?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre, & di moi comment il ſe relève pour produire un tuyau chargé d'un épi. Apren moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre, & une chataigne à l'arbre voiſin ; je pourrais te faire un in-folio de queſtions, auxquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots, *Je n'en ſais rien.*

Et cependant tu as pris tes degrés, & tu es fouré, & ton bonnet l'eſt auſſi, & on t'appelle maître ; & cet orgueilleux imbécille, revêtu d'un petit emploi, dans une petite ville, croit avoir acquis le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas.

La deviſe de Montaigne était, *Que ſais-je ?* & la tienne eſt, *Que ne ſais-je pas ?*

CA-

CARACTERE.

DU mot grec *impreſſion*, *gravure*. C'eſt ce que la nature a gravé dans nous ; pouvons-nous l'effacer? grande queſtion. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractère que m'a donné la nature? Un homme né violent, emporté, ſe préſente devant François premier roi de France, pour ſe plaindre d'un paſſe-droit ; le viſage du prince, le maintien reſpectueux des courtiſans, le lieu même où il eſt, font une impreſſion puiſſante ſur cet homme ; il baiſſe machinalement les yeux, ſa voix rude s'adoucit, il préſente humblement ſa requête, on le croirait né auſſi doux que le ſont (dans ce moment au moins) les courtiſans au milieu deſquels

desquels il est déconcerté ; mais si François I. se connait en phisionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lévres serrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux qu'il est forcé de le paraître. Cet homme le suit à Pavie, est pris avec lui, mené avec lui en prison à Madrid ; la majesté de François premier ne fait plus sur lui la même impression ; il se familiarise avec l'objet de son respect. Un jour en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par son malheur se fâche ; mon homme envoye promener le roi, & jette ses bottes par la fenêtre.

Sixte quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant ; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son ordre ? il s'emporte contre un gardien & l'assomme à coups de poing : est-il inquisiteur à Venise ? il exerce sa charge avec insolence ; le voilà cardinal, il est possédé *della rabbia papale* : cette rage l'emporte sur son naturel ; il ense-

velit

relit dans l'obscurité sa personne & son caractère ; il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit pape ; ce moment rend au ressort, que la politique avait plié, toute son élasticité longtemps retenue ; il est le plus fier & le plus despotique des souverains.

Naturam expellas furca tamen ipsa redibit.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un cloître, réduit à un demi-septier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère, c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toujours de même nature ; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu, mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on serait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose ? ne recevons-nous pas tout ? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apatie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la musique & pour la poësie

à celui qui manque de gout & d'oreilles ; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vüe à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adouciſſons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur, Vous avez trop de poiſſons dans ce vivier, ils ne proſpéreront pas ; voilà trop de beſtiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ſes moutons, le reſte engraiſſe. S'aplaudira-t-il de ſon œconomie ? Ce campagnard, c'eſt toi-même ; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux général de quatre vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faiſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colère, Meſſieurs, Eſt-ce là l'exemple que je vous donne ?

CATECHISME CHINOIS,

Ou Entretiens de Cu-ſu, diſciple de Confutzée, *avec le Prince* Kou, *fils du Roi de Lou, tributaire de l'Empereur Chinois* Gnenvan, 417 *ans avant notre ère vulgaire.*

Traduits en Latin par le Père Fouquet, *ci-devant ex-Jéſuite. Le manuſcrit eſt dans la bibliothéque du Vatican, numero* 42759.

KOU.

QUe dois-je entendre quand on me dit d'abord d'adorer le ciel ? (Chang-ti)

CU-SU.

Ce n'eſt pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'eſt autre choſe que l'air, & cet air eſt compoſé de toutes les exhalaiſons de la terre. Ce ſerait une folie bien abſurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en ſerais pourtant pas ſurpris. Il me ſemble que les hommes ont fait des folies encor plus grandes.

CU-SU.

Il eſt vrai; mais vous êtes deſtiné à gouverner, vous devez être ſage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes.

CU-SU.

Les planètes ne ſont que des terres comme la notre. La lune, par exemple, ferait auſſi bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU.

On dit une énorme ſotiſe; * Il n'y a point de ciel; chaque planète eſt entourée de ſon atmoſphère, comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planètes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il

* Voyez l'article du *Ciel.*

qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel; c'eſt comme ſi nous diſions, il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je crois vous comprendre; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous diſons qu'il a fait le ciel & la terre, nous diſons pieuſement une grande pauvreté. Car ſi nous entendons par le ciel l'eſpace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de ſoleils, & fit tourner tant de mondes, il eſt beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de ſable*. Notre globe eſt infiniment moins qu'un grain de ſable en comparaiſon de ſes millions de milliards d'univers, parmi leſquels nous diſparaiſſons. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innom-

brables, qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était descendu chez nous du quatriéme ciel, & avoit paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles: nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres?

CU-SU.

Regardez cette étoile; elle est à quinze cent mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un dessein marqué? ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? Qui fait des loix, sinon un législateur? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel?

KOU.

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier? & comment eſt-il fait?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaſte palais qu'a bâti le Roi votre pére. J'entendis deux grillons, dont l'un diſait à l'autre, Voilà un terrible édifice: Oui, dit l'autre; tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige; mais je n'ai point d'idée de cet être là; je vois qu'il eſt, mais je ne ſçais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi; & ce qui me plait en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſçavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême artiſan de toute la nature?

KOU.

Oui; mais s'il exiſte par lui-même,

rien ne peut donc le borner, il eſt donc partout? il exiſte donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même.

CU-SU.

Pourquoi non?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la divinité?

CU-SU.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumiére; eſt-il lumiére cependant lui-même? ce n'eſt que du ſable, & rien de plus; tout eſt en Dieu, ſans doute; ce qui anime tout doit être partout. Dieu n'eſt pas comme l'empereur de la Chine, qui habite ſon palais & qui envoye ſes ordres par des Kolao. Dès-là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace & tous les ouvrages; & puis qu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance & ſans honte devant l'Etre ſuprême?

CU-

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Et quoi encore ?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Mais la ſecte de Laokium dit qu'il n'y a ni juſte, ni injuſte, ni vice, ne vertu.

CU-SU.

La ſecte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni ſanté ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

CU SU.

L'erreur de penſer qu'il n'y a ni ſanté de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, eſt auſſi grande & plus funeſte. Ceux qui ont dit que tout eſt égal ſont des monſtres ; eſt-il égal de nourrir ſon fils. ou de l'écraſer ſur la pierre ? de ſecourir ſa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

KOU.

Vous me faites frémir : je déteſte la ſecte de Laokium ; mais il y a tant de nuances du juſte & de l'injuſte ! on

eſt ſouvent bien incertain. Quel homme ſait préciſément ce qui eſt permis, ou ce qui eſt défendu ? qui pourra poſer ſurement les bornes qui ſéparent le bien & le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les diſcerner ?

CU-SU.

Celle de Confutzée mon maître ; *vi comme en mourant tu voudrais avoir vécu ; traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? cette horloge quand elle ſera détruite, ſera-t-elle heureuſe d'avoir bien ſonné les heures ?

CU-SU.

Cette horloge ne ſent point, ne penſe point, elle ne peut avoir de remords ; & vous en avez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & ſoyez

ſoyez ſûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les oprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainſi Dieu qui eſt en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raiſon. n'en abuſez ni vous, ni eux ; non ſeulement vous ſerez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le ſeriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute ſeul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, ſi je ſuis ſûr qu'il n'y en a point ?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me pouſſez, Cu-ſu. Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente, & qui penſe après moi. Or, comme avant ma naiſſance, rien de moi n'avait ni ſentiment ni penſée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhenſible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille reſtera-t-il quand l'abeille ne ſera plus? La végétation de cette plante ſubſiſte-t-elle quand la plante eſt déracinée? La végétation n'eſt-elle pas un mot dont on ſe ſert pour ſignifier la manière inexplicable dont l'être ſuprême a voulu que la plante tirat les ſucs de la terre? L'ame eſt de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obſcurément les reſſorts de notre vie. Tous les animaux ſe meuvent; & cette puiſſance de ſe mouvoir, on l'appelle force active; mais il n'y a pas un être diſtinct qui ſoit cette force. Nous avons des paſ-

passions, de la mémoire, de la raison ; cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existants dans nous, ce ne sont pas de petites personnes qui ayent une existence particulière ; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est Dieu. Qui fait la pensée de l'homme ? c'est Dieu.

Si l'ame * humaine était une petite personne renfermée dans notre corps qui en dirigeat les mouvements & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère ; je trouve Vulcain un divin forgeron, quand il fait des

* Voyez l'article *Ame*.

des trépieds d'or qui vont tous seuls au conseil des dieux : mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelcun de ses garçons qui les fit mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse ; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource : en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit ? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appellons matière, pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus : qui serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vite une ame dans

ce

ce germe ? & ſi ce germe meurt, que deviendra cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occaſion.

Voilà, je vous l'avouë, une étrange occupation pour le maître du monde; & non-ſeulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'eſpèce humaine; mais il faut qu'il en faſſe autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des paſſions; & ſi une ame eſt néceſſaire pour former ces ſentimens, cette mémoire, ces idées, ces paſſions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans, & pour les porcs, pour les hibous, pour les poiſſons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui ſerait obligé de faire continuellement des chevilles inviſibles pour perpétuer ſon ouvrage ?

Voilà une très petite partie des raiſons qui peuvent me faire douter de l'exiſtence de l'ame.

CU-SU.

Vous raiſonnez de bonne foi; & ce ſen-

ſentiment vertueux, quand même il ſerait erroné, ſerait agréable à l'être ſuprême. Vous pouvez vous tomper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, &c dès-lors vous êtes excuſable. Mais ſongez que vous ne m'avez propoſé que des doutes, & que ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes; il eſt dur d'être anéanti, eſpérez de vivre. Vous ſavez qu'une penſée n'eſt point matière, vous ſavez qu'elle n'a nul rapport avec la matière; pourquoi donc vous ſerait-il ſi difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être diſſous, ne peut être ſujet à la mort? oſeriez-vous dire qu'il eſt impoſſible que vous ayez une ame? non ſans doute; & ſi cela eſt poſſible, n'eſt il pas très vraiſemblable que vous en avez une? pourriez-vous rejetter un ſyſtême ſi beau & ſi néceſſaire au genre humain? & quelques difficultés vous rebuteront-elles?

KOU.

Je voudrais embraſſer ce ſyſtême, mais je voudrois qu'il me fût prouvé. Je ne ſuis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je ſuis toujours frap-

frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il eſt partout, qu'il pénétre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il eſt dans toutes les parties de mon être, comme il eſt dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel beſoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être ſubalterne, quand je ſuis animé par Dieu même? à quoi me ſervirait cette ame? Ce n'eſt pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons preſque toujours malgré nous; nous en avons quand nous ſommes endormis; tout ſe fait en nous ſans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au ſang & aux eſprits animaux, Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaiſir; ils circuleront toujours de la manière que Dieu leur a preſcrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'eſt démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien, ſi Dieu même vous anime, ne ſouillez jamais par des crimes ce Dieu qui eſt en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offenſe jamais. Dans l'un & dans l'autre

tre ſyſtême vous avez une volonté; vous êtes libre; c'eſt-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez; ſervez vous de ce pouvoir pour ſervir ce Dieu qui vous l'a donné. Il eſt bon que vous ſoyez philoſophe, mais il eſt néceſſaire que vous ſoyez juſte. Vous le ſerez encor plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre: n'eſt-il pas vrai que Dieu eſt la ſouveraine juſtice?

KOU.

Sans doute; & s'il était poſſible qu'il ceſſat de l'être, (ce qui eſt un blaſphême) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'eſt-il pas vrai que votre devoir ſera de récompenſer les actions vertueuſes, & de punir les criminelles, quand vous ſerez ſur le trône? Voudriez-vous que Dieu ne fit pas ce que vous-même êtes tenu de faire? Vous ſavez qu'il eſt, & qu'il ſera toujours dans cette vie des vertus malheureuſes, & des crimes impunis; il eſt donc néceſſaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'eſt cette idée ſi ſimple, ſi naturelle, ſi générale, qui a établi chez tant de nations la créance

de

de l'immortalité de nos ames, & de la juſtice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un ſyſtême plus raiſonnable, plus convenable à la divinité, & plus utile au genre humain ?

KOU.

Pourquoi donc pluſieurs nations n'ont-elles point embraſſé ce ſyſtême ? Vous ſavez que nous avons dans notre province environ deux cent familles d'anciens Sinous (*a*), qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée, ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais crû l'ame immortelle : ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq King ; j'en ai lu la traduction ; leurs loix néceſſairement ſemblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de reſpecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultéres, ni homicides ; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenſes ni de châtiments dans une autre vie.

CU-

(*a*) *Ce ſont les Juifs des dix tribus qui dans leur diſperſion pénétrèrent juſqu'à la Chine ; ils y ſont appellés* Sinous.

CU-SU.

Si cette idée n'eſt pas encor dévelopée chez ce pauvre peuple, elle le ſera ſans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuſe petite nation, tandis que les Babiloniens, les Egiptiens, les Indiens, & toutes les nations policées ont reçu ce dogme ſalutaire ? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, ſous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir ? Dieu vous a donné la raiſon, elle vous dit que l'âme doit être immortelle, c'eſt donc Dieu qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompenſé, ou puni, quand je ne ſerai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne ? Ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiſtence que j'aurai perdue ?

CU-SU.

C'eſt-à-dire que ſi un prince avait égor-

égorgé sa famille pour régner, s'il avait tiranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à Dieu, Ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne; penſez-vous que Dieu fût bien content de ce ſophiſme ?

KOU.

Eh bien ſoit, je me rends ; (*) je voulais faire le bien pour moi-même, je le

(*) *Eh bien ! triſtes ennemis de la raiſon & de la vérité, direz-vous encor que ce Dictionnaire enſeigne la mortalité de l'ame ? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions. De quel front oſez-vous donc le calomnier ? Hélas ſi vos ames conſervent leurs caractères pendant l'éternité, elles ſeront éternellement des ames bien ſottes & bien injuſtes. Non, les Auteurs de cet ouvrage raiſonnable & utile ne vous diſent point que l'ame meurt avec le corps ; ils vous diſent ſeulement que vous êtes des ignorants. N'en rougiſſez pas ; tous les ſages ont avoué leur ignorance, aucun d'eux n'a été aſſez impertinent pour croire connaître la nature de l'ame. Gaſſendi en réſumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainſi* : Vous ſavez que vous penſez, mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtance vous êtes, vous qui penſez. Vous reſſemblez à un aveugle qui ſentant la chaleur du ſoleil, croi-

le ferai auſſi pour plaire à l'être ſuprême. Je penſais qu'il ſuffiſait que mon ame fût juſte dans cette vie, j'eſpérerai qu'elle ſera heureuſe dans une autre. Je vois que cette opinion eſt bonne pour les peuples & pour les princes; mais le culte de Dieu m'embarraſſe.

QUATR. ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre

croirait avoir une idée diſtincte de cet aſtre. *Liſez le reſte de cette admirable lettre à Deſcartes; liſez Loke, reliſez ce Dictionnaire attentivement, & vous verrez qu'il eſt impoſſible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raiſon qu'il eſt impoſſible que la créature connoiſſe les ſecrets reſſorts du Créateur; vous verrez que ſans connaître le principe de nos penſées il faut tâcher de penſer avec juſteſſe, & avec juſtice, qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeſte, doux, bienfaiſant, indulgent; reſſembler à Cu-ſu & à Kou, & non pas a Thomas d'Aquin ou à Scot, dont les ames étaient fort ténébreuſes, ou à Calvin, ou à Luther, dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la notre; alors vous vous moquerez prodigieuſement de vous-mêmes.*

notre Chu-King, ce premier livre canonique, ſi reſpecté de tous les Empereurs Chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Etre ſuprême ; vous lui ſacrifiez quatre fois l'année ; vous êtes roi & pontife ; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui ſera en votre pouvoir ; y a-t-il là quelque choſe qui répugne ?

KOU.

Je ſuis bien loin d'y trouver à redire ; je ſais que Dieu n'a nul beſoin de nos ſacrifices, ni de nos prières, mais nous avons beſoin de lui en faire ; ſon culte n'eſt pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières ; je veux ſurtout qu'elles ne ſoient point ridicules ; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti eſt une montagne graſſe, & qu'il ne faut point regarder les montagnes graſſes*, quand j'aurai fait enfuir le Soleil & ſécher la Lune, ce galimatias ſera-t-il agréable à l'être ſuprême, utile à mes ſujets & à moi-même ?

Je ne peux ſurtout ſouffrir la dé-

men-

mence des sectes qui nous environnent : d'un côté je vois Laotzée, que sa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement universel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il nâquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait surtout, c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par les bonzes, qui séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns se privent toute leur vie des aliments les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches ; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque

que édit qui leur déplait, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante, & si dangereuse? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie: mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps. La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; & s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner

les superstitions. Vous savez ce qui arriva à Daon, sixiéme roi de la Chaldée, il y a quelques quatre mille ans ?

KOU.

Non, je n'en sais rien ; vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres Chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois apris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queuë. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'eleva une grande dispute entre les théologiens, pour savoir si le brochet *Oannès* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le Roi Daon s'y prit pour faire cesser ce desordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis ; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son diner ; il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel

quel on avait mis un petit croiſſant ſur la queuë : Eſt-ce là votre Dieu ? dit il aux Docteurs : Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croiſſant ſur la queuë. Le roi commanda qu'on ouvrit le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'eſt pas là votre dieu, puiſqu'il eſt laité ; & le brochet fut mangé par le roi & par ſes ſatrapes, au grand contentement des théologiens desœufs, qui voyoient qu'on avait frit le Dieu de leurs adverſaires.

On envoya chercher auſſi-tôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds, qui avait des œufs & un croiſſant ſur la queuë ; ils aſſurèrent que c'était là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité ; il fut frit comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également ſots, & n'ayant pas déjeuné, le bon roi Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur diner ; ils en mangèrent goulument, ſoit œuvés, ſoit laités. La guerre civile finit ; chacun bénit le bon roi Daon ; & les citoyens depuis ce temps firent ſervir à leur diner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la première occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (sans faire violence à personne) qu'on adore des Fo, & des brochets.

Je sçais que dans le Pégu & dans le Tonquin il y a de petits Dieux & de petits Talapoins qui font descendre la lune dans le décours, & qui prédisent clairement l'avenir; c'est-à-dire, qui voyent clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les Talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectaires qui aillent de ville en ville débiter leurs réveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues! quelle honte pour l'esprit humain que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, & que le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur! L'être éternel ne serait-il que le Dieu de l'île Formose ou de l'île Borneo? Abandonnerait-il le reste de l'univers? Mon cher

cher Cu-ſu, il eſt le père de tous les hommes ; il permet à tous de manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puiſſe lui rendre eſt d'être vertueux ; un cœur pur eſt le plus beau de tous ſes temples, comme diſait le grand empereur Hiao.

CINQ. ENTRETIEN.

CU-SU.

Puiſque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ſerez Roi ?

KOU.

En n'étant injuſte ni envers mes voiſins, ni envers mes peuples.

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien ; vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embellirez les grands chemins, vous creuſerez des canaux, vous éléverez des édifices publics, vous encouragerez tous les arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.!

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte : ce ſont là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable roi ; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique, & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes ?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira ; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cent femmes, & des ſept cent concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me parait ſurtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger ; mais on n'a point encor fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation ? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans ſa pagode. Je voudrais bien ſavoir ſi le Chang ti ſe plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres ?

Je

Je trouve encor très-ridicule qu'il ait des bonzes qui ne ſe marient poin ils ſe vantent d'être plus ſages que l autres Chinois : eh bien, qu'ils faſſe donc des enfans ſages. Voilà une pl ſante manière d'honorer le Chang que de le priver d'adorateurs ! Vo une ſingulière façon de ſervir le ge humain que de donner l'exemple d néantir le genre humain ! Le bon pe (a) Lama nommé *Stelca iſant Errep* ſoulait dire *que tout prêtre devait fa le plus d'enfans qu'il pourrait* ; il pr chait d'exemple, & a été fort utile ſon temps. Pour moi, je marierai to les Lamas & Bonzes, & Lameſſes Bonzeſſes qui auront de la vocation po ce ſaint œuvre ; ils en ſeront certain ment meilleurs citoyens, & je croi faire en cela un grand bien au royaur de Lou.

CU-SU.

Oh ! le bon prince que nous aur là ! Vous me faites pleurer de joy Vous ne vous contenterez pas d'av des femmes & des ſujets ; car enfi

(a) Stelca iſant Errepi *en Chinois, ſignifie Français*, l'Abbé Caſtel de St. Pierre.

on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez sans doute des amis.

KOU.

J'en ai déja, & de bons, qui m'avertissent de mes défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, & je les console. L'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste Lievre, & même que les sachets du grand Arnoud. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'inférer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même; ne la commandez jamais; il faut que le cœur soit libre. Et puis, si vous faisiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule. Il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

KOU

KOU.

Aimer ſes ennemis ! Eh mon Dieu ; rien n'eſt ſi commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous ?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentiſſage de la guerre ſous le prince de Décon contre le prince de Vis-Brunk (*): dès qu'un de nos ennemis était bleſſé & tombait entre nos mains, nous avions ſoin de lui comme s'il eût été notre frère ; nous avons ſouvent donné notre propre lit à nos ennemis bleſſés & priſonniers, & nous avons couché auprès d'eux ſur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons ſervis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime ſa maîtreſſe ?

CU-SU.

Je ſuis très édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendiſſent. Car on m'aſ-

* *C'eſt une choſe très remarquable qu'en retournant* Décon *&* Vis-Brunk *qui ſont des noms Chinois, on retrouve* Condé *&* Brunſvik, *tant ces grands noms ſont célébres dans toute la terre.*

sure qu'il y a des peuples assez impertinents pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraye vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides, que nous avons besoin des leçons de leurs Talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'il sçavent lire & écrire, & ils prétendent enseigner leurs maîtres !

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce sont des préceptes de politique & de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance &c. Grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans ; c'est le rudiment de notre jeunesse

au

au village comme à la ville ; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, & j'en suis fâché.

KOU.

Quelle est-elle ? nommez la vite, je tâcherai de la ranimer.

CU-SIU.

C'est l'hospitalité : cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Leou, dans la belle place Honchan, dans ma maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, & qui est obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime !

Les Sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoutantes, ils vendent cher cet accueil infa-

me, & avec cela j'entends dire que ces pauvres gens ſe croyent au-deſſus de nous, qu'ils ſe vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin, c'eſt à eux de nous enſeigner la juſtice, parce qu'ils vendent de mauvais vin ſur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles danſent, pendant que les notres cultivent des vers à ſoye.

KOU.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne, je l'exerce avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui ſont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouïr chez eux du droit de l'hoſpitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégouter de la politeſſe.

CU-SU.

L'inconvénient eſt petit, il eſt aiſé d'y remédier, en ne recevant que des perſonnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ſes dangers, &

& c'eſt parce qu'elles en ont qu'il eſt beau de les embraſſer.

Que notre Confutzée eſt ſage & ſaint! il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſiéme.

Reconnai les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils oppoſer à une morale ſi pure? en combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité? ſi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

KOU.

J'ai lû tout ce que Confutzée & les ſages des ſiècles antérieurs ont écrit ſur l'humilité; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte; il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez.

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'hu-

l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſuperiorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſait davantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'aſtronomie doit s'avouer qu'il eſt plus ſavant que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimères des ſophiſtes, & des illuſions des faux prophêtes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriſerai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitſnou qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivèrent de la Lune au Japon. Mal-

F. Malheur à un peuple assez imbécille & assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule province : c'est un blasphême. Quoi ? la lumiére du soleil éclaire tous les yeux, & la lumiére de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur ! & quelle sottise ! La divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O sage Kou, vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même ; vous serez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

CATECHISME DU JAPONOIS.

L'INDIEN.

EST-il vrai qu'autrefois les Japonois ne savaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient fournis leur royaume au grand

grand Lama, que ce grand Lama décidait ſouverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un ſigne de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas! rien n'eſt plus vrai. Figurez vous même que toutes les places de * Canuſi qui ſont les grands cuiſiniers de notre iſle, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maiſon de nos ſéculiers payait une drachme d'argent par an à ce grand cuiſinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petis plats d'aſſez mauvais goût qu'on apelle *des reſtes*. Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit, & même chaque plain-

* *Les Canuſi ſont les anciens prêtres du Japon.*

plainte finiſſait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos empereurs ſe brouilla avec le grand Lama pour une femme : mais il faut avoüer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire furent nos Canuſi, autrement Pauxcoſpie *; c'eſt à eux que nous avons l'obligation d'avoir ſecoüé le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaiſante manie, il croyait avoir toujours raiſon ; notre Dairi & nos Canuſi voulurent avoir du moins raiſon quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention abſurde ; nos Canuſi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce temps-là vous avez été ſans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous ſommes perſécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux ſiècles. Nos Canuſi voulaient

* Pauxcoſpie *anagramme d'*Epiſcopaux.

laient en vain avoir raiſon ; il n'y a que cent ans qu'ils ſont raiſonnables. Auſſi ; depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuſes de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouïr d'un tel bonheur ? s'il eſt vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuiſine dans votre empire, vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela ſe couper la gorge au lieu de diner ? au contraire, chacun fera bonne chère à ſa façon chez le cuiſinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il eſt vrai qu'on ne doit point diſputer des gouts, mais on en diſpute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a diſputé bien longtemps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'aprenaient aux hommes qu'à ſe nuire, on prend enfin le parti de ſe tolérer mutuellement, & c'eſt ſans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'IN-

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONOIS.

Il y a premiérement les Breuxeh *, qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils ſont attachés à l'ancienne cuiſine ; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet ; d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reſte eſt pour ceux qui ſavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guères avec ces gens-là ?

LE JAPONOIS.

Non ; il y a enſuite les Piſpates, qui certains jours de chaque ſemaine, & même pendant un temps conſidérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de ſoles, de ſaumons, d'eſturgeons,

* *On voit aſſez que les* Breuxeh *ſont les Hebreux.* Et ſic de cæteris.

geons, que de ſe nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre ſous.

Pour nous autres Canuſi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine patiſſerie qu'on appelle en Japonois du poudding. Au reſte, tout le monde convient que nos cuiſiniers ſont infiniment plus ſavants que ceux des Piſpates. Perſonne n'a plus aprofondi que nous le Garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte des ſauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque choſe à apprendre dans les livres des Canuſi, qu'on appelle communément Pauxcoſpie.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batiſtanes, ni des autres; mais les Quekars méritent une attention particuliére. Ce ſont les ſeuls convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils ſont très difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il ſemble que la loi d'aimer ſon prochain comme ſoi-même n'ait été faite que pour

ces

ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il ſe vanter d'aimer ſon prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criſs large de quatre doigts, le tout en front de bandiére? il s'expoſe lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb; ainſi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait ſon prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénéſie; ils diſent que les pauvres humains ſont des cruches d'argille faites pour durer très-peu, & que ce n'eſt pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur ſe briſer les unes contre les autres.

Je vous avoüe que ſi je n'étais pas Canuſi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avoüerez qu'il n'y a pas moyen de ſe quereller avec des cuiſiniers ſi pacifiques. Il y en a d'autres en très grand nombre qu'on appelle Dieſtes; ceux-là donnent à diner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plait, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile, perdrix, ſaumon, vin gris,

gris, vin rouge, tout cela leur eſt indifférent, pourvu que vous faſſiez quelque prière à Dieu avant ou après le diner, & même ſimplement le déjeuner, & que vous ſoyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépends du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépends de Terluh & de Vincal, & de Memnon &c. il eſt bon ſeulement que nos Dieſtes avouënt que nos Canuſi ſont très ſavants en cuiſine, & que ſurtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très paiſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuiſine dominante, la cuiſine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoüe; mais quand le Roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, & il ne doit pas empêcher ſes bons ſujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi des entêtés veulent manger au nez du Roi des ſauciſſes pour leſquelles le Roi aura de l'averſion, s'ils s'aſſemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point? LE

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent diner à leur fantaiſie, mais ils ſont exclus des charges. Les attroupemens ſont ſouverainement défendus, & punis ſur le champ ſans remiſſion ; toutes les querelles à table ſont réprimées ſoigneuſement, ſelon le précepte de notre grand cuiſinier Japonois, qui a écrit dans la langue ſacrée, *Suti rabo, cus flat, natis in uſum lætitiæ ſciphis pugnare tracum eſt*, ce qui veut dire ; Le diner eſt fait pour une joye recueillie & honnête, & il ne faut pas ſe jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureuſement chez nous ; notre liberté eſt affermie ſous nos Taicoſema; nos richeſſes augmentent ; nous avons deux cent jonques de ligne, & nous ſommes la terreur de nos voiſins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon verſificateur Re-

Recina, * fils de ce poëte Indien Recina, si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grace*, & non *les graces*,

Le Japon où jadis brilla tant de lumiére,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions !

LE JAPONOIS.

Le Recina dont vous me parlez eſt lui même un grand viſionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t il que nous lui avons enſeigné ce que c'eſt que la lumiére ? que ſi on connait aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable ? que nous ſeuls avons enſeigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini ? que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon païs n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les portions mathématiques ? qu'ils nous doivent juſqu'aux chauſſes appellées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il poſſible qu'ayant inventé tant de choſes

* Racine, *probablement* Louis Racine *fils de l'admirable* Racine.

ſes admirables ou utiles, nous ne fuſſions que des fous? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le ſeul ſage? Qu'il nous laiſſe faire notre cuiſine, & qu'il faſſe, s'il veut, des vers ſur des ſujets plus poëtiques. (*)

L'INDIEN.

Que voulez-vous? il a les préjugés de ſon païs, ceux de ſon parti, & les ſiens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés!

(*) *NB. Cet Indien Recina ſur la foi des rêveurs de ſon païs, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes ſauſſes que quand Brama par une volonté toute particuliére enſeignait lui-même la ſauſſe à ſes favoris, qu'il y avait un nombre infini de cuiſiniers auxquels il était impoſſible de faire un ragout avec la ferme volonté d'y réuſſir, & que Brama lui en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité inconteſtable cette ſentence Japonoiſe.*

God naver acts by partial wil, but by general Laws.

CATECHISME DU CURÉ.

ARISTON.

EH bien, mon cher Téotime, vous allez donc être Curé de campagne?

TEOTIME.

Oui; on me donne une petite paroisse, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité; je ne pourrais certainement pas diriger soixante & dix mille ames, attendu que je n'en ai qu'une; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui se sont chargés de ces districts immenses. Je ne me sens pas capable d'une telle administration; un grand troupeau m'effraie, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié assez de jurisprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres paroissiens de se ruiner en procès. Je sais assez de médecine pour leur indiquer des remèdes simples quand ils se-

ſeront malades. J'ai aſſez de connoiſſance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conſeils utiles. Le Seigneur du lieu & ſa femme ſont d'honnêtes gens qui ne ſont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai aſſez heureux, & qu'on ne ſera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme ? ce ſerait une grande conſolation ; il ſerait doux après avoir prôné, chanté, confeſſé, communié, batiſé, enterré, de trouver dans ſon logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait ſoin de votre linge & de votre perſonne, qui vous égayerait dans la ſanté, qui vous ſoignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation ſerait utile à l'état. Je vous plains, vous qui ſervez les hommes, d'être privé d'une conſolation ſi néceſſaire aux hommes.

TEOTIME.

L'égliſe Grecque a grand ſoin d'encourager les Curés au mariage ; l'égliſe Anglicane & les proteſtants ont la même ſageſſe ; l'égliſe Latine a une ſageſſe contraire, il faut m'y ſoumettre. Peut-

être aujourd'hui que l'esprit philosophique a fait tant de progrès, un concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le concile de Trente ; mais en attendant, je dois me conformer aux loix présentes ; il en coute beaucoup, je le sais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes savant, & vous avez une éloquence sage ; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne ?

TEOTIME.

Comme je prêcherais devant les Rois: je parlerai toujours de morale, & jamais de controverse. Dieu me préserve d'aprofondir la grace concomitante, la grace efficace, à laquelle on résiste, la suffisante qui ne suffit pas ; d'examiner si les anges qui mangèrent avec Abraham & avec Loth avaient un corps, ou s'ils firent semblant de manger ; il y a mille choses que mon auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être ; mais je ne ferai point de théologiens, & je le ferai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon curé! Je veux acheter une maiſon de campagne dans votre paroiſſe. Dites moi, je vous prie, comment vous en uſerez dans la confeſſion.

TEOTIME.

La confeſſion eſt une choſe excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée; on ſe confeſſait dans la célébration de tous les anciens miſtéres; nous avons limité & ſanctifié cette ſage pratique; elle eſt très bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvénients. Il y a beaucoup de confeſſeurs indiſcrets, ſurtout parmi les moines, qui apprennent quelquefois plus de ſotiſes aux filles que tous les garçons d'un Village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confeſſion; ce n'eſt point un interrogatoire juridique, c'eſt l'aveu de ſes fautes qu'un pécheur fait à l'être ſuprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuſer à ſon tour. Cet aveu ſalutaire n'eſt point fait pour contenter la curioſité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en uſerez-vous?

TEOTIME.

Non; il y a des rituels où l'on excommunie les ſauterelles, les ſorciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'égliſe aux ſauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les ſorciers, parce qu'il n'y a point de ſorciers: & à l'égard des comédiens, comme ils ſont penſionnés par le Roi, & autoriſés par le magiſtrat, je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami, que j'ai du goût pour la comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime paſſionnément le Miſantrope, Athalie & d'autres piéces, qui me paraiſſent des écoles de vertu & de bienſéance. Le Seigneur de mon village fait jouer dans ſon château quelques-unes de ces piéces, par de jeunes perſonnes qui ont du talent: ces repréſentations inſpirent la vertu par l'attrait du plaiſir; elles forment le goût, elles aprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très innocent, & même

de

de très utile ; je compte bien assister à ces spectacles pour mon instruction, mais dans une loge grillée pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos sentiments, & plus j'ai envie de devenir votre paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarrasse. Comment ferez-vous pour empêcher les païsans de s'enyvrer les jours de fêtes ? c'est là leur grande manière de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poison liquide, la tête panchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au dessous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, souvent malades & abrutis pour le reste de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles sanglantes, fraper & être frapés, & quelquefois finir par le meurtre ces scènes affreuses, qui sont la honte de l'espèce humaine. Il le faut avouer, l'état perd plus de sujets par les fêtes que par les batailles : com-

ment pourrez-vous diminuer dans votre paroiſſe un abus ſi éxécrable ?

TEOTIME.

Mon parti eſt pris ; je leur permettrai, je les preſſerai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le ſervice divin que je ferai de très bonne heure. C'eſt l'oiſiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne ſont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la ſanté du corps & à celle de l'ame : de plus ce travail eſt néceſſaire à l'état. Suppoſons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix ſous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte eſt bien modéré ; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'eſt donc trente fois cinq millions de piéces de dix ſous que l'état perd en main-d'œuvre. Or certainement, Dieu n'a jamais ordonné, ni cette perte, ni l'yvrognerie.

ARISTON.

Ainſi vous concilierez la prière & le travail ; Dieu ordonne l'un & l'autre. Vous ſervirez Dieu & le prochain ; mais dans les diſputes eccléſiaſtiques, quel parti prendrez-vous ? TEO-

TEOTIME.

Aucun. On ne dispute jamais sur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu : on se querelle sur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon curé ! le bon curé !

CATECHISME DU JARDINIER.

Ou Entretien du Bacha Tuctan, & du Jardinier Karpos.

TUCTAN.

EH bien, mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes, mais ils sont bons... De quelle religion es-tu à présent ?

KARPOS.

Ma foi, mon Bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite ile de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit

duit que du *Tou patrou*; on me faiſait prier Dieu tout droit ſur mes deux jambes, les mains croiſées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens ſont venus: alors mon curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Tou you*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs ſont revenus & ont chaſſé les Vénitiens, alors il a falu renoncer au Tou you & à la crême. Vous avez enfin chaſſé les Grecs, & je vous entends crier *Allah illa Allah* de toutes vos forces; je ne ſais plus trop ce que je ſuis; j'aime Dieu de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raiſonnablement

TUCTAN.

Tu as là de très belles figues.

KARPOS.

Mon Bacha, elles ſont fort à votre ſervice.

TUCTAN.

On dit que tu as auſſi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon Bacha, mais elle n'eſt pas à votre ſervice.

TUC-

TUCTAN.

Pourquoi cela, misérable ?

KARPOS.

C'est que je suis un honnête homme : il m'est permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là ?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers ; l'honneur de ma fille n'est point à moi, il est à elle, ce n'est pas une marchandise.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidèle à ton Bacha ?

KARPOS.

Très fidèle dans les choses justes, tant que vous serez mon maître.

TUCTAN.

Mais si ton Pâpa Grec faisait une conspiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du Tou Patrou, & du Tou you, d'entrer dans son complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi ? point du tout ; je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuſerais-tu d'obéïr à ton Pâpa Grec dans une occaſion ſi belle ?

KARPOS.

C'eſt que je vous ai fait ſerment d'obéïſſance, & que je ſais bien que le Tou Patrou n'ordonne point les conſpirations.

TUCTAN.

J'en ſuis bien aiſe : mais ſi par malheur tes Grecs reprenaient l'ile & me chaſſaient, me ſerais-tu fidéle ?

KARPOS.

Eh comment alors pourrais-je vous être fidéle, puiſque vous ne ſeriez plus mon Bacha ?

TUCTAN.

Et le ſerment que tu m'as fait, que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il ſerait comme mes figues ; vous n'en tâteriez plus. N'eſt-il pas vrai, (ſauf reſpect) que ſi vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KAR-

KARPOS.

Eh bien, si vous étiez chassé, c'est comme si vous étiez mort : car vous auriez un successeur auquel il faudrait que je fisse un autre serment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous servirait à rien ? c'est comme si ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raisonneur. Tu as donc des principes ?

KARPOS.

Oui, à ma façon ; ils sont en petit nombre, mais ils me suffisent, & si j'en avais davantage, ils m'embarrasseraient.

TUCTAN.

Je serais curieux de savoir tes principes.

KARPOS.

C'est, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voisin, bon sujet, & bon jardinier ; je ne vais pas au delà, & j'espère que Dieu me fera miséricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton île ?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le ſache ? eſt-ce à moi à deviner comment Dieu en uſe avec les Bachas ? C'eſt une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune ſorte : tout ce que j'imagine, c'eſt que ſi vous êtes un auſſi honnête Bacha que je ſuis honnête jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par Mahomet ! je ſuis fort content de cet idolâtre là. Adieu, mon ami : Allah vous ait en ſa ſainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous, mon Bacha.

CERTAIN,

CERTITUDE.

QUel âge a vôtre ami Chriſtophe ? Vingt-huit ans ; j'ai vû ſon contract de mariage, ſon extrait baptiſtère ; je le connais dès ſon enfance, il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en ſuis certain.

A peine ai-je entendu la réponſe de cet homme ſi ſûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même choſe, que j'aprends qu'on a antidaté par des raiſons ſecrettes, & par un manège ſingulier, l'ex rait baptiſtère de Chriſtophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en ſçavent encor rien; cependant ils ont toujours la certitude de ce qui n'eſt pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le temps de Copernic, Le ſoleil s'eſt-il levé? s'eſt-il couché aujourd'hui? tous les hommes vous auraient répondu, Nous en avons une certitude entière; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les ſortilèges, les divinations, les obſeſſions, ont été longtemps la choſe du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples; quelle foule innombrable de gens qui ont vû toutes ces belles choſes, qui en ont été certains! aujourd'hui cette certitude eſt un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géometrie vient me trouver; il n'en eſt encor qu'à la définition des triangles: N'êtes-vous pas certain, lui dis je, que les trois angles d'un triangle ſont

ſont égaux à deux droits? il me répond que non ſeulement il n'en eſt point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propoſition; je la lui démontre, il en devient alors très certain, & il le ſera pour toute ſa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres; elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées ſont devenues des erreurs; mais la certitude mathématique eſt immuable & éternelle.

J'exiſte, je penſe, je ſens de la douleur, tout cela eſt-il auſſi certain qu'une vérité géométrique? Oui. Pourquoi? C'eſt ce que ces vérités ſont prouvées par le même principe qu'une choſe ne peut être, & n'être pas en même temps. Je ne peux en même temps, exiſter & n'exiſter pas, ſentir & ne ſentir pas. Un triangle ne peut en même temps avoir cent quatre-vingt degrés, qui ſont la ſomme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude phyſique de mon exiſtence, de mon ſentiment, & la certitude mathématique, ſont donc de même valeur, quoiqu'elles ſoient d'un genre différent.

Il n'en eſt pas de même de la certitude fondée ſur les apparences, ou ſur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin exiſte? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin? des gens de différents pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas aſſuré de l'exiſtence de cette ville? Je réponds qu'il m'eſt extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette Ville exiſte; & je parierai quand on voudra ma vie que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits.

On a imprimé, dans le Dictionnaire Enciclopédique, une choſe fort plaiſante; on y ſoutient qu'un homme devrait être auſſi ſûr, auſſi certain que le maréchal de Saxe eſt reſſuſcité, ſi tout Paris le lui diſait, qu'il eſt ſûr que le maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoi, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raiſonnement eſt admirable; je crois tout

Pa-

Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, écrit contre lui-même, voulait rire aussi. * Ou plutot il voulait appaiser les ennemis de la raison: il donnait une chandèle au diable.

* Voyez l'article *certitude*, Diction. Encyclop.

CHAINE DES EVENEMENS.

IL y a longtemps qu'on a prétendu que tous les événements sont enchaînés les uns aux autres, par une fatalité invincible; c'est le destin qui dans Homère est supérieur à Jupiter même. Ce maître des dieux & des hommes déclare net, qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le temps marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il était qu'il nâquit, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mou-

mourir ailleurs que devant Troie; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie; ſon corps devait dans le temps marqué produire des légumes, qui devaient ſe changer dans la ſubſtance de quelques Lyciens; ſes héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ſes états; ce nouvel ordre devait influer ſur les royaumes voiſins; il en réſultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voiſins des voiſins de la Lycie: ainſi de proche en proche la deſtinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choſes.

Si un ſeul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait réſulté un autre univers: or il n'était pas poſſible que l'univers actuel exiſtat, & n'exiſtat pas; donc il n'était pas poſſible à Jupiter de ſauver la vie à ſon fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce ſyſtême de la néceſſité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par Leibnitz, à ce qu'il dit, ſous le nom de raiſon ſuffiſante; il eſt pourtant fort ancien; ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, & que ſouvent

vent la plus petite cauſe produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avoue que les petites querelles de Mad. de Marlboroug, & de Mad. Masham, lui firent naître l'occaſion de faire le traité particulier de la reine Anne avec Louïs XIV. Ce traité amena la paix d'Utrecht; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V. ſur le trône d'Eſpagne. Philippe V. prit Naples & la Sicile ſur la maiſon d'Autriche; le Prince Eſpagnol qui eſt aujourd'hui Roi de Naples, doit évidemment ſon Royaume à Milady Masham. Et il ne l'aurait pas eu, il ne ſerait peut-être même pas né, ſi la ducheſſe de Marlborough avait été plus complaiſante envers la reine d'Angleterre; ſon exiſtence à Naples dépendait d'une ſottiſe de plus ou de moins à la cour de Londres. Examinez les ſituations de tous les peuples de l'univers, elles ſont ainſi établies ſur une ſuite de faits qui paraiſſent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout eſt rouage, poulie, corde, reſſort dans cette immenſe machine.

Il en eſt de même dans l'ordre phyſique. Un vent qui ſoufle du fond de l'Afrique & des mers auſtrales, amène une

une partie de l'atmoſphère Africain, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes ; ces pluies fécondent nos terres ; notre vent du nord à ſon tour envoye nos vapeurs chez les négres ; nous faiſons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait à ſon tour. La chaine s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me ſemble qu'on abuſe étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a ſi petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier ; qu'il n'y a ſi petit accident, ſoit parmi les hommes, ſoit parmi les animaux, qui ne ſoit un chainon eſſentiel de la grande chaîne du deſtin.

Entendons nous ; tout effet a évidemment ſa cauſe, à remonter de cauſe en cauſe dans l'abime de l'éternité ; mais toute cauſe n'a pas ſon effet, à deſcendre juſqu'à la fin des ſiècles. Tous les événemens ſont produits les uns par les autres, je l'avouë ; ſi le paſſé eſt accouché du préſent, le préſent acouche du futur ; tout a des pères, mais tout n'a pas toujours des enfants. Il en eſt ici préciſément comme d'un arbre généalogique ; chaque maiſon remonte,

com-

comme on ſait, à Adam; mais dans la famille il y a bien des gens qui ſont morts ſans laiſſer de poſtérité.

Il y a un arbre généalogique des événements de ce monde. Il eſt inconteſtable que les habitans des Gaules & de l'Eſpagne deſcendent de Gomer, & les Ruſſes de Magog ſon frère cadet; on trouve cette généalogie dans tant de gros livres! ſur ce pied là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les ſoixante mille Ruſſes qui ſont aujourd'hui en armes devers la Poméranie, & les ſoixante mille Français qui ſont vers * Francfort; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucaſe, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi ſur le côté gauche ou ſur le côté droit; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup ſur la réſolution priſe par l'Impératrice de Ruſſie Eliſabet, d'envoyer une armée au ſecours de l'Impératrice des Romains Marie Thérèſe. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'aperçois pas le rapport que cette impor-

* *On voit par là que l'éditeur de ce recueil raſſemblait ces chapitres en 1657.*

portante affaire peut avoir avec celles du grand Mogol.

Il faut ſonger que tout n'eſt pas plein dans la nature, & que tout mouvement ne ſe communique pas de proche en proche, juſqu'à faire le tour du monde. Jettez dans l'eau un corps de pareille denſité, vous calculez aiſément qu'au bout de quelque temps le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, ſont anéantis; le mouvement ſe perd & ſe répare; donc le mouvement que put produire Magog en crachant dans un puits, ne peut avoir influé ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Ruſſie & en Pruſſe. Donc les événements préſents ne ſont pas les enfans de tous les événements paſſés; ils ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur ſervent à rien. Encor une fois, tout être a ſon père, mais tout être n'a pas des enfans: nous en dirons peut-être davantage quand nous parlerons de la deſtinée.

CHAI-

CHAINE
DES ETRES CRÉÉS.

LA premiére fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élévent depuis le plus léger atôme juſqu'à l'être ſuprême, cette échelle me frappa d'admiration; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouït, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuiaient le matin au chant du coq.

L'imagination ſe complait d'abord à voïr le paſſage imperceptible de la matière brute à la matiére organiſée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revétus d'un petit corps aérien à des ſubſtances immatérielles; & enfin mille ordres différents de ces ſubſtances, qui de beautés en perfections s'élévent juſqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plait beaucoup aux bonnes gens, qui croyent voir le pape & ſes cardinaux ſuivis des

des archevêques, des évêques; après quoi viennent les curés, les vicaires, les ſimples prêtres, les diacres, les ſous-diacres; puis paraiſſent les moines; & la marche eſt fermée par les capucins.

Mais il y a un peu plus de diſtance entre Dieu & ſes plus parfaites créatures, qu'entre le ſaint père & le doyen du ſacré collége: ce doyen peut devenir pape, mais le plus parfait des génies créés par l'être ſuprême ne peut devenir Dieu; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'exiſte pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en eſt qu'il y a des eſpéces de plantes & d'animaux qui ſont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion; ces deux eſpèces ont diſparu de ce monde, quoi qu'en diſe Bochart: où donc eſt la chaîne?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques eſpéces, il eſt viſible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares.

Il eſt très-probable qu'il y a eu des

races d'hommes qu'on ne retrouve plus ; mais je veux qu'elles ayent toutes subsisté ; ainsi que les blancs, les nègres, les Caffres, à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses ; les Samoyèdes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébène ; &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme ? n'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos signes & qui nous servirait ? & entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres ?

Par delà l'homme, vous logez dans le ciel, divin Platon, une file de substances célestes. Nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, quelle raison avez-vous d'y croire ? vous n'avez pas parlé aparemment au génie de Socrate ; & le bon homme *Heres* qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces substances.

La

La prétendue chaîne n'eſt pas moins interrompue dans l'univers ſenſible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes! La lune eſt quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la lune dans le vuide, vous trouvez Vénus; elle eſt environ auſſi groſſe que la terre. De là vous allez chez Mercure; il tourne dans une ellipſe qui eſt fort différente du cercle que parcourt Vénus; il eſt vingt-ſept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait ſon tour en deux ans, Jupiter ſon voiſin en douze, Saturne en trente; & encor Saturne, le plus éloigné de tous, n'eſt pas ſi gros que Jupiter. Où eſt la gradation prétendüe?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands eſpaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout? s'il y en a une, c'eſt certainement celle que Newton a découverte; c'eſt elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immenſe.

O Platon tant admiré! vous n'avez conté que des fables, & il eſt venu

dans l'isle des Cassiderides, où de vôtre temps les hommes allaient tout nuds, un philosophe qui a enseigné à la terre des vérités aussi grandes que vos imaginations étaient puériles.

DE LA CHINE.

NOus allons chercher à la Chine de la terre, comme si nous n'en avions point; des étoffes, comme si nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infuser dans de l'eau, comme si nous n'avions point de simples dans nos climats. En récompense, nous voulons convertir les Chinois; c'est un zèle très louable, mais il ne faut pas leur contester leur antiquité, & leur dire qu'ils sont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un capucin ayant été bien reçu dans un château des Montmorenci, voulût leur persuader qu'ils sont nouveaux nobles, comme les secrétaires du Roi, & les accuser d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois statuës de connétables,

tables, pour lesquelles on aurait un profond respect ?

Le célèbre Wolf, professeur de mathématique dans l'université de Halle, prononça un jour un très bon discours, à la louange de la philosophie Chinoise ; il loüa cette ancienne espèce d'hommes, qui diffère de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raisonnement ; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu suprême, & d'aimer la vertu ; il rendait cette justice aux empereurs de la Chine, aux Kolao, aux tribunaux, aux lettrés. La justice qu'on rend aux bonzes est d'une espèce différente.

Il faut sçavoir que ce Wolf attirait à Halle un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même université un professeur de théologie nommé Lange, qui n'attirait personne ; cet homme au désespoir de geler de froid seul dans son auditoire, voulut, comme de raison, perdre le professeur de mathématiques ; il ne manqua pas, selon la coutume de ses semblables, de l'accuser de ne pas croire en Dieu.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient

prétendu que le gouvernement de Pékin était athée. Wolf avait loué les philosophes de Pékin, donc Wolf était athée : l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs syllogismes. Cet argument de Lange, soutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le Roi du pays, qui envoya un dilème en forme au mathématicien ; ce dilème lui donnait le choix de sortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu ; & comme Wolf raisonnait fort juste, il ne manqua pas de partir ; sa retraite ôta au Roi deux ou trois cent mille écus par an, que ce philosophe faisait entrer dans le royaume, par l'affluence de ses disciples.

Cet exemple doit faire sentir aux Souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & sacrifier un grand homme à la fureur d'un sot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avisons-nous, nous autres au bout de l'occident, de disputer avec acharnement & avec des torrents d'injures, pour savoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant Fohi empereur de la Chine, & si ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cent ans

ans avant notre ére vulgaire ? Je voudrais bien que deux Irlandais s'aviſaſſent de ſe quereller à Dublin pour ſavoir quel fut au douziéme ſiécle le poſſeſſeur des terres que j'occupe aujourd'hui; n'eſt-il pas évident qu'ils devraient s'en raporter à moi qui ai les archives entre mes mains. Il en eſt de même à mon gré des premiers empereurs de la Chine ; il faut s'en raporter aux tribunaux du pays.

Diſputez tant qu'il vous plaira ſur les 14 princes qui régnèrent avant Fohi, votre belle diſpute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très peuplée alors, & que les loix y régnaient. Maintenant je vous demande ſi une nation aſſemblée, qui a des loix & des princes, ne ſuppoſe pas une prodigieuſe antiquité ? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours ſingulier de circonſtances faſſe trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'employe à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coups de plume, ont imaginé un fort plaiſant calcul. Le Jéſuite Pétau, par une belle ſupputation, donne à la terre 285 ans

après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'oſe lui en ſupoſer à préſent. Les Cumberlands & les Whiſtons ont fait des calculs auſſi comiques. Ces bonnes gens n'avaient qu'à conſulter les régiſtres de nos colonies en Amérique; ils auraient été bien étonnés; ils auraient apris combien peu le genre humain ſe multiplie, & qu'il diminue très-ſouvent, au lieu d'augmenter.

Laiſſons donc, nous qui ſommes d'hier, nous deſcendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées ſauvages, laiſſons les Chinois & les Indiens jouïr en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Ceſſons ſurtout d'apeller idolâtres l'empereur de la Chine, & le Soubab de Dekan. Il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois; la conſtitution de leur empire eſt à la vérité la meilleure qui ſoit au monde, la ſeule qui ſoit toute fondée ſur le pouvoir paternel, (ce qui n'empêche pas que les mandarins ne donnent force coups de bâtons à leurs enfans); la ſeule dans laquelle un gouverneur de province ſoit puni, quand en ſortant de charge il n'a pas eu les acclamations du peuple; la ſeule qui ait inſtitué des prix

pour

pour la vertu, tandis que partout ailleurs les loix ſe bornent à punir le crime ; la ſeule qui ait fait adopter ſes loix à ſes vainqueurs, tandis que nous ſommes encor ſujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domptés. Mais on doit avoüer que le petit peuple gouverné par des bonzes, eſt auſſi fripon que le nôtre, qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainſi que chez nous ; que dans les ſciences, les Chinois ſont encor au terme où nous étions il y a deux cent ans ; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croyent aux taliſmans, à l'aſtrologie judiciaire, comme nous y avons crû long-temps.

Avoüons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre, de notre maniére de mettre des liqueurs à la glace avec du ſalpêtre, & de toutes les expériences de Torricelli, & d'Otogueric, tout comme nous le fumes lors que nous vimes ces amuſements de phyſique pour la première fois ; ajoutons que leurs médecins ne guériſſent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la nature toute ſeule guérit à la Chine les petites maladies.

comme ici; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois, il y a quatre mille ans, lorſque nous ne ſavions pas lire, ne ſuſſent toutes les choſes eſſentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

La religion des lettrés encor une fois eſt admirable. Point de ſuperſtitions, point de légendes abſurdes, point de ces dogmes qui inſultent à la raiſon & à la nature, & auxquels des bonzes donnent mille ſens différents, parce qu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus ſimple leur a paru le meilleur depuis plus de quarante ſiècles. Ils ſont ce que nous penſons qu'étaient Seth, Hénoc & Noé; ils ſe contentent d'adorer un Dieu avec tous les ſages de la terre, tandis qu'en Europe on ſe partage entre Thomas & Bonaventure, entre Calvin & Luther, entre Janſenius & Molina.

LE CIEL DES ANCIENS.

SI un ver à ſoye donnait le nom de Ciel au petit duvet qui entoure ſa coque, il raiſonnerait auſſi-bien que firent tous les anciens, en donnant le nom de Ciel à l'atmoſphère, qui eſt, comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ſes *Mondes*, le duvet de nôtre coque.

Les vapeurs qui ſortent de nos mers, & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des dieux. Les dieux deſcendent toujours dans des nuages d'or chez Homère; c'eſt de là que les peintres les peignent encor aujourd'hui aſſis ſur une nuée; mais comme il était bien juſte que le maître des dieux fût plus à ſon aiſe que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiſeaux.

Les anciens Grecs voyant que les

maîtres des villes demeuraient dans des citadelles, au haut de quelque montagne, jugèrent que les dieux pouvaient avoir une citadelle auſſi, & la placèrent en Theſſalie ſur le mont Olimpe, dont le ſommet eſt quelquefois caché dans les nuës, de ſorte que leur palais était de plain-pied à leur Ciel.

Les étoiles & les planètes qui ſemblent attachées à la voute bleüe de nôtre atmoſphère, devinrent enſuite les demeures des dieux; ſept d'entr'eux eurent chacun leur planète, les autres logèrent où ils purent; le conſeil général des dieux ſe tenait dans une grande ſalle, à laquelle on allait par la voye lactée; car il falait bien que les dieux euſſent une ſalle en l'air, puis que les hommes avaient des hôtels-de-ville ſur la terre.

Quand les Titans, eſpèce d'animaux entre les dieux & les hommes, déclarèrent une guerre aſſez juſte à ces dieux-là, pour reclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes ſur les autres, comptant que c'en

c'en était bien assez pour se rendre maîtres du ciel, & du chateau de l'Olimpe.

Neve foret terris securior arduus æther,
Affectasse ferunt regnum cœleste gigantes,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.

Cette physique d'enfans & de vieilles était prodigieusement ancienne ; cependant il est très sûr que les Caldéens avaient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le ciel ; ils plaçaient le soleil au centre de nôtre monde planétaire, à peu près à la distance de nôtre globe que nous avons reconnue ; ils faisaient tourner la terre & d'autres planètes autour de cet astre ; c'est ce que nous apprend Aristarque de Samos ; c'est presque le véritable système du monde que Copernic a renouvellé depuis ; mais les philosophes gardaient le secret pour eux, afin d'être plus respectés des rois & du peuple, ou plutôt pour n'être pas persécutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encor nos vapeurs, & l'espace de la terre à la lune, du nom de ciel ; nous disons,

ſons, monter au ciel, comme nous diſons que le ſoleil tourne, quoiqu'on ſache bien qu'il ne tourne pas ; nous ſommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planète place ſon ciel dans la planète voiſine.

Si on avait demandé à Homère dans quel ciel était allée l'ame de Sarpedon, & où était celle d'Hercule, Homère eût été bien embarraſſé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle ſureté avait-on que l'ame aërienne d'Hercule ſe fût trouvée plus à ſon aiſe dans Vénus, dans Saturne, que ſur notre globe ? Aurait-elle été dans le Soleil ? la place ne parait pas tenable dans cette fournaiſe. Enfin, qu'entendaient les anciens par ciel ? ils n'en ſavaient rien, ils criaient toujours *le ciel & la terre* ; c'eſt comme ſi on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel ; il y a une quantité prodigieuſe de globes qui roulent dans l'eſpace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les glo-

globes céleſtes ſont tantôt au deſſus de notre horiſon, tantôt au-deſſous. Ainſi, ſuppoſons que Vénus étant venue à Paphos, retournât dans ſa planète quand cette planète était couchée, la déeſſe Vénus ne montait point alors par rapport à notre horiſon; elle deſcendait, & on devait dire en ce cas *deſcendre au ciel.* Mais les anciens n'y entendaient pas tant de fineſſe; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires ſur tout ce qui tenait à la phyſique. On a fait des volumes immenſes pour ſavoir ce qu'ils penſaient ſur bien des queſtions de cette ſorte. Quatre mots auraient ſuffi, *ils ne penſaient pas.*

Il faut toujours en excepter un petit nombre de ſages, mais ils ſont venus tard; peu ont expliqué leurs penſées; & quand ils l'ont fait, les charlatans de la terre les ont envoyés au ciel par le plus court.

Un écrivain qu'on nomme, je crois, Pluche, a prétendu faire de Moïſe un grand phyſicien; un autre avait auparavant conſilié Moïſe avec Deſcartes, & avait imprimé le *Carteſius Moſaizans*; ſelon lui, Moïſe avait inventé

le

le premier les tourbillons & la matière subtile ; mais on sait assez que Dieu qui fit de Moïse un grand législateur, un grand prophète, ne voulut point du tout en faire un professeur de physique ; il instruisit les Juifs de leur devoir, & ne leur enseigna pas un mot de philosophie. Calmet qui a beaucoup compilé & qui n'a raisonné jamais, parle du système des Hébreux ; mais ce peuple grossier était bien loin d'avoir un système ; il n'avait pas même d'école de géométrie, le nom leur en était inconnu ; leur seule science était le métier de courtier & l'usure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare sur la structure du ciel. Leur premier ciel était l'air, le second le firmament, où étaient attachées les étoiles ; ce firmament était solide & de glace, & portait les eaux supérieures, qui s'échapérent de ce reservoir par des portes, des écluses, des cataractes, au temps du déluge.

Au dessus de ce firmament ou de ces eaux supérieures, était le troisiéme ciel ou l'empirée, où St. Paul fut ravi. Le fir-

firmament était une eſpèce de demi-voute qui embraſſait la terre. Le ſoleil ne faiſait point le tour d'un globe qu'ils ne connaiſſaient pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu ; & ſi on ne le voyait pas, c'était, comme le dit le Baron de Feneſte, parce qu'il revenait de nuit.

Encor les Hébreux avaient-ils pris ces réveries des autres peuples. La plûpart des nations, excepré l'école des Caldéens, regardaient le ciel comme ſolide; la terre fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers; de là viennent ces expreſſions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impoſſible qu'il y eût des antipodes. Auſſi St. Auguſtin traite l'idée des antipodes d'*abſurdité*, & Lactance dit expreſſément, *Y a-t-il des gens aſſez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête ſoit plus baſſe que les pieds ? &c.*

St. Chriſoſtome s'écrie dans ſa quatorziéme homélie, *Où ſont ceux qui prétendent que les cieux ſont mobiles, & que leur forme eſt circulaire ?* Lac-

Lactance dit encor au Liv. III. de ſes inſtitutions ; *Je pourrais vous prouver par beaucoup d'arguments qu'il eſt impoſſible que le ciel entoure la terre.*

L'auteur du ſpectacle de la nature pourra dire à Mr. le chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & Chryſoſtome étaient de grands philoſophes ; on lui répondra qu'ils étaient de grands ſaints, & qu'il n'eſt point du tout néceſſaire pour être un ſaint, d'être un bon aſtronome. On croira qu'ils ſont au ciel, mais on avoüera qu'on ne ſait pas dans quelle partie du ciel préciſément.

CIRCONCISION.

LOrs qu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les barbares chez leſquels il a voyagé, il raconte des ſotiſes, & c'eſt ce que font la plûpart de nos voyageurs. Auſſi n'exige-t-il pas qu'on le croye, quand il parle de l'avanture de Gigès & de Candaule, d'Arion porté ſur un dauphin, & de l'oracle conſulté pour ſavoir ce que faiſait Créſus, qui ré-

répondit qu'il faisait cuire alors une tortue dans un pot couvert; & du cheval de Darius, qui ayant henni le premier de tous, déclara son maître roi; & de cent autres fables propres à amuser des enfans, & à être compilées par des rhéteurs: mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coutumes des peuples qu'il a examinées, de leurs antiquités qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il au livre d'Euterpe, *que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte; j'en juge par moi-même plutôt que par ouï dire; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coutumes de Colchos en Egypte.*

Ces habitans des bords du Pont-Euxin prétendaient être une colonie établie par Sésostris; pour moi je le conjecturais, non seulement parce qu'ils sont basanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les peuples de Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout temps; car les Phéniciens & ceux de la Palestine avoüent qu'il ont pris la Circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujour-

jourd'hui ſur les rivages du Thermodon, & de Partenie, & les Macrons leurs voiſins, avoüent qu'il n'y a pas longtems qu'ils ſe ſont conformés à cette coutume d'Egypte; c'eſt par là principalement qu'ils ſont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette cérémonie eſt très ancienne chez ces deux nations, je ne ſaurais dire qui des deux tient la circonciſion de l'autre; il eſt toutefois vraiſemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'uſage de circoncire les enfans nouveaux-nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il eſt évident, par ce paſſage d'Hérodote, que pluſieurs peuples avaient pris la circonciſion de l'Egypte; mais aucune nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circonciſion des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la nation de qui cinq ou ſix autres confeſſent la tenir, ou à une autre nation bien moins puiſſante, moins commerçante, moins guerriére, cachée dans un coin de l'Arabie pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ſes uſages à aucun peuple?

Les

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte ; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit peuple a imité un usage du grand peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres ?

Clément d'Alexandrie rapporte que Pithagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de se faire circoncire, pour être admis à leurs mystères ; il falait donc absolument être circoncis pour être au nombre des prêtres d'Egypte. Ces prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte ; le gouvernement était très-ancien, & les cérémonies antiques de l'Egypte observées avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les Juifs avoüent qu'ils demeurèrent pendant deux cent cinq ans en Egypte ; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de temps ; il est donc clair que pendant ces deux cent cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circoncision des Juifs ; l'auraient-ils prise d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avait prêtés, & se furent enfuis dans le désert avec leur proye, selon leur propre témoignage ? Un maître adoptera-t-il la

prin-

principale marque de la religion de ſon eſclave voleur & fugitif? cela n'eſt pas dans la nature humaine.

Il eſt dit dans le livre de Joſué, que les Juifs furent circoncis dans le déſert. *Je vous ai délivrés de ce qui faiſait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui ſe trouvaient entre les peuples de Phénicie, les Arabes, & les Egyptiens, ſi ce n'eſt ce qui les rendait mépriſables à ces trois nations? comment leur ôte-t-on cet opprobre? en leur ôtant un peu de prépuce. N'eſt ce pas là le ſens naturel de ce paſſage?

La Geneſe dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant; mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis longtems un royaume floriſſant, gouverné par un puiſſant Roi: rien n'empêche que dans ce royaume ſi ancien, la circonciſion ne fût dès longtemps en uſage avant que la nation Juive fût formée. De plus, la circonciſion d'Abraham n'eut point de ſuite; ſa poſtérité ne fut circonciſe que du temps de Joſué.

Or avant Joſué les Iſraélites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes

tumes des Egyptiens; ils les imitérent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs cérémonies, comme dans les jeûnes qu'on observait les veilles des fêtes d'Isis, dans les ablutions, dans la coutume de raser la tête des prêtres, l'encens, le candelabre, le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hisope, l'abstinence du cochon, l'horreur des ustenciles de cuisine des étrangers, tout atteste que le petit peuple Hébreu, malgré son aversion pour la grande nation Egyptienne, avait retenu une infinité d'usages de ses anciens maîtres. Ce bouc Azazel qu'on envoyait dans le désert, chargé des péchés du peuple, était une imitation visible d'une pratique Egyptienne: les Rabbins conviennent même que le mot *Azazel* n'est point hebreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux ayent imité les Egyptiens dans la circoncision, comme faisaient les Arabes leurs voisins.

Il n'est point extraordinaire que Dieu qui a sanctifié le baptême, si ancien chez les Asiatiques, ait sanctifié aussi la circoncision, non moins ancienne chez les Africains. On a déja remarqué qu'il est le maître d'attacher ses graces aux signes qu'il daigne choisir.

Au

Au reſte, depuis que ſous Joſué, le peuple Juif eut été circoncis, il a conſervé cet uſage juſqu'à nos jours; les Arabes y ont auſſi toujours été fidèles; mais les Egyptiens, qui dans les premiers temps circonciſaient les garçons & les filles, ceſſérent avec le temps de faire aux filles cette opération, & enfin la reſtreignirent aux prêtres, aux aſtrologues, & aux prophêtes. C'eſt ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées ayent reçu la circonciſion.

Les auteurs Latins, qui traitent les Juifs avec un ſi profond mépris, qu'ils les appellent, *Curtus Apella*, par dériſion, *Credat Judæus Apella*, *Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithètes aux Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte eſt aujourd'hui circoncis, mais par une autre raiſon, parce que le Mahométiſme adopta l'ancienne circonciſion de l'Arabie.

C'eſt cette circonciſion Arabe qui a paſſé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encor les garçons & les filles.

Il faut avoüer que cette cérémonie de la

la Circoncision paraît d'abord bien étrange ; mais on doit remarquer que de tout temps les prêtres de l'orient se consacraient à leurs divinités par des marques particulières. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre sur les prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la déesse Isis s'imprimaient des caractères sur le poignet, & sur le cou. Les prêtres de Cybèle se rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, qui revéraient l'instrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs processions, imaginèrent d'offrir à Isis & Osiris, par qui tout s'engendrait sur la terre, une partie légère du membre par qui ces dieux avaient voulu que le genre humain se perpétuât. Les anciennes mœurs orientales sont si prodigieusement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Parisien est tout surpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un testicule. Les Hottentots sont peut-être surpris que les Parisiens en gardent deux.

CONFESSION.

C'Eſt encor un problême, ſi la confeſſion, à ne la conſidérer qu'en politique, a fait plus de bien que de mal.

On ſe confeſſait dans les myſtères d'Iſis. d'Orphée & de Cerès, devant l'Hiérophante & les initiés; car puiſque ces myſtères étaient des expiations, il falait bien avouer qu'on avait des crimes à expier.

Les Chrétiens adoptèrent la confeſſion dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, ainſi qu'ils prirent peu à peu les rites de l'antiquité, comme les temples, les autels, l'encens, les cierges, les proceſſions, l'eau luſtrale, les habits ſacerdotaux, & pluſieurs formules des miſtères; le *ſurſum corda*, l'*ite miſſa eſt*, & tant d'autres. Le ſcándale de la confeſſion publique d'une femme arrivé à Conſtantinople au quatriéme ſiècle, fit abolir la confeſſion.

La confeſſion ſecrette qu'un homme fait à un autre homme, ne fut admiſe

dans

dans nôtre occident que vers le ſeptiéme ſiècle. Les Abbés commencèrent par exiger que leurs moines vinſſent deux fois par an leur avouer toutes leurs fautes. Ce furent ces Abbés qui inventérent cette formule, *je t'abſous autant que je le peux & que tu en as beſoin.* Il ſemble qu'il eût été plus reſpectueux pour l'Etre ſuprême, & plus juſte, de dire, Puiſſe-t-il pardonner à tes fautes & aux miennes!

Le bien que la confeſſion a fait, eſt d'avoir quelquefois obtenu des reſtitutions des petits voleurs. Le mal eſt d'avoir quelquefois dans les troubles des états forcé les pénitens à être rebelles & ſanguinaires en conſcience. Les prêtres Guelfes refuſaient l'abſolution aux Gibelins, & les prêtres Gibelins ſe gardaient bien d'abſoudre les Guelfes. Les aſſaſſins des Sforces, des Médicis, des princes d'Orange, des rois de France, ſe préparèrent aux parricides par le ſacrement de la confeſſion.

Louïs XI., la Brinviliers ſe confeſſaient dès qu'ils avaient commis un grand crime, & ſe confeſſaient ſouvent comme les gourmands prennent médecine, pour avoir plus d'apétit.

Si on pouvait être étonné de quelque chose, on le serait d'une bulle du Pape Grégoire XV. émanée de sa Sainteté le 30. Août 1622. par laquelle il ordonne de revéler les confessions en certains cas.

La réponse du jésuite Coton à Henri IV. durera plus que l'ordre des jésuites. Révéleriez vous la confession d'un homme résolu de m'assassiner ? Non, mais je me mettrais entre vous & lui.

CONVULSIONS.

ON dansa vers l'an 1724. sur le cimetière de St. Médard; il s'y fit beaucoup de miracles: en voici un raporté dans une chanson de Mad. la duchesse du Maine;

Un décroteur à la royale
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grace spéciale
D'être boiteux de l'autre pié.

Les convulsions miraculeuses, comme on sait, continuèrent jusqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetière.

De

De par le Roi défense à Dieu
De plus fréquenter en ce lieu.

Les Jésuites, comme on le sait encore, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur Xavier avait épuisé les graces de la compagnie à ressusciter neuf morts de compte fait, s'avisérent, pour balancer le crédit des Jansénistes, de faire graver une estampe de Jésus-Christ habillé en Jésuite. Un plaisant du parti Janséniste, comme on le sait encore, mit au bas de l'estampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces moines ingénieux ;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

Les Jansénistes pour mieux prouver que jamais Jésus-Christ n'avait pu prendre l'habit de Jésuite, remplirent Paris de convulsions, & attirèrent le monde à leur préau. Le conseiller au Parlement, Carré de Montgeron, alla présenter au roi un recueil *in* 4°. de tous ces miracles, attestés par mille témoins ; il fut mis, comme de raison, dans un château, où l'on tâcha de rétablir son cerveau par le régime ; mais la vérité

l'emporte toujours sur les persécutions ; les miracles se perpétuèrent trente ans de suite, sans discontinuer. On faisait venir chez soi sœur Rose, sœur Illuminée, sœur Promise, sœur Confite ; elles se faisaient fouëtter, sans qu'il y parût le lendemain ; on leur donnait des coups de buches sur l'estomac bien cuirassé, bien rembourré, sans leur faire de mal ; on les couchait devant un grand feu, le visage frotté de pommade, sans qu'elles brulassent ; enfin, comme tous les arts se perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs, & par les crucifier. Un fameux vinaigrier & théologien nommé Abraham Chaumex, a eu aussi l'avantage d'être mis en croix : tout cela pour convaincre le monde qu'une certaine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver sans tant de frais. Cependant, & Jésuites & Jansénistes, se réunirent tous contre l'esprit des loix, & contre.... & contre.... & contre.... & contre.... Et nous osons après cela nous moquer des Lapons, des Samoyèdes & des Nègres !

CORPS.

CORPS.

DE même que nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un eſprit, nous ignorons ce que c'eſt qu'un corps: nous voyons quelques propriétés; mais quel eſt ce ſujet en qui ces propriétés réſident? Il n'y a que des corps, diſaient Démocrite & Épicure; il n'y a point de corps, diſaient les diſciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay, eſt le dernier, qui par cent ſophiſmes captieux a prétendu prouver que les corps n'exiſtent pas; ils n'ont, dit-il, ni couleur, ni odeur, ni chaleur; ces modalités ſont dans vos ſenſations, & non dans les objets: il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était aſſez connuë; mais de là il paſſe à l'étenduë, à la ſolidité, qui ſont des eſſences du corps; & il croit prouver, qu'il n'y a pas d'étenduë dans une piéce de drap verd, parce que ce drap n'eſt pas verd en effet; cette ſenſation du verd n'eſt qu'en vous, donc cette ſenſation de l'étenduë n'eſt auſſi qu'en vous. Et après avoir ainſi

détruit l'étenduë, il conclut que la solidité qui y est attachée tombe d'elle-même ; & qu'ainsi il n'y a rien au monde que nos idées. De sorte, que selon ce docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne sont dans le fond que dix mille appréhensions de notre ame.

Il ne tenait qu'à Mr. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule : il croit montrer qu'il n'y a point d'étenduë, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds & un seul pied d'étenduë, cette étenduë n'existe pas ; donc il n'y a rien : il n'avait qu'à prendre une mesure, & dire, de quelque étenduë qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures.

Il lui était bien aisé de voir qu'il n'en est pas de l'étenduë & de la solidité comme des sons, des couleurs, des saveurs, & des odeurs &c. Il est clair que ce sont en nous des sentimens excités par la configuration des parties ; mais

mais l'étenduë n'eſt point un ſentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud; que cet air ne ſoit plus frappé, je n'entends plus; que cette roſe ſe fane, je n'ai plus d'odorat pour elle; mais ce bois, cet air, cette roſe, ſont étendus ſans moi. Le paradoxe de Berklai ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il eſt bon de ſavoir ce qui l'avait entrainé dans ce paradoxe J'eus il y a longtems, quelques converſations avec lui; il me dit que l'origine de ſon opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'eſt que ce ſujet qui reçoit l'étenduë. Et en effet, il triomphe dans ſon livre, quand il demande à Hilas ce que c'eſt que ce ſujet, ce *ſubſtratum*, cette ſubſtance? C'eſt le corps étendu, répond Hilas; alors l'Evêque, ſous le nom de Philonoüs, ſe moque de lui; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'étenduë eſt le ſujet de l'étenduë, & qu'il a dit une ſotiſe, demeure tout confus, & avoüe qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'exiſte pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire ſeulement à Hilas, Nous ne ſavons rien ſur le fonds

de ce ſujet, de cette ſubſtance étendue, ſolide, diviſible, mobile, figurée &c. je ne la connais pas plus que le ſujet penſant, ſentant & voulant; mais ce ſujet n'en exiſte pas moins, puiſqu'il a des proprietés eſſentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous ſommes tous comme la plûpart des dames de Paris; elles font grande chère ſans ſavoir ce qui entre dans les ragouts; de même nous jouïſſons des corps, ſans ſavoir ce qui les compoſe. De quoi eſt fait le corps? de parties, & ces parties ſe réſolvent en d'autres parties. Que ſont ces dernières parties? Toujours des corps; vous diviſez ſans ceſſe, & vous n'avancez jamais.

Enfin, un ſubtil philoſophe remarquant qu'un tableau eſt fait d'ingrédiens dont aucun n'eſt un tableau, & une maiſon de matériaux dont aucun n'eſt une maiſon, il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps ſont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne ſont pas corps; & cela s'appelle des monades. Ce ſyſtême ne laiſſe pas d'avoir ſon bon; & s'il était révélé, je le croirai: très poſſible; tous ces petits êtres ſeraient des points mathématiques, des eſpèces

d'a-

d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans. Ce serait une métempsicose continuelle; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un joueur de gobelets. Ce système en vaut bien un autre; je l'aime bien autant que la déclinaison des atômes, les formes substantielles, la grace versatile, & les vampires de Don Calmet.

CHRISTIANISME.

Recherches historiques sur le Christianisme.

PLusieurs savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'historien Joseph aucune trace de Jésus Christ; car tout le monde convient aujourd'hui, que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé. Le père de Joseph avait dû cependant être un des témoins de tous les miracl s de Jésus. Joseph était de race sacerdotale, parent de la reine Marianne, femme d'Hérode; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce prince;

cependant il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jésus; & cet historien, qui ne dissimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conséquence de la nouvelle à lui parvenue, qu'il était né un roi des Juifs. Le calendrier Grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occasion.

C'est de toutes les actions de tous les tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier.

Cependant, le meilleur écrivain qu'ayent jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur; phénomène éclatant, qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un historien aussi éclairé que l'était Josephe. Il garde encor le silence sur les ténèbres qui couvrirent toute la terre, en plein midi, pendant trois heures, à la mort du Sauveur, sur la grande quantité des tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment,

ment, & sur la foule des justes qui ressuscitèrent.

Les savants ne cessent de témoigner leur surprise de voir qu'aucun historien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés sous l'empire de Tibère, sous les yeux d'un gouverneur Romain, & d'une garnison Romaine, qui devait avoir envoyé à l'Empereur & au sénat, un détail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes ayent jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses tenèbres; ce prodige devait avoir été marqué dans les fastes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. Dieu n'a pas voulu que ces choses divines ayent été écrites par des mains profanes.

Les mêmes savants trouvent encor quelques difficultés dans l'histoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu, Jésus-Christ dit aux Scribes & aux Pharisiens, que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, doit retomber sur eux, depuis le sang d'Abel le Juste, jusqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le temple & l'autel.

Il n'y a point, disent-ils, dans l'histoire des Hébreux, de Zacharie tué dans le temple avant la venue du Messie, ni de son temps ; mais on trouve dans l'histoire du siége de Jérusalem par Josephe, un Zacharie fils de Barac, tué au milieu du temple, par la faction des Zélotes. C'est au chap. 19. du livre 4. De-là ils soupçonnent que l'Evangile selon St. Matthieu a été écrit après la prise de Jérusalem par Titus. Mais tous les doutes, & toutes les objections de cette espèce, s'évanouissent, dès qu'on considère la difference infinie qui doit être entre les livres divinement inspirés, & les livres des hommes. Dieu voulut enveloper d'un nuage aussi respectable qu'obscur sa naissance, sa vie & sa mort. Ses voyes sont en tout differentes des nôtres.

Les savants se sont aussi fort tourmentés sur la difference des deux généalogies de Jésus Christ St Matthieu donne pour père à Joseph, Jacob ; à Jacob, Matam ; à Matam, Eléazar. St. Luc au contraire dit que Joseph était fils d'Héli, Héli de Mattat, Mattat de Lévi, Lévi de Janno &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-six ancêtres que Luc

Luc donne à Jésus depuis Abraham, avec les quarante-deux ancêtres différents que Matthieu lui donne depuis le même Abraham. Et ils sont effarouchés que Matthieu en parlant de quarante-deux générations, n'en raporte pourtant que quarante & une.

Ils forment encor des difficultés sur ce que Jésus n'est point fils de Joseph, mais de Marie. Ils élèvent aussi quelques doutes sur les miracles de notre Sauveur en citant St. Augustin, St. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un sens mistique, un sens allégorique: comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues, aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourrissait point de cochons; à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déja échauffés. Mais toutes ces critiques des savants sont confondues par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Pre-

Premiérement, Jésus naquit sous la loi Mosaïque; il fut circoncis suivant cette Loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale; il ne revela point le mystère de son incarnation; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettaient, mais il ne batiza jamais personne; il ne parla point des sept sacrements; il n'institua point de hiérarchie ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses contemporains qu'il était fils de Dieu, éternellement engendré, consubstantiel à Dieu, & que le St. Esprit procédait du père & du fils: Il ne dit point que sa personne était composée de deux natures, & de deux volontés; il voulut que ces grands misteres fussent annoncés aux hommes dans la suite des temps, par ceux qui seraient éclairés des lumiéres du St. Esprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la loi de ses péres; il ne montra aux hommes qu'un juste agréable à Dieu, persecuté par ses envieux, & condamné à la mort par des magistrats prévenus. Il voulut que

sa

ſa ſainte égliſe établie par lui fit tout le reſte.

Joſephe, au chap. XII. de ſon hiſtoire, parle d'une ſecte de Juifs rigoriſtes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils mépriſent*, dit-il, *les maux de la terre; ils triomphent des tourmens par leur conſtance; ils préférent la mort à la vie, lorſque le ſujet en eſt honorable. Ils ont ſouffert le fer & le feu, & vû briſer leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur légiſlateur, ni manger des viandes défenduës.*

Il parait que ce portrait tombe ſur les Judaïtes, & non pas ſur les Eſſéniens. Car voici les paroles de Joſephe: *Judas fut l'Auteur d'une nouvelle ſecte, entiérement différente des trois autres*, c. à d. *des Saducéens, des Phariſiens, & des Eſſéniens.* Il continuë & dit; *Ils ſont Juifs de nation; ils vivent unis entre eux; & regardent la volupté comme un vice*; le ſens naturel de cette phraſe fait voir que c'eſt des Judaïtes dont l'auteur parle.

Quoi qu'il en ſoit, on connut ces Judaïtes avant que les diſciples du Chriſt commençaſſent à faire un parti conſidérable dans le monde.

Les

Les Thérapeutes étaient une ſociété différente des Eſſéniens & des Judaïtes ; ils reſſemblaient aux Gymnoſophiſtes des Indes, & aux Brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour céleſte, qui les jette dans l'entouſiaſme des Bacchantes & des Coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aſpirent. Cette ſecte naquit dans Alexandrie, qui était toute remplie de Juifs, & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les diſciples de Jean Baptiſte s'étendirent auſſi un peu en Egypte, mais principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut auſſi dans l'Aſie mineure. Il eſt dit dans les actes des apôtres (chap. 19.) que Paul en rencontra pluſieurs à Ephéſe; il leur dit, *Avez-vous reçu le St. Eſprit?* Ils lui répondirent, *Nous n'avons pas ſeulement ouï dire qu'il y ait un St. Eſprit.* Il leur dit, *Quel batême avez-vous donc reçu?* Ils lui répondirent, *Le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premiéres années qui ſuivirent la mort de Jéſus, ſept ſociétés ou ſectes différentes chez les Juifs, les Phariſiens, les Saducéens, les Eſſéniens, les Judaïtes, les Thérapeutes, les diſciples de Jean, & les diſ-

diſciples de Jéſus, dont Dieu conduiſait le petit troupeau dans des ſentiers inconnus à la ſageſſe humaine.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette ſocieté naiſſante, fut ce Paul même qui l'avait perſécutée avec le plus de cruauté. Il était né à Tarſis en Cilicie, & fut élevé par le fameux docteur Phariſien Gamaliel diſciple de Hillel. Les Juifs prétendent qu'il rompit avec Gamaliel, qui refuſa de lui donner ſa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la ſuite des actes de Ste. Thécle. Ces actes portent qu'il avait le front large, la tête chauve, les ſourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & groſſe, & les jambes torſes. Lucien dans ſon dialogue de Philopatris en fait un portrait aſſez ſemblable. On doute beaucoup qu'il fût citoyen Romain, car en ce temps-là on n'accordait ce titre à aucun Juif; ils avaient été chaſſés de Rome par Tibère: & Tarſis ne fut Colonie Romaine que près de cent ans après ſous Caracalla, comme le remarque Cellarius dans ſa Géographie, livre 3. & Grotius dans ſes commentaires ſur les actes.

Les fidèles eurent le nom de chrétiens dans

dans Antioche, vers l'année soixante de notre ére vulgaire; mais ils furent connus dans l'empire Romain, comme nous le verrons dans la suite, sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient auparavant que par le nom de frères, de saints ou de fidèles. Dieu qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son église les plus faibles commencements, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obscurs, ils travaillaient tous de leurs mains. L'apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. St. Pierre ressuscita la couturiere Dorcas qui faisait les robes des frères. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des actes des Apôtres. Les fidèles se répandirent secrettement en Grèce, & quelques-uns allérent de là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une synagogue. Ils ne se séparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circoncision; & comme on l'a déja remarqué ailleurs,

les

Les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'apôtre Paul prit avec lui Timothée qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Listre. Mais Tite son autre disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les frères disciples de Jésus furent unis aux Juifs, jusqu'au temps où Paul essuia une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la loi Mosaïque par Jésus-Christ. C'est pour se laver de cette accusation que l'apôtre Jaques proposa à l'apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser : *Prenez-les avec vous*, lui dit Jaques (chap. 21. actes des apôt.) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïse.*

Ainsi donc Paul, qui d'abord avait été le persécuteur sanguinaire de la petite société établie par Jésus, Paul qui depuis voulut gouverner cette société naissante, Paul chrétien judaïse *afin que le mon-*

monde ſache qu'on le calomnie quand on dit qu'il eſt chrétien. Paul fait ce qui paſſe aujourd'hui parmi tous les chrétiens pour un crime abominable, un crime qu'on punit par le feu en Eſpagne, en Portugal, en Italie; & il le fait à la perſuaſion de l'apôtre Jaques, & il le fait après avoir reçu le St. Eſprit, c'eſt-à-dire, après avoir été inſtruit par Dieu même, qu'il faut renoncer à tous ces rites judaïques autrefois inſtitués par Dieu même.

Paul n'en fut pas moins accuſé d'impiété & d'héréſie, & ſon procès criminel dura longtemps; mais on voit évidemment par les accuſations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jéruſalem pour obſerver les rites Judaïques.

Il dit à Feſtus ces propres paroles (chapit. 25. des actes :) *Je n'ai péché ni contre la loi juive, ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient Jéſus-Chriſt comme Juif, obſervateur de la loi Juive, envoyé de Dieu pour la faire obſerver.

La circonciſion eſt utile, dit l'apôtre Paul, (ch. 2. Epit. aux Rom.) ſi vous obſervez la loi; mais ſi vous la violez, vo-

votre circonciſion devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il ſera comme circoncis. Le vrai Juif eſt celui qui eſt Juif intérieurement.

Quand cet apôtre parle de Jéſus-Chriſt dans ſes épitres, il ne révèle point le myſtère ineffable de ſa conſubſtantiabilité avec Diéu. Nous ſommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5. épit. aux Rom.) de la colère de Dieu; le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous, par la grace donnée à un ſeul homme qui eſt Jéſus-Chriſt. -- La mort a régné par le péché d'un ſeul homme, les juſtes régneront dans la vie par un ſeul homme qui eſt Jéſus-Chriſt.

Et au chap. 8. Nous les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Chriſt. Et au chap. 16. A Dieu, qui eſt le ſeul ſage, honneur & gloire par Jéſus-Chriſt. Vous êtes à Jéſus-Chriſt, & Jéſus-Chriſt à Dieu (1°. aux Corinth. chap. 3.)

Et, (1°. aux Cor. chap. 15. v. 27.) Tout lui eſt aſſujetti, en exceptant ſans doute Dieu qui lui a aſſujetti toutes choſes.

On a eu quelque peine à expliquer le paſſage de l'épitre aux Philippiens,

Ne faites rien par une vaine gloire ; croyez mutuellement par humilité que les autres vous ſont ſupérieurs ; ayez les mêmes ſentiments que Chriſt Jéſus, qui étant dans l'empreinte de Dieu n'a point cru ſa proye de s'égaler à Dieu. Ce paſſage paraît très bien approfondi, & mis dans tout ſon jour, dans une lettre qui nous reſte des égliſes de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui eſt un précieux monument de l'antiquité. On loüe dans cette lettre la modeſtie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de martyrs* (pour quelques tribulations) *à l'exemple de Jéſus-Chriſt, lequel étant empreint de Dieu, n'a pas crû ſa proye la qualité d'égal à Dieu.* Origène dit auſſi dans ſon commentaire ſur Jean ; La grandeur de Jéſus a plus éclaté quand il s'eſt humilié, *que s'il eut fait ſa proye d'être égal à Dieu.* En effet, l'explication contraire eſt un contreſens viſible. Que ſignifierait, *Croyez les autres ſupérieurs à vous ; imitez Jéſus qui n'a pas crû que c'était une proye, une uſurpation, de s'égaler à Dieu* ? Ce ſerait viſiblement ſe contredire, ce ſerait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modeſtie,

grandeur pour un exemple de modeſtie, ce ſerait pécher contre le ſens commun.

Le zèle des apôtres fondait ainſi l'égliſe naiſſante. Ce zèle ne fut point alteré par la diſpute qui ſurvint entre les apôtres Pierre, Jaques & Jean d'un côté, & Paul de l'autre. Cette conteſtation arriva dans Antioche. L'apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjones, mangeait avec les Gentils convertis, & n'obſervait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la diſtinction des viandes; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres diſciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ruminaient pas; mais pluſieurs Juifs chrétiens arrivés, St. Pierre ſe remit avec eux à l'abſtinence des viandes défendües, & aux cérémonies de la loi Moſaïque.

Cette action paraiſſait très prudente; il ne voulait pas ſcandaliſer les Juifs chrétiens ſes compagnons; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté: *Je lui réſiſtai*, dit-il, *à ſa face, parce qu'il était blâmable.* (épître aux Galates chap. 2.)

Cette querelle paroit d'autant plus extraordinaire de la part de St. Paul, qu'ayant été d'abord perſécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé ſacrifier dans le temple à Jéruſalem, qu'il avait circoncis ſon diſciple Timothée, qu'il avait accompli les rites Juifs qu'il reprochoit alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans ſa premiére homélie, tom. 3, qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & ſe piquent au barreau, pour avoir plus d'autorité ſur leurs clients; il dit que Pierre Céphas, étant deſtiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent ſemblant de ſe quereller, Paul pour gagner les Gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais St. Auguſtin n'eſt point du tout de cet avis. *Je ſuis fâché*, dit-il dans l'épitre à Jérôme, *qu'un auſſi grand homme ſe rende le patron du menſonge, patronum mendacii.*

Au reſte, ſi Pierre était deſtiné aux Juifs judaïſans, & Paul aux étrangers, il eſt très probable que Pierre ne vint point à Rome. Les actes des apotres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Ce

Ce fut vers l'an 60 de notre ére, que les chrétiens commencèrent à ſe ſéparer de la communion Juive, & c'eſt ce qui leur attira tant de querelles, & tant de perſécutions de la part des ſynagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Égypte & dans l'Aſie. Ils furent accuſés d'impieté, d'athéiſme par leurs frères Juifs, qui les excommuniaient dans leurs ſynagogues trois fois les jours du ſabbath. Mais Dieu les ſoutint toujours au milieu des perſécutions.

Petit à petit, pluſieurs égliſes ſe formèrent, & la ſéparation devint entiére entre les Juifs & les Chrétiens, avant la fin du premier ſiècle; cette ſéparation était ignorée du gouvernement Romain. Le ſénat de Rome, ni les Empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait juſques-là conduit dans l'obſcurité, & qu'il élevait par des degrés inſenſibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'empire Romain. Les myſtères & les expiations étaient accrédités dans preſque toute la terre. Les Empereurs (il eſt vrai), les grands & les philoſophes, n'avaient nulle foi à ces myſtéres; mais le peuple, qui en

fait de religion donne la loi aux grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut pour l'enchainer paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux mystères d'Eleusine. La connaissance d'un seul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes mystérieuses & magnifiques. Il faut avoüer que les priéres & les hymnes qui nous sont restés de ces mystères, sont ce que le paganisme a de plus pieux & de plus admirable.

Les chrétiens qui n'adoraient aussi qu'un seul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir plusieurs gentils. Quelques philosophes de la secte de Platon devinrent chrétiens. C'est pourquoi les pères de l'église des trois premiers siècles furent presque tous Platoniciens.

Le zèle inconsidéré de quelques-uns ne nuisit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Justin l'un des premiers pères, d'avoir dit dans son commentaire sur Isaïe, que les saints jouïraient dans un régne de mille ans sur la terre, de tous les biens sensuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son apologie du Christianisme, que Dieu ayant fait

la

la terre, en laiſſa le ſoin aux anges, leſquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui ſont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres pères, pour avoir ſuppoſé des oracles des ſibylles. Il prétendait que la ſibylle Eritrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poiſſons
Il nourrira cinq mille hommes au déſert,
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront
Il en remplira douze paniers.

On reprocha auſſi aux premiers chrétiens la ſuppoſition de quelques vers acroſtiches d'une ancienne ſibylle, leſquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jéſus-Chriſt, chacune dans leur ordre.

Nous avons encor l'hiſtoire ou l'évangile de la nativité & du mariage de la Vierge Marie, où il eſt dit qu'on la mena au temple âgée de trois ans, & qu'elle monta les degrés toute ſeule. Il y eſt raporté qu'une colombe deſcendit du ciel pour avertir que c'était Joſeph qui devait épouſer Marie. Nous avons le proto-évangile de Ja-

ques frère de Jéſu du premier mariage de Joſeph. Il y eſt dit que quand Marie fut enceinte en l'abſence de ſon mari, & que ſon mari s'en plaignit, les prêtres firent boire de l'eau de jalouſie à l'un & à l'autre, & que tous deux furent déclarés innocents.

Nous avons l'évangile de l'enfance attribué à St. Thomas. Selon cet évangile Jeſu à l'âge de cinq ans ſe divertiſſait avec des enfans de ſon âge à paitrir de la terre glaiſe dont il formait de petits oiſeaux; on l'en reprit, & alors il donna la vie aux oiſeaux, qui s'envolèrent. Une autre fois un petit garçon l'ayant battu, il le fit mourir ſur le champ. Nous avons encor en Arabe un autre évangile de l'enfance qui eſt plus ſérieux.

Nous avons un évangile de Nicodème. Celui-là ſemble mériter une plus grande attention, parce qu'on y trouve les noms de ceux qui accuſérent Jéſu devant Pilate; c'étaient les principaux de la Sinagogue, Anne, Caïphe, Sommas, Datam, Gamaliel, Juda, Nephtalim. Il y a dans cette hiſtoire des choſes qui ſe concilient aſſez avec les évangiles reçus, & d'autres, qui ne

ne ſe voyent point ailleurs. On y lit que la femme guérie d'un flux de ſang s'appellait Véronique. On y voit tout ce que Jeſu fit dans les enfers quand il y deſcendit.

Nous avons enſuite les deux lettres qu'on ſupoſe que Pilate écrivit à Tibère touchant le ſuplice de Jeſu; mais le mauvais latin dans lequel elles ſont écrites découvre aſſez leur fauſſeté.

On pouſſa le faux zèle juſqu'à faire courir pluſieurs lettres de Jeſu Chriſt; on a conſervé la lettre qu'on dit qu'il écrivit à Abgare roi d'Edeſſe; mais alors il n'y avait plus de roi d'Edeſſe.

On fabriqua cinquante évangiles, qui furent enſuite déclarés apocriphes. St. Luc nous apprend lui-même que beaucoup de perſonnes en avaient compoſé. On a cru qu'il y en avait un nommé *l'évangile éternel*, ſur ce qu'il eſt dit dans l'Apocalipſe chap. 14: *J'ai vu un ange volant au milieu des cieux, & portant l'évangile éternel.* Les Cordeliers abuſant de ces paroles au 13e. ſiècle, compoſérent un *évangile éternel*, par lequel le règne du St. Eſprit devait être ſubſtitué à celui de Jeſu-Chriſt; mais il ne parut jamais dans les premiers ſiècles

de l'égliſe aucun livre ſous ce titre.

On ſupoſa encor des lettres de la Vierge, écrites à St. Ignace le martir, aux habitans de Meſſine & à d'autres.

Abdias qui ſuccéda immédiatement aux apôtres, fit leur hiſtoire, dans laquelle il mêla des fables ſi abſurdes que ces hiſtoires ont été avec le temps entiérement décréditées, mais elles eurent d'abord un grand cours. C'eſt Abdias qui raporte le combat de St. Pierre avec Simon le magicien. Il y avait en effet à Rome un mécanicien fort habile nommé Simo, qui non-ſeulement faiſait exécuter des vols ſur les théatres, comme on le fait aujourd'hui, mais qui lui-même renouvella le prodige attribué à Dédale; il ſe fit des ailes, il vola, & il tomba comme Icare; c'eſt ce que raportent Pline & Suétone.

Abdias qui était dans l'Aſie & qui écrivait en Hébreu, prétend que St. Pierre & Simon ſe rencontrèrent à Rome du temps de Néron. Un jeune homme proche parent de l'Empereur mourut; toute la cour pria Simon de le reſſuſciter; St. Pierre de ſon côté ſe préſenta pour faire cette opération. Simon emploia

ploia toutes les règles de ſon art ; il parut réuſſir, le mort remua la tête. Ce n'eſt pas aſſez, cria St. Pierre, il faut que le mort parle, que Simon s'éloigne du lit, & on verra ſi le jeune homme eſt en vie : Simon s'éloigna, le mort ne remua plus, & Pierre lui rendit la vie d'un ſeul mot.

Simon alla ſe plaindre à l'Empereur qu'un miſérable Galiléen s'aviſat de faire de plus grands prodiges que lui. Pierre comparut avec Simon, & ce fut à qui l'emporterait dans ſon art : Di moi ce que je penſe, cria Simon à Pierre ; Que l'empereur, répondit Pierre, me donne un pain d'orge, & tu verras ſi je ſais ce que tu as dans l'ame. On lui donne un pain. Auſſi-tôt Simon fait paraître deux grands dogues qui veulent le dévorer, Pierre leur jette le pain, & tandis qu'ils le mangent, Eh bien, dit-il, ne ſavais-je pas ce que tu penſais ? tu voulais me faire dévorer par tes chiens.

Après cette premiére ſéance, on propoſa à Simon & à Pierre le combat du vol, & ce fut à qui s'éléverait le plus haut dans l'air. Simon commença, St. Pierre fit le ſigne de la croix, & Simon

ſe caſſa les jambes. Ce conte était imité de celui qu'on trouve dans le *Sepher toldos jeſchut*, où il eſt dit que Jeſu lui-même vola, & que Judas qui en voulut faire autant fut précipité.

Néron irrité que Pierre eût caſſé les jambes à ſon favori Simon, fit crucifier Pierre la tête en bas, & c'eſt de là que s'établit l'opinion du ſéjour de Pierre à Rome, de ſon ſupplice & de ſon ſépulchre.

C'eſt ce même Abdias qui établit encor la créance que St. Thomas alla prêcher le chriſtianiſme aux grandes Indes chez le roi Gondafer, & qu'il y alla en qualité d'architecte.

La quantité de livres de cette eſpèce écrits dans les premiers ſiècles du chriſtianiſme eſt prodigieuſe. St. Jérome & St. Auguſtin même, prétendent que les lettres de Séneque & de St. Paul ſont très autentiques. Dans la premiére lettre Séneque ſouhaite que ſon frère Paul ſe porte bien; *bene te valere frater cupio*. Paul ne parle pas tout-à-fait ſi bien latin que Séneque; J'ai reçu vos lettres hier, dit-il, avec joie: *Litteras tuas hilaris accepi*, & j'y aurais répondu auſſitôt ſi j'avais eu la préſence du

du jeune homme que je vous aurais envoyé, *ſi præſentiam juvenis habuiſſem.* Au reſte, ces lettres qu'on croirait devoir être inſtructives, ne ſont que des compliments.

Tant de menſonges forgés par des chrétiens mal inſtruits & fauſſement zélés, ne portèrent point préjudice à la vérité du chriſtianiſme, ils ne nuiſirent point à ſon établiſſement; au contraire, ils font voir que la ſociété chrétienne augmentait tous les jours, & que chaque membre voulait ſervir à ſon accroiſſement.

Les actes des Apôtres ne diſent point que les apôtres fuſſent convenus d'un ſimbole. Si effectivement ils avaient rédigé le ſimbole, le *credo*, tel que nous l'avons, St. Luc n'aurait pas omis dans ſon hiſtoire ce fondement eſſentiel de la religion chrétienne; la ſubſtance du *credo* eſt éparſe dans les évangiles, mais les articles ne furent réunis que long-temps après.

Nôtre ſimbole, en un mot, eſt inconteſtablement la créance des Apôtres, mais n'eſt pas une piéce écrite par eux. Rufin prêtre d'Aquilée eſt le premier qui en parle, & une homélie

attribuée à St. Auguſtin eſt le premier monument qui ſupoſe la manière dont ce *credo* fut fait. Pierre dit dans l'aſſemblée, *Je crois en Dieu père tout-puiſſant*; André dit, *& en Jéſus-Chriſt*; Jaques ajoute, *qui a été conçu du St. Eſprit*; & ainſi du reſte.

Cette formule s'appellait *Symbolos* en Grec, en Latin *Collatio*. Il eſt ſeulement à remarquer que le Grec porte, Je crois en Dieu père tout-puiſſant, faiſeur du ciel & de la terre: *Piſteo eis theon patera pantokratora poieten ouranou kai ges*; le Latin traduit, *faiſeur*, *formateur*, par *creatorem*. Mais depuis au 1r. concile de Nicée, on mit *factorem*.

Le chriſtianiſme s'établit d'abord en Grèce. Les Chrétiens y eurent à combattre une nouvelle ſecte de Juifs devenus philoſophes à force de fréquenter les Grecs, c'était celle de la Gnoſe ou des Gnoſtiques; il s'y mêla de nouveaux chrétiens. Toutes ces ſectes jouïſſaient alors d'une entière liberté de dogmatiſer, de conferer & d'écrire; mais ſous Domitien la religion chrétienne commença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Les

Les chrétiens celébrèrent leurs myſtères dans des maiſons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de là leur vint le titre de *lucifugaces*, ſelon Minutius Félix. Philon les appelle Geſſéens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers ſiècles chez les gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens; mais celui de Chrétiens a prévalu ſur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les uſages ne furent établis tout d'un coup; les temps apoſtoliques furent différens des temps qui les ſuivirent. St. Paul dans ſa 1e. aux Corinthiens nous aprend que les frères, ſoit circoncis, ſoit incirconcis, étant aſſemblés, quand pluſieurs prophêtes voulaient parler, il falait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlaſſent, & que ſi quelqu'un pendant ce temps là avait une révélation, le prophête qui avait pris la parole devait ſe taire.

C'eſt ſur cet uſage de l'égliſe primitive que ſe fondent encor aujourd'hui quelques communions chrétiennes, qui tiennent des aſſemblées ſans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'égliſe, excepté aux femmes; il eſt vrai que Paul leur défend de parler

ler dans la première aux Corinthiens ; mais il semble aussi les autoriser à prêcher, à prophétiser, dans la même épitre au chapitre onze verset 5. *Toute femme qui prie & prophétise tête nue, souille sa tête*; c'est comme si elle était rasée. Les femmes crurent donc qu'il leur était permis de parler, pourvû qu'elles fussent voilées.

Ce qui est aujourd'hui la Ste. Messe, qui se célèbre au matin, était la Céne qu'on faisait le soir ; ces usages changèrent à mesure que l'église se fortifia. Une societé plus étendue exigea plus de réglements, & la prudence des pasteurs se conforma aux temps & aux lieux.

St. Jérome & Eusèbe raportent que quand les églises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres différents. Les surveillans, *Episcopoi*, d'où sont venus les évêques, les anciens de la societé ; *Presbiteroi*, les prêtres ; les servans, ou diacres ; les *Pistoi*, croyants, initiés, c'est-à-dire, les batizés, qui avaient part aux soupers des Agapes ; & les Catécumènes & Energumènes qui attendaient le batême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres ; aucun n'était contraint

traint au célibat, témoin le livre de Tertullien dédié à sa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les trois premiers siècles. Les Chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux catécumènes de réciter l'oraison Dominicale.

Ce qui distinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. Origène dans son traité contre Celse, avoüe au nombre 133. qu'Antinoüs divinisé par l'empereur Adrian faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de JESUS.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son apologétique, au chap. 23. *Si vos dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrêtien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y-a t-il une démonstration plus claire?*

En

En effet, Jéſus-Chriſt envoya ſes apôtres pour chaſſer les démons. Les Juifs avaient auſſi de ſon temps le don de les chaſſer; car lorſque Jeſus eut délivré des poſſédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de cochons, & qu'il eut opéré d'autres guériſons pareilles, les Phariſiens dirent, Il chaſſe les démons par la puiſſance de Belzébut. *Si c'eſt par Belzébut que je les chaſſe*, répondit Jéſus, *par qui vos fils les chaſſent-ils?* Il eſt inconteſtable que les Juifs ſe vantaient de ce pouvoir; ils avaient des exorciſtes & des exorciſmes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes conſacrées dans le nez des démoniaques. (Joſephe raporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir ſur les Diables, que les Juifs ont perdu, fut tranſmis aux Chrétiens, qui ſemblent auſſi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chaſſer les démons était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'égliſe rendent témoignage à la magie. St. Juſtin avoüe dans ſon apologétique au livre 3. qu'on évo-

évoque ſouvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance, au Liv. 7. de ſes inſtitutions divines, dit, *que ſi on oſait nier l'exiſtence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bientôt en les faiſant paraître.* Irenée, Clément Aléxandrin, Tertullien, l'évêque Cyprien, tous affirment la même choſe. Il eſt vrai qu'aujourd'hui tout eſt changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les ſocietés chrêtiennes devinrent un peu nombreuſes, & que pluſieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire Romain, les magiſtrats ſévirent contr'elles, & les peuples, ſurtout, les perſécutèrent. On ne perſécutait point les Juifs, qui avaient des privilèges particuliers, & qui ſe renfermaient dans leurs ſynagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encor aujourd'hui à Rome; on ſouffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le ſénat ne les adoptat pas.

Mais les chrétiens ſe déclarant ennemis de tous ces cultes, & ſurtout de celui

celui de l'empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers, & des plus célèbres martyrs, fut Ignace, évêque d'Antioche, condamné par l'empereur Trajan lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne sait point de quoi il était accusé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence; il falait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'histoire de son martire raporte qu'on lui trouva le nom de JESUS-CHRIST gravé sur le cœur, en caractères d'or; & c'est de là que les chértiens prirent en quelques endroits le nom de Théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui, par laquelle il prie les évêques & les chrétiens de ne point s'opposer à son martire; soit que dès-lors les chrétiens fussent assez puissants pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encor très remarquable, c'est

c'eſt qu'on ſouffrit que les chrétiens de Rome vinſſent au devant de lui quand il fut amené dans cette capitale; ce qui prouve évidemment qu'on puniſſait en lui la perſonne, & non pas la ſecte.

Les perſécutions ne furent pas continuées. Origène dans ſon livre trois contre Celſe, dit, *On peut compter facilement les chrétiens qui ſont morts pour leur religion, parce qu'il en eſt mort peu, & ſeulement de temps en temps, & par intervalles.*

Dieu eut un ſi grand ſoin de ſon égliſe, que malgré ſes ennemis, il fit enſorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier ſiècle, 16 dans le ſecond, & 30 dans le troiſième; c. à d. des aſſemblées tolérées. Ces aſſemblées furent quelquefois défendues, quand la fauſſe prudence des magiſtrats craignit qu'elles ne devinſſent tumultueuſes. Il nous eſt reſté peu de procès verbaux des proconſuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort. Ce ſerait les ſeuls actes ſur leſquels on pût conſtater les accuſations portées contr'eux, & leurs ſupplices.

Nous avons un fragment de Dénis d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'ex-

l'extrait du greffe d'un proconſul d'Egypte, ſous l'Empereur Valérien; le voici.

„ Dénis, Fauſte, Maxime, Marcel, & Cheremon, ayant été introduits „ à l'audience, le préfet Emilien leur a „ dit: Vous avez pû connaître par les „ entretiens que j'ai eus avec vous, & „ par tout ce que je vous en ai écrit, „ combien nos princes ont témoigné de „ bonté à votre égard; je veux bien encor vous le redire: ils font dépendre „ votre conſervation & votre ſalut de „ vous-mêmes, & votre deſtinée eſt entre vos mains: ils ne demandent de „ vous qu'une ſeule choſe, que la raiſon „ exige de toute perſonne raiſonnable, „ c'eſt que vous adoriez les dieux protecteurs de leur empire, & que vous „ abandonniez cet autre culte ſi contraire à la nature & au bon ſens.

„ Dénis a répondu: Chacun n'a pas „ les mêmes dieux, & chacun adore „ ceux qu'il croit l'être véritablement.

„ Le préfet Emilien a repris: Je vois „ bien que vous êtes des ingrats, qui „ abuſez des bontés que les empereurs „ ont pour vous: Eh bien, vous ne demeurerez pas davantage dans cette

„ vil-

„ ville, & je vous envoye à Cephro „ dans le fond de la Lybie; ce ſera „ là le lieu de votre banniſſement, ſe„ lon l'ordre que j'en ai reçu de nos „ empereurs : au reſte ne penſez pas „ y tenir vos aſſemblées, ni aller faire „ vos priéres dans ces lieux que vous „ nommez des cimetiéres, cela vous „ eſt abſolument défendu, & je ne le „ permettrai à perſonne.

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des temps où les aſſemblées étaient prohibées. C'eſt ainſi que parmi nous il eſt défendu aux Calviniſtes de s'aſſembler dans le Languedoc; nous avons même quelquefois fait pendre & roüer des miniſtres, ou prédicans, qui tenaient des aſſemblées malgré les loix. C'eſt ainſi qu'en Angleterre & en Irlande, les aſſemblées ſont defendües aux catholiques Romains; & il y a eu des occaſions, où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenſes portées par les loix Romaines, Dieu inſpira à pluſieurs empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. Diocletien même, qui paſſe

ſe chez les ignorans pour un perſécuteur, Dioclétien dont la premiére année de règne eſt encor l'époque de l'ére des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du chriſtianiſme, au point que pluſieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de ſa perſonne. Il ſouffrit même que dans Nicomédie ſa réſidence, il y eût une ſuperbe égliſe, élevée vis-à-vis ſon palais. Enfin il épouſa une chrétienne.

Le Céſar Galérius ayant malheureuſement été prévenu contre les chrétiens dont il croyait avoir à ſe plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que ſage, mit en piéces l'édit de l'empereur, & de là vint cette perſécution ſi fameuſe, dans laquelle il y eut plus de deux cent perſonnes condamnées à la mort, dans toute l'étendüe de l'empire Romain, ſans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, put faire périr contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un ſi grand nombre de martyrs, qu'il faut bien ſe don-

donner de garde d'ébranler la vérité de l'hiſtoire de ces véritables confeſſeurs de notre ſainte religion, par un melange dangereux de fables, & de faux martyrs.

Le bénédictin Don Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs auſſi inſtruit qu'eſtimable & zélé, aurait dû choiſir avec plus de diſcrétion ſes actes ſincères. Ce n'eſt pas aſſez qu'un manuſcrit ſoit tiré de l'abbaye de St. Benoit ſur Loire, ou d'un couvent de céleſtins de Paris, conforme à un manuſcrit des feuillans, pour que cet acte ſoit autentique; il faut que cet acte ſoit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pû ſe paſſer de raporter l'avanture du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romain avait obtenu ſon pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le juge Eſclépiade le condamna à être brulé. Des Juifs préſents à ce ſpectacle, ſe moquèrent du jeune St. Romanus, & reprochèrent aux chrêtiens que leur Dieu les laiſſait bruler, lui qui avait délivré Sidrac, Miſac, & Abdenago de la fournaiſe; qu'auſ-

qu'auſſi-tôt il s'éleva, dans le temps le plus ſerein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier médecin de l'empereur ſe trouvant là, fit officieuſement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'auſſi-tôt le jeune homme qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'empereur fut étonné que l'on parlât ſi bien ſans langue; que le médecin pour réitérer cette expérience coupa ſur le champ la langue à un paſſant, lequel en mourut ſubitement.

Euſèbe, dont le bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait reſpecter aſſez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament (deſquels perſonne ne doutera jamais) pour ne pas leur aſſocier des hiſtoires ſi ſuſpectes, leſquelles pourraient ſcandaliſer les faibles.

Cette derniére perſécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque chriſtianiſme, qui s'éclipſa bientôt pour reparaître enſuite ſous les rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Eſpagne, étaient rem-

remplies de chrétiens. Le Céſar Conſtance Clore les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine, qui était chrétienne, c'eſt la mère de Conſtantin, connue ſous le nom de Ste. Héléne; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 292. quand il épouſa la fille de Maximien Hercule; mais elle avait conſervé ſur lui beaucoup d'aſcendant, & lui avait inſpiré une grande affection pour notre ſainte religion.

La divine providence prépara par des voyes qui ſemblent humaines le triomphe de ſon égliſe. Conſtance Clore mourut en 306 à York en Angleterre, dans un tems où les enfans qu'il avait de la fille d'un Céſar étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. Conſtantin eut la confiance de ſe faire élire à York par cinq ou ſix mille ſoldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plûpart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite ſans le conſentement de Rome, du Sénat, & des armées, pût prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire ſur Maxentius élû à Rome, & le délivra enfin de tous ſes

collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que Zozime raporte à ce sujet. Il dit que Constantin agité de remords, après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant, les Tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un empereur tout-puissant n'ait pû trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encor moins croyable que Constantin occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un prêtre Egyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était Ozius évêque de Cordoüe.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, Conſtantin communia avec les chrétiens, bien qu'il ne fût jamais que catécumène, & réſerva ſon batême pour le moment de ſa mort. Il fit bâtir ſa ville de Conſtantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'égliſe prit une forme auguſte.

Il eſt à remarquer que dès l'an 314. avant que Conſtantin réſidat dans ſa nouvelle ville, ceux qui avaient perſécuté les chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrétiens jettèrent la femme de Maximien dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ſes parens; ils maſſacrèrent dans l'Egypte & dans la Paleſtine, les magiſtrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Chriſtianiſme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Theſſalonique, furent reconnües, & leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à ſouhaiter que les chrétiens euſſent moins écouté l'eſprit de vengeance; mais Dieu qui punit ſelon ſa juſtice, voulut que les mains des chrétiens fuſſent teintes du ſang de leurs perſécuteurs, ſitôt que ces chrétiens furent en liberté d'agir.

Conſtantin convoqua, aſſembla dans

Nicée, vis-à-vis de Conſtantinople, le premier concile œcuménique, auquel préſida Ozius. On y décida la grande queſtion qui agitait l'égliſe, touchant la divinité de Jéſus-Chriſt : les uns ſe prévalaient de l'opinion d'Origène, qui dit au chap. 6. contre Celſe, *Nous préſentons nos priéres à Dieu par Jéſus, qui tient le milieu entre les natures créées, & la nature incréée, qui nous aporte la grace de ſon père, & préſente nos priéres au grand Dieu en qualité de notre pontife.* Ils s'appuyaient auſſi ſur pluſieurs paſſages de St. Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils ſe fondaient ſurtout ſur ces paroles de Jéſus-Chriſt, *Mon père eſt plus grand que moi*; & ils regardaient Jéſus comme le prémier-né de la création, comme la plus pure émanation de l'être ſuprême; mais non pas préciſément comme Dieu.

Les autres qui étaient ortodoxes, alléguaient des paſſages plus conformes à la divinité éternelle de Jéſus, comme celui-ci: *Mon père & moi, nous ſommes la même choſe*; paroles que les adverſaires interprétaient comme ſignifiant, *mon père & moi avons le même deſſein, la même volonté; je n'ai point d'au-*

d'autres déſirs que ceux de mon père. Aléxandre, évêque d'Aléxandrie, & après lui Athanaſe, étaient à la tête des ortodoxes, & Eusèbe évêque de Nicomédie avec dix-ſept autres évêques, le prêtre Arius, & pluſieurs prêtres, étaient dans le parti oppoſé. La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Aléxandre traita ſes adverſaires d'Antéchriſts.

Anfin, après bien des diſputes, le St. Eſprit décida ainſi dans le concile, par la bouche de 299 évêques, contre dix-huit, *Jéſus eſt fils unique de Dieu, engendré du père, c. à d. de la ſubſtance du père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, conſubſtantiel au père; nous croyons auſſi au St. Eſprit, &c.* Ce fut la formule du Concile. On voit par cet exemple combien les évêques l'emportaient ſur les ſimples prêtres. Deux mille perſonnes du ſecond ordre étaient de l'avis d'Arius, au raport de deux patriarches d'Aléxandrie qui ont écrit la chronique d'Aléxandrie en Arabe. Arius fut exilé par Conſtantin, mais Athanaſe le fut auſſi bientôt après, & Arius fut rappellé à Conſtantinople; mais St.

Macaire pria Dieu ſi ardemment de faire mourir Arius, avant que ce prêtre pût entrer dans la cathédrale, que Dieu exauça ſa priére. Arius mourut en allant à l'égliſe en 330. L'empereur Conſtantin finit ſa vie en 337. Il mit ſon teſtament entre les mains d'un prêtre Arien, & mourut entre les bras du chef des Ariens Eusèbe, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiſer qu'au lit de mort, & laiſſant l'égliſe triomphante, mais diviſée.

Les partiſans d'Athanaſe & ceux d'Eusèbe ſe firent une guerre cruelle; & ce qu'on appelle l'Arianiſme fut long-temps établi dans toutes les provinces de l'empire.

Julien le philoſophe, ſurnommé l'apoſtat, voulut étouffer ces diviſions, & ne put y parvenir.

Le ſecond concile général fut tenu à Conſtantinople en 381. On y expliqua ce que le concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire ſur le St. Eſprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le St. Eſprit eſt ſeigneur viviſiant, qui procède du père, & qu'il eſt adoré & glorifié avec le père & le fils.*

Ce ne fut que vers le neuviéme ſiècle

cle que l'égliſe Latine ſtatua par degrés que le St. Eſprit procède du père & du fils.

En 431. le 3e. concile général tenu à Ephèſe décida que Marie était véritablement mère de Dieu, & que Jéſus avait deux natures & une perſonne. Neſtorius évêque de Conſtantinople, qui voulait que la Ste. Vierge fût appellée mère de Chriſt, fut déclaré *Judas* par le concile, & les deux natures furent encor confirmées par le concile de Calcédoine.

Je paſſerai légérement ſur les ſiècles ſuivants qui ſont aſſez connus. Malheureuſement, il n'y eut aucune de ces diſputes qui ne cauſat des guerres, & l'égliſe fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encor, pour exercer la patience des fidèles, que les Grecs & les Latins rompirent ſans retour au neuviéme ſiècle; il permit encor qu'en occident il y eût 29 ſchiſmes ſanglants pour la chaire de Rome.

Cependant l'égliſe Grecque preſque toute entiére, & toute l'égliſe d'Afrique, devinrent eſclaves ſous les Arabes, & enſuite ſous les Turcs, qui élevèrent la religion Mahométane ſur

les ruines de la Chrétienne ; l'égliſe Romaine ſubſiſta, mais toujours ſouillée de ſang par plus de ſix cent ans de diſcorde, entre l'empire d'occident & le ſacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très puiſſante. Les évêques, les abbés en Allemagne ſe firent tous princes, & les papes acquirent peu à peu la domination abſolüe dans Rome & dans un pays de cent lieües. Ainſi Dieu éprouva ſon égliſe par les humiliations, par les troubles & par la ſplendeur.

Cette égliſe Latine perdit au ſeiziéme ſiècle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande, les trois quarts de la Suiſſe, la Hollande ; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Eſpagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de ſujets.

La providence divine ſemblait deſtiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à ſe ranger ſous l'obéiſſance du pape, pour le récompenſer de l'Aſie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Ruſſie, & des autres états perdus ; dont nous avons par-

parlé. St. François Xavier qui porta le St. Evangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandiſes, fit un très grand nombre de miracles, tous atteſtés par les RR. PP. jéſuites; quelques-uns diſent qu'il reſſuſcita neuf morts; mais le R. P. Ribadeneira, dans ſa *fleur des ſaints*, ſe borne à dire qu'il n'en reſſuſcita que quatre; c'eſt bien aſſez. La providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques Romains dans les iſles du Japon. Mais le diable ſema ſon ivroye au milieu du bon grain. Les chrétiens formèrent une conjuration ſuivie d'une guerre civile, dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la nation ferma ſes ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher ſur la croix pour obtenir la permiſſion de vendre leurs denrées dans la priſon où on les renferme lorſqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apoſtolique & romaine fut proſcrite à la Chine dans nos derniers temps, mais d'une manière

moins cruelle. Les RR. PP. jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandalisèrent à tel point le grand Empereur Yontchin, que ce Prince qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignat notre sainte religion, dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui apartient aux Anglais & aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes Américaines, non domptées, toutes les terres Australes, qui font une cinquiéme partie du globe, sont demeurées la proye du démon, pour vérifier cette sainte parole : *il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus.* S'il y a environ seize cent millions d'hommes sur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la sainte égli-

église Romaine catholique universelle en possède à peu près soixante millions, ce qui fait près de la vingt-septiéme partie des habitans du monde connu.

CRITIQUE.

JE ne prétends point parler ici de cette critique de Scoliastes, qui restitue mal un mot d'un ancien auteur qu'auparavant on entendait très-bien. Je ne touche point à ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'histoire & de la philosophie ancienne. J'ai en vüe les critiques qui tiennent à la satyre.

Un amateur des lettres lisait un jour le Tasse avec moi; il tomba sur cette stance.

Chiama gli habitator, dell' ombre eterne,
Il rauco suon della tartarea tromba,
Treman le spazioze atre caverne;
E l'aer ceco a quel rumor rimbomba,
Ne stridendo così dalle superne
Regioni del cielo il fulgor piomba;
Ne si scossa giamai trema la terra,
Quando i vapori in sen gravida serra.

Il lut enſuite au hazard pluſieurs ſtances de cette force & de cette harmonie. Ah! c'eſt donc là, s'écria-t-il, ce que votre Boileau apelle du clinquant? c'eſt donc ainſi qu'il veut rabaiſſer un grand homme qui vivait cent ans avant lui, pour mieux élever un autre grand homme qui vivait ſeize cent ans auparavant, & qui eût lui-même rendu juſtice au Taſſe?

Conſolez vous, lui dis-je; prenons les opéras de Quinaut: nous trouvâmes à l'ouverture du livre, de quoi nous mettre en colère contre la critique; l'admirable poëme d'Armide ſe préſenta, nous trouvames ces mots.

SIDONIE.

La haine eſt affreuſe & barbare,
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
A ſouffrir des maux rigoureux.
Si votre ſort eſt en votre puiſſance,
Faites choix de l'indifférence,
Elle aſſure un ſort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'eſt pas poſſible
De paſſer de mon trouble en un état paiſible,
Mon cœur ne ſe peut plus calmer;
Renaud m'offenſe trop, il n'eſt que trop aimable,
C'eſt pour moi déſormais un choix indiſpenſable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous

Nous lumes toute la pièce d'Armide, dans laquelle le génie du Taſſe reçoit encor de nouveaux charmes par les mains de Quinaut ; Eh bien, dis-je à mon ami, c'eſt pourtant ce Quinaut, que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'écrivain le plus mépriſable; il perſuada même à Louis XIV. que cet écrivain gracieux, touchant, patétique, elégant, n'avait d'autre mérite que celui qu'il emprumtait du muſicien Lully. Je conçois cela très-aiſément, me répondit mon ami ; Boileau n'était pas jaloux du muſicien, il l'était du poëte. Quel fonds devons-nous faire ſur le jugement d'un homme, qui pour rimer à un vers qui finiſſait en *aut*, dénigrait tantôt *Bourſaut*, tantôt *Hainaut*, tantôt *Quinaut*, ſelon qu'il était bien ou mal avec ces meſſieurs là?

Mais pour ne pas laiſſer refroidir votre zèle contre l'injuſtice, mettez ſeulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par où Perraut s'eſt immortaliſé : cet habile homme était frère d'un académicien très ſavant avec qui Boileau avait eu quelque diſpute ; en voilà aſſez pour être traité d'architecte ignorant.

Mon

Mon ami après avoir un peu rêvé reprit en soupirant, La nature humaine est ainsi faite. Le Duc de Sully dans ses mémoires, trouve le Cardinal d'Ossat, & le Secretaire de Villeroi, de mauvais ministres. Louvois faisait ce qu'il pouvait pour ne pas estimer le grand Colbert; Ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leur vivant, répondis-je, c'est une sottise qui n'est guère attachée qu'à la littérature, à la chicane, & à la théologie.

Nous avons eu un homme de mérite, c'est Lamotte, qui a fait de très belles stances.

Quelquefois au feu qui la charme
Résiste une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuïr la honte qu'elle hait.
Sa sévérité n'est que faste,
Et l'honneur de passer pour chaste
La résout à l'être en effet.

En vain ce sévère stoïque
Sous mille défauts abattu
Se vante d'une ame héroïque
Toute voüée à la vertu;
Ce n'est point la vertu qu'il aime,

Mais

Mais ſon cœur yvre de lui-même
Voudrait uſurper les autels ;
Et par ſa ſageſſe frivole
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modèle
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire ;
Et ſi le ſceau de la victoire
N'eût conſacré ces demi-dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

Cet auteur, dit-il, était un ſage qui prêta plus d'une fois le charme des vers à la philoſophie. S'il avait toujours écrit de pareilles ſtances, il ſerait le premier des poëtes liriques ; cependant c'eſt lors qu'il donnait ces beaux morceaux, que l'un de ſes contemporains l'appellait

Certain oiſon gibier de baſſe-cour,

Il dit de Lamotte en un autre endroit ;

De ſes diſcours l'ennuïeuſe beauté.

Il dit dans un autre :

..... Je n'y vois qu'un défaut.

C'eſt

C'eſt que l'auteur les devait faire en proſe.
Ces odes là ſentent bien le Quinaut.

Il le pourſuit partout ; il lui reproche partout la ſéchereſſe ; & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les odes que fit quelques années après ce même cenſeur qui jugeait Lamotte en maître, & qui le décriait en ennemi ? Liſez.

Cette influence ſouveraine
N'eſt pour lui qu'une illuſtre chaine
Qui l'attache au bonheur d'autrui ;
Tous les brillans qui l'embelliſſent,
Tous les talents qui l'annobliſſent,
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il n'eſt rien que le temps n'abſorbe, ne dévore,
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différents des faits non avenus.

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous ſeule enrichie
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur réfléchie
De vos ſublimes clartés.

Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi

La crainte heureuſement déçüe,
Et déracinée à jamais
La haine ſi ſouvent reçüe
En ſurvivance de la paix.

Dévoile à ma vüe empreſſée
Ces Déïtés d'adoption,
Synonymes de la penſée,
Symboles de l'abſtraction.

N'eſt-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix?
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame
Le corps ſeul faſſe les fraix?

Il ne falait pas, dit alors mon judicieux amateur des lettres, il ne falait pas ſans doute donner de ſi déteſtables ouvrages pour modèles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume; il eût mieux valu laiſſer joüir en paix ſon adverſaire de ſon mérite, & conſerver celui qu'on avait; mais que voulez-vous? le *genus irritabile vatum* eſt malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le public ne ſonge qu'à s'amuſer; il voit dans une allégorie intitulée *Pluton*, des juges condamnés à être écorchés, & à s'aſſeoir aux

aux enfers, sur un siége couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys; le lecteur ne s'embarrasse pas si ces juges le méritent, ou non; si le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raison: il lit ces vers uniquement pour son plaisir; s'ils lui en donnent, il n'en veut pas davantage: s'ils lui déplaisent, il laisse là l'allégorie, & ne ferait pas un seul pas pour faire confirmer ou casser la sentence.

Les inimitables tragédies de Racine ont toutes été critiquées, & très-mal; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artistes sont les juges compétents de l'art, il est vrai, mais ces juges compétents sont presque toujours corrompus.

Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science & de goût, sans préjugés & sans envie. Cela est difficile à trouver.

DESTIN.

DE tous les livres qui ſont parvenus juſqu'à nous, le plus ancien eſt Homère; c'eſt là qu'on trouve les mœurs de l'antiquité profane, des héros groſſiers, des Dieux groſſiers, faits à l'image de l'homme. Mais c'eſt là qu'on trouve auſſi les ſemences de la philoſophie, & ſurtout l'idée du Deſtin, qui eſt maître des Dieux, comme les Dieux ſont les maîtres du monde.

Jupiter veut en vain ſauver Hector; il conſulte les deſtinées; il pèſe dans une balance les deſtins d'Hector & d'Achille; il trouve que le Troyen doit abſolument être tué par le Grec; il ne peut s'y oppoſer; & dès ce moment Apollon, le génie gardien d'Hector, eſt obligé de l'abandonner. (*Iliade liv.* 22.) Ce n'eſt pas qu'Homère ne prodigue ſouvent

vent dans ſon poëme, des idées toutes contraires, ſuivant le privilège de l'antiquité; mais enfin, il eſt le premier chez qui on trouve la notion du deſtin. Elle était donc très en vogue de ſon temps.

Les Phariſiens, chez le petit peuple Juif, n'adoptèrent le deſtin que pluſieurs ſiècles après. Car ces Phariſiens eux-mêmes, qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs, étaient très nouveaux. Ils mêlèrent dans Aléxandrie une partie des dogmes des Stoïciens, aux anciennes idées juives. St. Jérôme prétend même que leur ſecte n'eſt pas de beaucoup antérieure à nôtre ére vulgaire.

Les philoſophes n'eurent jamais beſoin ni d'Homère, ni des Phariſiens, pour ſe perſuader que tout ſe fait par des loix immuables, que tout eſt arrangé, que tout eſt un effet néceſſaire.

Ou le monde ſubſiſte par ſa propre nature, par ſes loix phyſiques, ou un Etre ſuprême l'a formé ſelon ſes loix ſuprêmes; dans l'un & l'autre cas, ces loix ſont immuables; dans l'un & l'autre cas, tout eſt néceſſaire; les corps graves tendent vers le centre de la ter-

re,

re, ſans pouvoir tendre à ſe repoſer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'inſtinct d'un épagneul, ne peut être l'inſtinct d'une autruche; tout eſt arrangé, engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées; il vient un temps où il perd néceſſairement ſes dents, ſes cheveux & ſes idées.

Il eſt contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui eſt aujourd'hui ne ſoit pas; il eſt auſſi contradictoire que ce qui doit être, puiſſe ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la deſtinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raiſon qui pût t'empêcher de faire le deſtin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la nature; tu te trouverais au bout du compte plus puiſſant que Dieu.

Des imbécilles diſent, Mon médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre; d'autres qui ſont les capables diſent, L'homme

me prudent fait lui-même son destin.

Nullum numen abest si sit prudentia, sed nos
Te facimus fortuna Deam cœloque locamus.

Mais souvent le prudent succombe sous sa destinée, loin de la faire ; c'est le destin qui fait les prudents.

De profonds politiques assurent que si on avait assassiné Cromwel, Ludlow Ireton & une douzaine d'autres parlementaires, huit jours avant qu'on coupat la tête à Charles I., ce roi aurait pû vivre encor & mourir dans son lit: ils ont raison; ils peuvent ajouter encore que si toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer, ce monarque n'aurait pas péri sur un échafaud auprès de Whitehall, auprès de la salle blanche : mais les choses étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le cardinal d'Ossat était sans doute plus prudent qu'un fou des petites maisons; mais n'est-il pas évident que les organes du sage d'Ossat étaient autrements faits que ceux de cet écervelé? de même que les organes d'un renard sont différents de ceux d'une grue & d'une alouette.

Ton

Ton médecin a ſauvé ta tante ; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la nature, il l'a ſuivi. Il eſt clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans une telle ville, qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir dans un tel temps une certaine maladie, que le médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était, que ta tante devait l'appeller, qu'il devait lui preſcrire les drogues qui l'ont guérie.

Un payſan croit qu'il a grêlé par hazard ſur ſon champ, mais le philoſophe ſait qu'il n'y a point de hazard, & qu'il était impoſſible, dans la conſtitution de ce monde, qu'il ne grêlat pas ce jour là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accordent la moitié, comme des débiteurs qui offrent moitié à leurs créanciers, & demandent répit pour le reſte. Il y a, diſent-ils, des événemens néceſſaires, & d'autres qui ne le ſont pas. Il ſerait plaiſant qu'une partie de ce monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût point ; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût

dût pas arriver. Quand on y regarde de près, on voit que la doctrine opposée à celle du destin est absurde & contraire à l'idée d'une providence éternelle : mais il y a beaucoup de gens destinés à raisonner mal, d'autres à ne point raisonner du tout, d'autres à persécuter ceux qui raisonnent.

Il y a des gens qui vous disent, Ne croyez pas au fatalisme, car alors tout vous paraissant inévitable vous ne travaillerez à rien, vous croupirez dans l'indifférence, vous n'aimerez ni les richesses ni les honneurs, ni les louanges; vous ne voudrez rien acquerir, vous vous croirez sans mérite comme sans pouvoir; aucun talent ne sera cultivé, tout périra par l'apathie.

Ne craignez rien, Messieurs, nous aurons toujours des passions & des préjugés, puisque c'est nôtre destinée d'être soumis aux préjugés & aux passions: nous saurons bien qu'il ne dépend pas plus de nous d'avoir beaucoup de mérite & de grands talents, que d'avoir les cheveux bien plantés & la main belle: nous serons convaincus qu'il ne faut tirer vanité de rien, & cependant nous aurons toujours de la vanité.

J'ai

J'ai néceſſairement la paſſion d'écrire ceci, & toi tu as la paſſion de me condamner; nous ſommes tous deux également ſots, également les jouets de la deſtinée. Ta nature eſt de faire du mal, la mienne eſt d'aimer la vérité, & de la publier malgré toi.

Le hibou qui ſe nourrit de ſouris dans ſa maſure, a dit au roſſignol, Ceſſe de chanter ſous tes beaux ombrages, vien dans mon trou, afin que je t'y dévore; & le roſſignol a répondu, Je ſuis né pour chanter ici, & pour me moquer de toi.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté? Je ne vous entends pas. Je ne ſais ce que c'eſt que cette liberté dont vous parlez; il y a ſi longtemps que vous diſputez ſur ſa nature, qu'aſſurément vous ne la connaiſſez pas. Si vous voulez, ou plutôt, ſi vous pouvez examiner paiſiblement avec moi ce que c'eſt, paſſez à la lettre L.

DIEU.

SOus l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Conſtantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pié du Caucaſe, dans les fertiles plaines de Zéphirim, ſur les frontières de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans ſa grande ſalle baſſe, entre ſa grande bergerie & ſa vaſte grange ; il était à genoux avec ſa femme, ſes cinq fils & ſes cinq filles, ſes parents & ſes valets; & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre ? lui dit Logomacos. Je ne ſuis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu ſois idolâtre, dit Logomacos, puiſque tu ès Scythe, & que tu n'ès pas Grec : ça, di moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie ? Toutes les langues ſont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe, nous chantions ſes louanges. Voilà qui eſt bien extraordinaire, reprit le théologal, une famille Scythe qui prie Dieu ſans avoir été inſtruite par nous ! Il en-

ga-

gagea bientôt une conversation avec le Scythe Dondindac; car le théologal savait un peu de Scythe, & l'autre un peu de Grec. On a retrouvé cette conversation dans un manuscrit conservé dans la bibliothèque de Constantinople.

LOGOMACOS.

Voyons si tu sais ton catéchisme? Pourquoi pries-tu Dieu?

DONDINDAC.

C'est qu'il est juste d'adorer l'Etre suprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare! Et que lui demandes-tu?

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouïs, & même des maux dans lesquels il m'éprouve; mais je me garde bien de lui rien demander; il sait mieux que nous ce qu'il nous faut; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau temps quand mon voisin demanderait de la pluye.

LOGOMACOS.

Ah! je me doutais bien qu'il allait dire quelque ſottiſe. Reprenons les choſes de plus haut: Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu?

DONDINDAC.

La nature entiére.

LOGOMACOS.

Cela ne ſuffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu?

DONDINDAC.

L'idée de mon créateur. de mon maître, qui me récompenſera ſi je fais bien, & qui me punira ſi je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela! Venons à l'eſſentiel. Dieu eſt-il infini *ſecundum quid*, ou ſelon l'eſſence?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute! Dieu eſt-il en un lieu ou hors de tout lieu, ou en tout lieu?

DONDINDAC.

Je n'en ſais rien. -- Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS.

Ignorant! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, & qu'un bâton n'ait pas deux bouts? voit-il le futur comme futur ou comme préſent? comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choſes.

LOGOMACOS.

Quel lourdaut! Allons, il faut s'abaiſſer, ſe proportionner. Di-moi, mon ami, crois-tu que la matiére puiſſe être éternelle?

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle exiſte de toute éternité, ou non; je n'exiſte pas moi de toute éternité. Dieu eſt toûjours mon maître; il m'a donné la notion de la juſtice, je dois la ſuivre; je ne veux point être théologien, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pié à pié: Qu'eſt-ce que Dieu?

DONDINDAC.

Mon ſouverain, mon juge, mon père.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature?

DONDINDAC.

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel?

DON-

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſache?

LOGOMACOS.

Quoi? tu ne ſais pas ce que c'eſt qu'un eſprit?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot: à quoi cela me ſervirait-il? en ſerais-je plus juſte? ſerais-je meilleur mari, meilleur père, meilleur maître, meilleur citoyen?

LOGOMACOS.

Il faut abſolument t'apprendre ce que c'eſt qu'un eſprit; écoute: c'eſt, c'eſt, c'eſt .... Je te dirai cela une autre fois.

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous me diſiez moins ce qu'il eſt que ce qu'il n'eſt pas. Permettez moi de vous faire à mon tour une queſtion. J'ai vû autrefois un de vos temples; pourquoi peignez-vous Dieu

avec une grande barbe?

LOGOMACOS.

C'eſt une queſtion très-difficile & qui demande des inſtructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos inſtructions, il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin; j'entendis une taupe qui raiſonnait avec un hanneton: Voila une belle fabrique, diſait la taupe; il faut que ce ſoit une taupe bien puiſſante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez, dit le hanneton, c'eſt un hanneton, tout plein de génie qui eſt l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce temps là j'ai réſolu de ne jamais diſputer.

DOGMES.

LE 18. Février de l'an 1763 de l'Ere vulgaire, le ſoleil entrant dans le ſigne des poiſſons, je fus tranſporté au ciel, comme le ſavent tous mes amis. Ce ne fut point la jument Borac de Mahomet qui fut ma monture; ce ne fut point le char enflammé d'Elie qui fut ma voiture; je ne fus porté ni ſur l'éléphant de Samonocodom le Siamois, ni ſur le cheval de St. George le patron d'Angleterre, ni ſur le cochon de St. Antoine: j'avoue avec ingénuité que mon voyage ſe fit je ne ſais comment.

On croira bien que je fus ébloui; mais ce qu'on ne croira pas, c'eſt que je vis juger tous les morts; & qui étaient les juges? c'étaient, ne vous en déplaiſe, tous ceux qui ont fait du bien aux hommes, Confucius, Solon, Socrate, Titus, les Antonins, Epictète, tous les grands hommes qui aiant enſeigné & pratiqué les vertus que Dieu exige, ſemblaient ſeuls être en droit de prononcer ſes arrêts.

Je ne dirai point ſur quels trônes ils étaient aſſis, ni combien de millions d'êtres céleſtes étaient proſternés devant le créateur de tous les globes, ni quelle foule d'habitans de ces globes innombrables comparut devant les juges. Je ne rendrai compte ici que de quelques petites particularités tout-à-fait intéreſſantes dont je fus frappé.

Je remarquai que chaque mort qui plaidait ſa cauſe & qui étalait ſes beaux ſentiments, avait à côté de lui tous les témoins de ſes actions. Par exemple, quand le Cardinal de Lorraine ſe vantait d'avoir fait adopter quelques-unes de ſes opinions par le concile de Trente, & que pour prix de ſon ortodoxie il demandait la vie éternelle, tout auſſitôt paraiſſaient autour de lui vingt courtiſannes ou dames de la Cour, portant toutes ſur le front le nombre de leurs rendez-vous avec le Cardinal. On voyait ceux qui avaient jetté avec lui les fondements de la ligue; tous les complices de ſes deſſeins pervers venaient l'environner.

Vis-à-vis du Cardinal de Lorraine était Calvin, qui ſe vantait dans ſon patois groſſier d'avoir donné des coups de

de pied à l'idole papale, après que d'autres l'avaient abattue. J'ai écrit contre la peinture & la ſculpture, diſait-il; j'ai fait voir évidemment que les bonnes œuvres ne ſervent à rien du tout; & j'ai prouvé qu'il eſt diabolique de danſer le menuet; chaſſez vite d'ici le Cardinal de Lorraine, & placez moi à côté de St. Paul.

Comme il parlait, on vit auprès de lui un bucher enflammé, un ſpectre épouvantable portant au cou une fraiſe eſpagnole à moitié brulée, ſortait du milieu des flammes avec des cris affreux: Monſtre, s'écriait-il, monſtre exécrable, tremble, reconnai ce Servet que tu as fait périr par le plus cruel des ſuplices, parce qu'il avait diſputé contre toi ſur la maniére dont trois perſonnes peuvent faire une ſeule ſubſtance. Alors tous les juges ordonnèrent que le Cardinal de Lorraine ſerait précipité dans l'abime, mais que Calvin ſerait puni plus rigoureuſement.

Je vis une foule prodigieuſe de morts qui diſaient, J'ai cru, j'ai cru; mais ſur leur front il était écrit, J'ai fait, & ils étaient condamnés.

Le jésuite le Tellier paraissait fièrement la bulle *Unigenitus* à la main. Mais à ses côtés s'éleva tout d'un coup un monceau de deux mille lettres de cachet. Un Janséniste y mit le feu, le Tellier fut brulé jusqu'aux os, & le Janséniste, qui n'avait pas moins cabalé que le Jésuite, eut sa part de la brulure.

Je voyais arriver à droite & à gauche des troupes de faquirs, de talapoins, de bonzes, de moines blancs, noirs & gris, qui s'étaient tous imaginés que pour faire leur cour à l'Etre suprême il falait ou chanter ou se fouetter, ou marcher tout nuds. J'entendis une voix terrible qui leur démanda, Quel bien avez-vous fait aux hommes? A cette voix succéda un morne silence, aucun n'osa répondre, & ils furent tous conduits aux petites maisons de l'univers; c'est un des plus grands bâtiments qu'on puisse imaginer.

L'un criait, c'est aux métamorphoses de Xaca qu'il faut croire; l'autre, c'est à celles de Sammonocodom; Bacchus arrêta le Soleil & la Lune, disait celui-ci; les Dieux ressuscitèrent Pelops, disait celui-là. Voici la bulle *in cœna domini*, disait un nouveau venu, & l'hui-

l'huiſſier des juges criait, aux petites maiſons, aux petites maiſons.

Quand tous ces procès furent vuidés, j'entendis alors promulguer cet arrêt.

De par l'Eternel créateur,
Conſervateur, rémunérateur,
Vengeur, pardonneur, &c. &c.

Soit notoire à tous les habitans des cent mille millions de milliards de mondes qu'il nous a plû de former, que nous ne jugerons jamais aucun deſdits habitans ſur leurs idées creuſes, mais uniquement ſur leurs actions, car telle eſt nôtre juſtice.

J'avoue que ce fut la premiére fois que j'entendis un tel édit; tous ceux que j'avais lus ſur le petit grain de ſable où je ſuis né, finiſſaient par ces mots, *car tel eſt nôtre plaiſir.*

ÉGALITÉ.

QUe doit un chien à un chien, & un cheval à un cheval? Rien; aucun animal ne dépend de ſon ſemblable; mais l'homme ayant reçu le rayon de la divinité qu'on appelle raiſon, quel en eſt le fruit? c'eſt d'être eſclave dans preſque toute la terre.

Si cette terre était ce qu'elle ſemble devoir être, c'eſt-à-dire, ſi l'homme y trouvait partout une ſubſiſtance facile & aſſurée, & un climat convenable à ſa nature, il eſt clair qu'il eût été impoſſible à un homme d'en aſſervir un autre. Que ce globe ſoit couvert de fruits ſalutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies & la mort, que l'homme n'ait beſoin d'autre logis & d'autre lit que celui des daims & des chevreuils; alors les Gengiskan

&

& les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfans, qui ſeront aſſez honnêtes gens pour les aider dans leur vieilleſſe.

Dans cet état ſi naturel dont jouïſſent tous les quadrupèdes, les oiſeaux & les reptiles, l'homme ſerait auſſi heureux qu'eux; la domination ſerait alors une chimère, une abſurdité à laquelle perſonne ne penſerait; car pourquoi chercher des ſerviteurs quand vous n'avez beſoin d'aucun ſervice?

S'il paſſait par l'eſprit à quelque individu à tête tirannique & à bras nerveux d'aſſervir ſon voiſin moins fort que lui, la choſe ſerait impoſſible; l'oprimé ſerait à cent lieües, avant que l'opreſſeur eût pris ſes meſures.

Tous les hommes ſeraient donc néceſſairement égaux, s'ils étaient ſans beſoins. La misère attachée à notre eſpèce ſubordonne un homme à un autre homme; ce n'eſt pas l'inégalité qui eſt un malheur réel, c'eſt la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hauteſſe, tel autre Sa Sainteté; mais il eſt dur de ſervir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuſe a cultivé un bon

bon terroir; deux petites familles voiſines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles ſervent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent, cela va ſans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ſes bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & eſt battue; la famille ſervante eſt l'origine des domeſtiques & des manœuvres; la famille battuë eſt l'origine des eſclaves.

Il eſt impoſſible dans notre malheureux globe que les hommes vivants en ſocieté ne ſoient pas diviſés en deux claſſes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui ſervent; & ces deux ſe ſubdiviſent en mille, & ces mille ont encor des nuances différentes.

Tous les pauvres ne ſont pas abſolument malheureux. La plûpart ſont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop ſentir leur ſituation; mais quand ils la ſentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du ſénat à Rome, celles des païſans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finiſſent tôt ou tard par l'aſſerviſſement du

du peuple, parce que les puiſſants ont l'argent, & que l'argent eſt maître de tout dans un état; je dis dans un état, car il n'en eſt pas de même de nation à nation. La nation qui ſe ſervira le mieux du fer, ſubjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme nait avec un penchant aſſez violent pour la domination, la richeſſe & les plaiſirs, & avec beaucoup de gout pour la pareſſe: par conſéquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les aſſujettir à tous ſes caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choſes très agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles diſpoſitions il eſt auſſi impoſſible que les hommes ſoient égaux, qu'il eſt impoſſible que deux prédicateurs ou deux profeſſeurs de théologie ne ſoient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre humain tel qu'il eſt, ne peut ſubſiſter à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne poſſédent rien du tout. Car certainement un homme à ſon aiſe ne quittera pas ſa terre pour venir labourer la vôtre; Et ſi vous avez beſoin d'une paire de ſouliers,

ce ne ſera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité eſt donc à la fois la choſe la plus naturelle, & en même tems la plus chimérique.

Comme les hommes ſont exceſſifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité; on a prétendu dans pluſieurs païs qu'il n'était pas permis à un citoyen de ſortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le ſens de cette loi eſt viſiblement, *Ce païs eſt ſi mauvais & ſi mal gouverné, que nous défendons à chaque individu d'en ſortir, de peur que tout le monde n'en ſorte.* Faites mieux, donnez à tous vos ſujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de ſon cœur a droit de ſe croire entiérement égal aux autres hommes; il ne s'enſuit pas de là que le cuiſinier d'un cardinal doive ordonner à ſon maître de lui faire à diner; mais le cuiſinier peut dire: Je ſuis homme comme mon maître, je ſuis né comme lui en pleurant; il mourra comme moi dans les mêmes angoiſſes & les mêmes cérémonies; nous faiſons tous deux les mêmes fonctions animales. Si les Turcs s'emparent de Rome, & ſi alors je ſuis cardinal & mon maître cui-

ſi-

ſinier, je le prendrai à mon ſervice. Tout ce diſcours eſt raiſonnable & juſte ; mais en attendant que le grand Turc s'empare de Rome, le cuiſinier doit faire ſon devoir, ou toute ſocieté humaine eſt pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'eſt ni cuiſinier d'un cardinal, ni revétu d'aucune autre charge dans l'état ; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien, mais qui eſt fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que pluſieurs *Monſignors* n'ont ni plus de ſcience, ni plus d'eſprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur anti-chambre, quel parti doit-il prendre ? celui de s'en aller.

ENFER.

DE's que les hommes vécurent en ſociété, ils durent s'appercevoir que pluſieurs coupables échappaient à la ſévérité des loix ; ils puniſſaient les crimes publics ; il falut établir un frein pour les crimes ſecrets ; la religion ſeule pou-

pouvait être ce frein. Les Perſans, les Caldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginèrent des punitions après la vie, & de tous les peuples anciens que nous connaiſſons, les Juifs furent les ſeuls qui n'admirent que des châtiments temporels. Il eſt ridicule de croire ou de feindre de croire, ſur quelques paſſages très-obſcurs, que l'enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur décalogue, quand l'auteur de ces loix ne dit pas un ſeul mot qui puiſſe avoir le moindre rapport avec les châtiments de la vie future. On ſerait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque, Vous êtes un homme inconſéquent & ſans probité, comme ſans raiſon, très indigne du nom de légiſlateur que vous vous arrogez. Quoi, vous connaiſſez un dogme auſſi réprimant, auſſi néceſſaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expreſſément! & tandis qu'il eſt admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laiſſer deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce

que

que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant qui ne ſavez pas que cette créance était univerſelle en Egypte, en Caldée, en Perſe ; ou vous êtes un homme très mal aviſé, ſi étant inſtruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baſe de votre religion.

Les auteurs des loix Juives pourraient tout au plus répondre, Nous avoüons que nous ſommes exceſſivement ignorants, que nous avons appris à écrire fort tard, que nôtre peuple était une horde ſauvage & barbare, qui de nôtre aveu erra près d'un demi-ſiècle dans des déſerts impraticables, qu'elle uſurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuſes, & par les cruautés les plus déteſtables dont jamais l'hiſtoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées ; comment voulez-vous que nous puiſſions (nous les plus terreſtres des hommes) inventer un ſyſtême tout ſpirituel ?

Nous ne nous ſervions du mot qui répond à *ame*, que pour ſignifier *la vie* ; nous ne connumes nôtre Dieu & ſes miniſtres, ſes anges, que comme des êtres corporels : la diſtinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort,

ne

ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philoſophie très fine. Demandez aux Hottentots, & aux Nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaiſſent la vie avenir? Nous avons cru faire aſſez de perſuader à nôtre peuple, que Dieu puniſſait les malfaiteurs juſqu'à la quatriéme génération, ſoit par la lépre, ſoit par des morts ſubites, ſoit par la perte du peu de bien qu'on pouvait poſſéder.

On repliquerait à cette apologie, Vous avez inventé un ſyſtême dont le ridicule ſaute aux yeux, car le malfaiteur qui ſe portait bien, & dont la famille proſpérait, devait néceſſairement ſe moquer de vous.

L'apologiſte de la loi judaïque répondrait alors: Vous vous trompez; car pour un criminel qui raiſonnait juſte, il y en avait cent qui ne raiſonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne ſe ſentait puni ni dans ſon corps, ni dans celui de ſon fils, craignait pour ſon petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très ſujets, il en éprouvait dans le cours de quelques

an-

années : il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous faisions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrettes.

Il serait aisé de repliquer à cette réponse, & de dire, Votre excuse ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très honnêtes gens perdent la santé & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs, si ces malheurs sont des châtiments de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre Juif pourrait repliquer encor ; il dirait, qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui sont envoyés de Dieu expressément. Mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fiévre & la grêle sont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Pharisiens & les Esséniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déja passé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les chrétiens.

Plusieurs pères de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraissait

raiſſait abſurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. Virgile a beau dire dans ſon ſixiéme chant de l'Enéïde,

Sedet æternumque ſedebit infelix Theſeus.

Il prétend en vain, que Théſée eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que Théſée eſt un héros qui n'eſt point aſſis en enfer, & qu'il eſt dans les champs Eliſees.

Il n'y a pas longtemps qu'un bon & honnête miniſtre huguenot prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il falait une proportion entre le péché & le ſupplice, & qu'une faute d'un moment ne peut mériter un châtiment infini. Les Prêtres ſes confrères dépoſérent ce juge indulgent; l'un deux lui dit, Mon ami, je ne crois pas plus l'enfer éternel que vous; mais il eſt bon que vôtre ſervante, vôtre tailleur & même vôtre procureur le croyent.

ENTOUSIASME.

CE mot Grec ſignifie émotion d'entrailles, agitation intérieure. Les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les ſecouſſes qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le reſſerrement des inteſtins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces eſprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on eſt vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'entouſiaſme, de trouble des entrailles, aux contorſions de cette Pithie qui ſur le trépied de Delphes recevait l'eſprit d'Apollon par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par entouſiaſme ? que de nuances dans nos affections ! approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, ſaiſiſſement, paſſion, emportement, démence, fureur, rage: voilà tous les états par leſquels peut paſſer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante, il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému, & ne remarque rien; une femme pleure; un autre jeune homme est si transporté, que pour son malheur il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'entousiasme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement, comme un couvreur monte sur un toit. César pleurait en voyant la statue d'Alexandre.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. Sapho exprimait l'entousiasme de cette passion; & s'il est vrai qu'elle lui couta la vie, c'est que l'entousiasme chez elle devint démence. L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'entousiasme; il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes.

L'entousiasme est surtout le partage de la dévotion mal entendue: le jeune Fakir qui voit le bout de son nez en faisant ses priéres, s'échauffe par degres jusqu'à croire que s'il se charge de chaines pesant

ſant cinquante livres, l'Etre ſuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de Brama, & il ne manque pas de le voir en ſonge: quelquefois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé, des étincelles ſortent de ſes yeux, il voit Brama reſplendiſſant de lumiére; il a des extaſes, & cette maladie devient ſouvent incurable.

La choſe la plus rare eſt de joindre la raiſon avec l'entouſiaſme. La raiſon conſiſte à voir toujours les choſes comme elles ſont. Celui qui dans l'yvreſſe voit les objets doubles eſt alors privé de ſa raiſon. L'entouſiaſme eſt préciſément comme le vin, il peut exciter tant de tumulte dans les vaiſſeaux ſanguins, & de ſi violentes vibrations dans les nerfs, que la raiſon en eſt tout-à-fait détruite. Il peut ne cauſer que de légéres ſecouſſes qui ne faſſent que donner au cerveau un peu plus d'activité. C'eſt ce qui arrive dans les grands mouvements d'éloquence, & ſurtout dans la poëſie ſublime. L'entouſiaſme raiſonnable eſt le partage des grands poëtes.

Cet entouſiaſme raiſonnable eſt la perfection de leur art: c'eſt ce qui fit

croire autrefois qu'ils étaient inſpirés des Dieux, & c'eſt ce qu'on n'a jamais dit des autres artiſtes.

Comment le raiſonnement peut-il gouverner l'entouſiaſme? c'eſt qu'un poëte deſſine d'abord l'ordonnance de ſon tableau. La raiſon alors tient le crayon: mais veut-il animer ſes perſonnages & leur donner le caractère des paſſions? alors l'imagination s'échauffe, l'entouſiaſme agit: c'eſt un courſier qui s'emporte dans ſa carriére; mais la carriére eſt réguliérement tracée.

ESPRIT FAUX.

NOus avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou diſtinctes, ou confuſes, ou faibles, ou infatigables. Tout cela eſt une image aſſez fidèle de nôtre entendement. Mais on ne connait guères de vuë fauſſe. Il n'y a guères d'hommes qui prenne toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maiſon. Pourquoi ren-

rencontre-t-on souvent des esprits assez justes d'ailleurs, qui sont absolument faux sur des choses importantes? Pourquoi ce même Siamois qui ne se laissera jamais tromper quand il sera question de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoses de Sammonocodon? Par quelle étrange bizarrerie des hommes sensés ressemblent-ils à Don Quichote, qui croyait voir des géants où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encor Don Quichote était plus excusable que le Siamois qui croit que Sammonocodom est venu plusieurs fois sur la terre, & que le Turc qui est persuadé que Mahomet a mis la moitié de la Lune dans sa manche. Car Don Quichote frappé de l'idée qu'il doit combattre des géants, peut se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, & les bras aussi longs que les ailes du moulin: mais de quelle supposition peut partir un homme sensé pour se persuader que la moitié de la Lune est entrée dans une manche, & qu'un Sammonocodom est descendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de passe-passe?

Les plus grands génies peuvent avoir l'esprit faux sur un principe qu'ils ont reçu sans examen. Newton avait l'esprit très faux quand il commentait l'Apocalipse.

Tout ce que certains tirans des ames désirent, c'est que les hommes qu'ils enseignent, aient l'esprit faux. Un Faquir élève un enfant qui promet beaucoup; il emploie cinq ou six années à lui enfoncer dans la tête que le Dieu Fo apparut aux hommes en éléphant blanc, & il persuade l'enfant qu'il sera fouetté après sa mort pendant cinq cent mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu Fo viendra combattre contre cette Divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige; il argumente sur les leçons de son maître, il trouve que Fo n'a pu se changer qu'en éléphant blanc parce que c'est le plus beau des animaux. Les Rois de Siam & du Pégu, dit-il, se sont faits la guerre pour un éléphant blanc; certainement si Fo n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces Rois n'auraient pas été si insensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'en-

L'ennemi de Fo viendra le défier à la fin du monde; certainement cet ennemi ſera un rinocerot, car le rinocerot combat l'éléphant. C'eſt ainſi que raiſonne dans un âge mûr l'élève ſavant du Faquir, & il devient une des lumiéres des Indes; plus il a l'eſprit ſubtil, plus il l'a faux, & il forme enſuite des eſprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, & ils l'aprennent aſſez facilement; mais, choſe étrange! leur eſprit n'eſt pas redreſſé pour cela; ils aperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur aprend point à peſer les probabilités; ils ont pris leur pli, ils raiſonneront de travers toute leur vie, & j'en ſuis fâché pour eux.

ETATS, GOUVERNEMENTS.

Quel eſt le meilleur?

JE n'ai juſqu'à préſent connu perſonne qui n'ait gouverné quelque état. Je ne parle pas de Meſſieurs les miniſtres qui gouvernent en effet les uns deux ou

trois ans, les autres six mois, d'autres six semaines; je parle de tous les autres hommes qui à souper ou dans leur cabinet étalent leur système de gouvernement, réformant les armées, l'église, la robe & la finance.

L'abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645. sous le nom du Cardinal de Richelieu, & fit ce Testament politique dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes & aux Parlements, priver le Roi du produit de la gabelle; il assure surtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.* L'Abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé.

Au reste, son ouvrage fourmille d'anacronismes & d'erreurs; il fait signer le Cardinal de Richelieu d'une manière dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il employe un chapitre entier à dire que *la raison*

doit

doit être la régle d'un état, & à tâcher de prouver cette découverte. Cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'Abbé de Bourzeis a passé longtemps pour le fils légitime du Cardinal de Richelieu, & tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de loüer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gassien de Courtils voyant le succès du Testament politique de Richelieu, fit imprimer à la Haye le Testament de Colbert, avec une belle lettre de Mr. Colbert au Roi. Il est clair que si ce ministre avait fait un pareil Testament, il eût falu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs. Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le Testament de Louvois, plus mauvais encor, s'il se peut, que celui de Colbert. Un Abbé de Chévremont fit tester aussi Charles Duc de Lorraine. Nous avons eu les testaments politiques du Cardinal Alberoni, du Marechal de Bellisle, & enfin celui de Mandrin.

Mr. de Boisguilebert, auteur du Détail de la France, imprimé en 1695.

donna le projet inexécutable de la Dixme royale, ſous le nom du maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pas de pain, fit en 1720. un projet de finance en quatre volumes, & quelques ſots ont cité cette production, comme un ouvrage de la Jonchère le tréſorier général, s'imaginant qu'un tréſorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-ſages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit ſur l'adminiſtration des états, ſoit en France, ſoit en Eſpagne, ſoit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'eſt pas qu'ils ayent corrigé les miniſtres qui étaient en place quand ces livres parurent; car un miniſtre ne ſe corrige point, & ne peut ſe corriger; il a pris ſa croiſſance, plus d'inſtructions, plus de conſeils, il n'a pas le temps de les écouter: le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens deſtinés aux places, ils forment les princes, & la ſeconde génération eſt inſtruite.

Le fort & le faible de tous les gouver-

vernements a été examiné de près dans les derniers temps. Dites moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lû & vû, dans quel état, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand Seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort aise d'avoir les privilèges de la pairie Anglaise, il serait législateur.

L'homme de robe & le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés?

Un membre du conseil de Pondicheri assez savant, revenait en Europe par terre avec un Brame, plus instruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand Mogol? dit le conseiller. Abominable, répondit le Brame; comment voulez-vous qu'un état soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs sont fort contents; mais les citoyens ne le sont guères, & des millions de citoyens sont quelque chose.

Le Conſeiller & le Brame traverſèrent en raiſonnant toute la haute Aſie. Je fais une réfléxion, dit le Brame, c'eſt qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaſte partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conſeiller, mais elle n'a pas duré longtemps; il y en avait encor une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Paleſtine, ſi on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'uſuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des eſpèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue eſclave ſept ou huit fois, & enfin chaſſée du pays qu'elle avait uſurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver ſur la terre que très peu de républiques. Les hommes ſont rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples, qui ſe cachent dans des îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui ſe dérobent aux animaux carnaſſiers: mais à la longue qui ſont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arri-

arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au Brame, Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cent ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne, & l'Italie entiére? Elle se tourna donc bien vite en monarchie? dit le Brame; Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie est tombée, & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand Mogol.

A propos, dit l'Européan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un état despotique, & plus de vertu dans une république? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un état monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élû par

par le peuple, ne le ſera pas s'il eſt deshonoré; au lieu qu'à la cour il pourra aiſément obtenir une charge; ſelon la maxime d'un grand prince, qu'un courtiſan pour réüſſir doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieuſement dans une cour pour oſer dire la vérité. L'homme vertueux eſt bien plus à ſon aiſe dans une république, il n'a perſonne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les loix & les religions ſoient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourures à Moſcou, & des étoffes de gaze à Dély? Oui, ſans doute, dit le Brame; toutes les loix qui concernent la phyſique, ſont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Perſan.

Les rites de la religion ſont de même nature. Comment voudriez-vous, ſi j'étais chrétien, que je diſſe la meſſe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'eſt autre choſe, le climat n'y fait rien. Vôtre religion n'a-t-elle pas commencé

en

en Asie, d'où elle a été chassée? n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnüe?

Dans quel état, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. Partout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs qui en disaient autant. Mais encor une fois, dit l'Européan, quel état choisiriez-vous? Le Brame répondit; Celui où l'on n'obéït qu'aux loix. C'est une vieille réponse, dit le conseiller; Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le Brame. Où est ce pays-là? dit le conseiller. Le Brame dit; Il faut le chercher.

D'EZECHIEL.

De quelques passages singuliers de ce Prophète, & de quelques usages anciens.

ON sait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par

par les modernes. Qui voudrait réformer la cour d'Alcinoüs dans l'Odiſſée, ſur celle du grand Turc, ou de Louis XIV. ne ſerait pas bien reçu des ſavants; qui reprendrait Virgile d'avoir repréſenté le roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des Ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs ſont encor plus différentes des nôtres, que celles du roi Alcinoüs, de Nauſicaë ſa fille, & du bon homme Evandre.

Ezéchiel eſclave chez les Caldéens eut une viſion près de la petite riviére de Chobar qui ſe perd dans l'Euphrate. On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre aîles, avec des pieds de veau, ni des roües qui marchaient toutes ſeules, & qui avaient l'eſprit de vie; ces ſymboles plaiſent même à l'imagination; mais pluſieurs critiques ſe ſont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert d'excrémens humains.

Le

Le Prophête s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été juſqu'ici pollüe; & le Seigneur lui répondit, Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paitrirez vôtre pain avec cette fiente.

Comme il n'eſt point d'uſage de manger de telles confitures ſur ſon pain, la plupart des hommes trouvent ces commandements indignes de la majeſté divine. Cependant il faut avoüer que de la bouze de vache & tous les diamants du grand Mogol ſont parfaitement égaux, non-ſeulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai Philoſophe; & à l'égard des raiſons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeuner au Prophête, ce n'eſt pas à nous de les demander.

Il ſuffit de faire voir que ces commandements qui nous paraiſſent étranges, ne le parurent pas aux Juifs. Il eſt vrai que la Sinagogue ne permettait pas du temps de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que dans le chapitre 18. il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de ſon père, & qu'on ne dira plus, les pères ont mangé des raiſins verds,

verds, & les dents des enfans en ſont agacées.

En cela il ſe trouvait expreſſément en contradiction avec Moiſe, qui en pluſieurs endroits, aſſure que les enfans portent l'iniquité des pères juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

Ezéchiel au chap. 20. fait dire encor au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons*. Voilà pourquoi la Sinagogue interdiſait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïſe.

Les Cenſeurs de nos jours ſont encor plus étonnés du chap. 16. d'Ezéchiel: voici comme ce Prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jéruſalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille: Lorſque vous nâquites, on ne vous avait point encor coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point ſalée, vous étiez toute nüe, j'eus pitié de vous; vous êtes devenüe grande, vôtre ſein s'eſt formé, vôtre poil a paru; j'ai paſſé, je vous ai vüe; j'ai connu que c'était le temps des amans; j'ai couvert vôtre

igno-

ignominie ; je me ſuis étendu ſur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi, je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chauſſée; je vous ai donné une écharpe de coton, des braſſelets, un colier; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendants d'oreilles, & une couronne ſur la tête &c.

Alors, ayant confiance à vôtre beauté, vous avez forniqué pour vôtre compte avec tous les paſſants .... Et vous avez bâti un mauvais lieu .... & vous vous êtes proſtituée juſques dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les paſſants ..... & vous avez couché avec des Egyptiens .... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des préſents, afin qu'ils couchaſſent avec vous ..... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles .... Le Proverbe eſt, telle mère, telle fille, & c'eſt ce qu'on dit de vous &c.

On s'éléve encor davantage contre le chapitre 23. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure; la plus grande s'apellait Oholla, & la petite Oliba ..... *Oholla a*

été

été folle des jeunes Seigneurs, Magiſtrats, cavaliers; elle a couché avec des Egyptiens dès ſa première jeuneſſe .... Oliba ſa ſœur a bien plus forniqué encor avec des Officiers, des Magiſtrats & des cavaliers bien faits; elle a découvert ſa turpitude, elle a multiplié ſes fornications, elle a recherché avec emportement les embraſſements de ceux qui ont leur membre comme un ane, & qui répandent leur ſemence comme des chevaux .....

Ces deſcriptions qui effarouchent tant d'eſprits faibles ne ſignifient pourtant que les iniquités de Jéruſalem & de Samarie; les expreſſions qui nous paraiſſent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté ſe montre ſans crainte dans plus d'un endroit de l'écriture. Il y eſt ſouvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle ſe ſert pour exprimer l'accouplement de Boos avec Ruth, de Judas avec ſa belle-fille, ne ſont point deshonnêtes en Hébreu, & le ſeraient en nôtre langue.

On ne ſe couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de ſa nudité; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puiſqu'on touchait les génitoires de ceux à qui

qui l'on faisait quelque promesse? c'était une marque de respect, un simbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les Seigneurs chatelains mettaient leurs mains entre celles de leurs Seigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliezer met la main sous la cuisse d'Abraham: Joseph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé Phallum, pour remercier les Dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel tems y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siècle d'Auguste? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une piéce morale,

Nec metuo, nedum futuo, vir rure recurrat.

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre Fulvie.

Un

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, ſerait regardé comme un crocheteur yvre; ce mot, & pluſieurs autres dont ſe ſervent Horace, & d'autres auteurs, nous parait encor plus indécent que les expreſſions d'Ezéchiel. Défaiſons nous de tous nos préjugés quand nous liſons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez les nations éloignées. La nature eſt la même partout, & les uſages partout différents.

NB. Je rencontrai un jour dans Amſterdam un Rabin tout plein de ce chapitre. Ah! mon ami, dit-il, que nous vous avons d'obligation! Vous avez fait connaître toute la ſublimité de la loi Moſaïque, le déjeuner d'Ezechiel, ſes belles attitudes ſur le côté gauche; Oolla & Oliba ſont choſes admirables, ce ſont des tipes, mon frère, des tipes, qui figurent qu'un jour le peuple Juif ſera maître de toute la terre; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui ſont à peu près de cette force? pourquoi n'avez-vous pas repréſenté le Seigneur diſant au ſage Oſée dès le ſecond verſet du 1r. chap. *Oſée, prends une fille de joye, & fai lui des*

des fils de fille de joye. Ce ſont ſes propres paroles. Oſée prit la demoiſelle, il en eut un garçon, & puis une fille, & puis encor un garçon, & c'était un tipe; & ce tipe dura trois années. Ce n'eſt pas tout, dit le Seigneur au 3e. chap. Va-t-en prendre une femme qui ſoit non-ſeulement débauchée, mais adultère; Oſée obéit, mais il lui en couta quinze écus, & un ſeptier & demi d'orge; car vous ſavez que dans la terre promiſe il y avait très peu de froment. Mais ſavez-vous ce que tout cela ſignifie? Non, lui dis-je; Ni moi non plus, dit le Rabin.

Un grave ſavant s'aprocha & nous dit que c'était des fictions ingénieuſes & toutes remplies d'agrément. Ah, Monſieur, lui répondit un jeune homme fort inſtruit, ſi vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'Homère, de Virgile & d'Ovide; quiconque aime les prophéties d'Ezéchiel mérite de déjeuner avec lui.

FABLES.

LES plus anciennes Fables ne ſont-elles pas viſiblement allégoriques? La premiére que nous connaiſſions dans nôtre maniére de ſupputer les tems, n'eſt-ce pas celle qui eſt rapportée dans le neuviéme chapitre du livre des Juges? Il falut choiſir un roi parmi les arbres; l'olivier ne voulut point abandonner le ſoin de ſon huile, ni le figuier celui de ſes figues, ni la vigne celui de ſon vin, ni les autres arbres celui de leur fruit; le chardon qui n'était bon à rien, ſe fit roi, parce qu'il avait des épines, & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne fable de Vénus, telle qu'elle eſt raportée dans Heſiode, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entiére? Les parties de la génération ſont tombées de l'Ether ſur le rivage de la

mer;

mer; Vénus nait de cette écume précieuſe; ſon premier nom eſt celui d'amante de la génération : y a-t-il une image plus ſenſible? Cette Vénus eſt la Déeſſe de la beauté; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les graces; la beauté fait naître l'amour; l'amour a des traits qui percent les cœurs; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de Minerve; l'ame de l'homme eſt un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entiére. La plûpart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes; il y en a de moraux qui ſont charmans, il y en a qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſiérement imitées par des peuples groſſiers, témoin celles de Bacchus, d'Hercule, de Promethée, de

Pandore & tant d'autres; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confuſément les firent entrer dans leur mitologie ſauvage, & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas! pauvres peuples ignorés & ignorants, qui n'avez connu aucun art ni agréable, ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque choſe? Vous n'avez ſçu ni trouver des vérités ni mentir habilement.

FANATISME.

LE Fanatiſme eſt à la ſuperſtition, ce que le tranſport eſt à la fièvre, ce que la rage eſt à la colère. Celui qui a des extaſes, des viſions, qui prend des ſonges pour des réalités, & ſes imaginations pour des prophéties, eſt un entouſiaſte; celui qui ſoutient ſa folie par le meurtre, eſt un fanatique. Barthelemi Diaz retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le Pape eſt l'An-

l'Antéchriſt de l'Apocalipſe, & qu'il a le ſigne de la bête, n'était qu'un entouſiaſte; ſon frère Diaz, qui partit de Rome pour aller aſſaſſiner ſaintement ſon frère, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la ſuperſtition ait pû jamais former.

Polieucte qui va au temple dans un jour de ſolemnité renverſer & caſſer les ſtatues & les ornements, eſt un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins ſot. Les aſſaſſins du Duc François de Guiſe, de Guillaume Prince d'Orange, du Roi Henri III, du Roi Henri IV., & de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz.

Le plus déteſtable exemple de Fanatiſme, eſt celui des bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de la St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la Meſſe.

Il y a des Fanatiques de ſang froid; ce ſont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux; & ces ju-

ges là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain, que n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Cléments, les Châtels, les Ravaillacs, les Damiens, il ſemble qu'ils pourraient écouter la raiſon.

Lorſqu'une fois le Fanatiſme a gangrené un cerveau, la maladie eſt preſque incurable. J'ai vu des convulſionnaires, qui en parlant des miracles de St. Paris, s'échauffaient par degrés malgré eux; leurs yeux s'enflammaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur viſage; & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, & attendre que l'air ſoit purifié. Les loix & la religion ne ſuffiſent pas contre la peſte des ames: la religion loin d'être pour elles un aliment ſalutaire, ſe tourne en poiſon dans les cerveaux infectés. Ces miſérables ont ſans ceſſe préſent à l'eſprit l'exemple d'Aod, qui aſſaſſine

ſine le Roi Eglon ; de Judith, qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui ; de Samuel qui hâche en morceaux le Roi Agag : ils ne voyent pas que ces exemples qui ſont reſpectables dans l'antiquité, ſont abominables dans le temps préſent ; ils puiſent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne aujourd'hui.

Les loix ſont encor très impuiſſantes contre ces accès de rage ; c'eſt comme ſi vous liſiez un arrêt du Conſeil à un frénétique. Ces gens-là ſont perſuadés que l'eſprit ſaint qui les pénètre, eſt au deſſus des loix ; que leur entouſiaſme eſt la ſeule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéïr à Dieu qu'au hommes, & qui en conſéquence eſt ſûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Ce ſont d'ordinaire les fripons qui conduiſent les fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils reſſemblent à ce vieux de la montagne, qui faiſait, dit-on, gouter les joyes du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaiſirs, dont il leur avait donné un avant-gout, à condition qu'ils iraient aſſaſſiner tous ceux

qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des Lettrés de la Chine. Les sectes des Philosophes étaient non seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la Philosophie est de rendre l'ame tranquille, & le fanatisme est incompatible avec la tranquilité. Si nôtre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD, *Evêque de Sées.*

FAUS-

FAUSSETÉ
DES VERTUS HUMAINES.

QUand le Duc de la Rochefoucault eut écrit ſes penſées ſur l'amour propre, & qu'il eut mis à découvert ce reſſort de l'homme, un Monſieur *Eſprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fauſſeté des vertus humaines.* Cet *Eſprit* dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Ainſi ſelon le Sieur Eſprit, ni Caton, ni Ariſtide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien; mais on n'en peut trouver que chez les Chrétiens. Parmi les Chrétiens il n'y a de vertu que chez les Catholiques; parmi les Catholiques, il falait encor en excepter les jéſuites, ennemis des oratoriens; partant la vertu ne ſe trouvait guères que chez les ennemis des jéſuites.

Ce Mr. Eſprit commence par dire, que la prudence n'eſt pas une vertu; & ſa raiſon eſt qu'elle eſt ſouvent trompée.

C'eſt comme ſi on diſait que Céſar n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si Mr. Eſprit avait été Philoſophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuſe; car un ſcélerat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette eſpèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis!

Qu'eſt-ce que la vertu, mon ami? C'eſt de faire du bien. Fai nous en, & cela ſuffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi! ſelon toi, il n'y aura nulle différence entre le Préſident de Thou & Ravaillac? entre Cicéron & ce Popilius auquel il avait ſauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent? & tu déclareras Epictète & Porphire des coquins, pour n'avoir pas ſuivi nos dogmes? Une telle inſolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FIN.

FIN, CAUSES FINALES.

IL parait qu'il faut être forcené pour nier que les eſtomacs ſoient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des cauſes finales pour aſſurer que la pierre a été formée pour bâtir des maiſons, & que les vers à ſoie ſont nés à la Chine afin que nous ayons du ſatin en Europe.

Mais, dit-on, ſi Dieu a fait viſiblement une choſe à deſſein, il a donc fait toutes choſes à deſſein. Il eſt ridicule d'admettre la Providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui eſt fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement ſans objet, nul effet ſans cauſe; donc tout eſt également le réſultat, le produit d'une cauſe finale; donc il eſt auſſi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de diamants, qu'il eſt vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les ſons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Je crois qu'on peut aiſément éclaircir cette difficulté. Quand les effets ſont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout temps, quand ces effets uniformes ſont indépendants des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a viſiblement une cauſe finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voyent; tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un eſtomac, ou quelque choſe d'aprochant, par lequel ils digèrent: tous un orifice qui expulſe les excréments, tous un inſtrument de la génération; & ces dons de la nature opèrent en eux ſans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des cauſes finales clairement établies, & c'eſt pervertir nôtre faculté de penſer, que de nier une vérité ſi univerſelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout temps, ne compoſent pas des bâtiments, tous les nez ne portent pas des lunettes, tous les doigts n'ont pas une bague, toutes les jambes ne ſont pas couvertes de bas de ſoie. Un ver à ſoie n'eſt donc pas fait pour couvrir mes jambes, comme vôtre bouche eſt faite pour manger, & vôtre derriére pour aller à la garderobe.

Il

Il y a donc des effets produits par des causes finales, & des effets en très grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mais les uns & les autres sont également dans le plan de la Providence générale : rien ne se fait sans doute malgré elle, ni même sans elle. Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du maître; c'est lui qui a créé les loix par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart; c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoye en cinq minutes & demie des rayons de lumiére dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siècles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que Dieu nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions nécessairement industrieux & carnassiers ?

Les moutons n'ont pas ſans doute été faits abſolument pour être cuits & mangés, puiſque pluſieurs nations s'abſtiennent de cette horreur. Les hommes ne ſont pas créés eſſentiellement pour ſe maſſacrer, puiſque les Brames & les Quakers ne tuent perſonne; mais la pâte dont nous ſommes paitris produit ſouvent des maſſacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des perſécutions & des impertinences. Ce n'eſt pas que la formation de l'homme ſoit préciſément la cauſe finale de nos fureurs & de nos ſotiſes; car une cauſe finale & univerſelle eſt invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les abſurdités de l'eſpèce humaine n'en ſont pas moins dans l'ordre éternel des choſes. Quand nous battons nôtre bled, le fléau eſt la cauſe finale de la ſéparation du grain; mais ſi ce fléau en battant mon grain écraſe mille inſectes, ce n'eſt pas par ma volonté déterminée, ce n'eſt pas non plus par hazard; c'eſt que ces inſectes ſe ſont trouvés cette fois ſous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'eſt une ſuite de la nature des choſes,

ſes, qu'un homme ſoit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il ſoit vainqueur, ou qu'il ſoit battu; mais jamais on ne poura dire, L'homme a été créé de Dieu pour être tué à la guerre.

Les inſtruments que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des cauſes finales en mouvement qui ayent leur effet immanquable. Les yeux donnés pour voir ne ſont pas toujours ouverts; chaque ſens a ſes temps de repos. Il y a même des ſens dont on ne fait jamais d'uſage. Par exemple, une malheureuſe imbécille enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait ſortir une génération nouvelle; mais la cauſe finale n'en ſubſiſte pas moïns, elle agira dès qu'elle ſera libre.

FOLIE.

IL n'eſt pas queſtion de renouveller le livre d'Eraſme, qui ne ſerait aujourd'hui qu'un lieu commun aſſez inſipide.

Nous

Nous appellons folie cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres; ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la ſociété, on l'en exclut; s'il eſt dangereux, on l'enferme; s'il eſt furieux, on le lie.

Ce qu'il eſt important d'obſerver, c'eſt que cet homme n'eſt point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très-nettes & très diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain? Elle voit les objets comme l'ame d'Ariſtote & de Platon, de Loke & de Newton les voyaient; elle entend les mêmes ſons; elle a le même ſens du toucher; comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant, ſans pouvoir s'en diſpenſer? Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtruments qu'ont

qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braïement d'un ane; ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie; ſi quand ils entendent oui, il entend non; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on; elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires: quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence: cependant on la mène dans ſon étui aux petites maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer donnée de Dieu à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau patit, comme le gouteux eſt un malade qui ſouf-

ſouffre aux piés ou aux mains ; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les piés, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goute au cerveau comme aux piés. Enfin après mille raiſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou ; Mon ami, quoique tu ayes perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre ; mais nôtre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal ; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle ; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou dans ſes bons moments leur répondrait ; Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion ; mes fenêtres ſont auſſi bien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles : il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vitié, une qua-

qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre: Mon confrère, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou répliquera; Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encor plus fou que je ne le ſuis. De grace, vous qui en ſavez tant, dites-moi, pourquoi je ſuis fou?

Si les docteurs ont encor un peu de ſens, ils lui répondront, Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & ſuivies. Ils ſe croiront ſages, & ils ſeront auſſi foux que lui.

FOY.

QU'eſt-ce que la Foy? Eſt-ce de croire ce qui paraît évident? Non; il m'eſt évident qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, ſuprême, intelligent.

Ce

Ce n'eſt pas là de la foy, c'eſt de la raiſon. Je n'ai aucun mérite à penſer que cet Etre éternel, infini, qui eſt la vertu, la bonté même, veut que je ſois bon & vertueux. La foi conſiſte à croire non ce qui ſemble vrai, mais ce qui ſemble faux à nôtre entendement. Les Aſiatiques ne peuvent croire que par la foy le voyage de Mahomet dans les ſept planètes, les incarnations du Dieu Fo, de Vitſnou, de Xaca, de Brama, de Sammonocodom, &c. &c. &c. Ils ſoumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés, ni brulés; ils diſent, je crois.

Il y a la foy ſur les choſes étonnantes, & la foy ſur les choſes contradictoires & impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cent fois, cela eſt fort étonnant; mais enfin, cela n'eſt pas phyſiquement impoſſible. Car ſi Vitſnou a une ame, il peut avoir mis ſon ame dans cinq cent corps pour ſe réjouïr. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive, il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes; mais enfin, il dira à ſon bonze, J'ai la foi; vous voulez que Vitſnou

Vitſnou ait paſſé par cinq cent incarnations, cela vous vaut cinq cent roupies de rente; à la bonne heure; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce ſi je n'ai pas la foi; eh bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment; car après tout il ne lui eſt pas démontré que Vitſnou n'eſt pas venu cinq cent fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croye une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux ſont cinq, que le même corps peut être en mille endroits différents, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe, alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foy, il a menti; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze, Mon révérend père, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cent.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & Dieu vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Com-

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que Dieu opère ſur moi ce qu'il ne peut opérer ſur lui-même? Il eſt impoſſible que Dieu faſſe ou croye les contradictoires; autrement il ne ſerait plus Dieu. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaiſir, que je crois ce qui eſt obſcur; mais je ne peux vous dire que je crois l'impoſſible. Dieu veut que nous ſoyons vertueux, & non pas que nous ſoyons abſurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encor vingt, croyez à trente roupies, ſoyez homme de bien ſi vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

FRAUDE.

S'il faut uſer de fraudes pieuſes avec le peuple?

LE Fakir Bambabef rencontra un jour un des diſciples de Confutſée, que nous nommons Confucius, & ce diſciple s'appellait Ouang; & Bambabef ſoutenait que le peuple a beſoin d'être trompé, & Ouang prétendait qu'il

qu'il ne faut jamais tromper perſonne ; & voici le précis de leur diſpute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre ſuprême, qui ne nous montre pas les choſes telles qu'elles ſont ; il nous fait voir le ſoleil ſous un diamètre de deux ou trois piés, quoique cet aſtre ſoit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées ſur un même fond bleu, tandis qu'elles ſont à des diſtances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraiſſe ronde de loin ; il veut que le feu nous paraiſſe chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis * au delà de nôtre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'apercevons réellement, & nous ne pouvons apercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans nôtre rétine,

* *Un lis eſt de 124. pas.*

ne, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances; il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang qui était très patient lui expliqua la théorie de l'optique; & Bambabef qui avait de la conception, ſe rendit aux démonſtrations du diſciple de Confutſée, puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe pas par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toûjours les enfans pour leur bien; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi Fakir, tromper le peuple, qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades, Voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle

elle vous nuirait si elle était douce; je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenants, des lutins, des sorciers; par là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que vôtre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Ce sont les Fakirs qui corrompent la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas de nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe moquent de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voyent fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il ? Ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur prêchez une religion impertinente, & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de ſuperſtition, telle que la nôtre. Leurs paſſions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la ſeule qu'on leur enſeigne eſt ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal ; mais

mais il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands, & nos laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systêmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes; & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsul-

ſultes; cela n'eſt ni poſſible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domeſtiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même ſcience; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte; & la plus ſure manière d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet; mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompenſe? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables; ils ſe révolteront de même contre vôtre vérité; ils diront: Qui m'aſſurera que Dieu punit & récompenſe? où en eſt la preuve? Quelle miſſion avez-vous? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

OUANG.

Voila où eſt vôtre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens.

Le peuple eſt très diſpoſé à croire ſes magiſtrats: quand ſes magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un Dieu juſte, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée eſt trop naturelle pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment Dieu punira & récompenſera; il ſuffit qu'on croye à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vû des villes entiéres qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces Philosophes nieront bien plus fortement vos inventions; ainsi vous ne gagnez rien par là. Quand il y aurait des Philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens de bien; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non par crainte. Mais de plus, je vous soutiens qu'aucun philosophe ne serait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchants & des récompenses aux bons; car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit? je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas? Enfin je vous soutiens, que les Philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être Philosophe?

BAMBABEF.

Volontiers, mais ne le dites pas aux Fakirs.

Fin du Tome premier.

TA-

TABLE

Des articles contenus dans ce premier Volume.

ABBÉ. . . . . Pag. 1
Abraham. 5
Ame. 8
Amitié. 24
Amour. 26
Amour nommé Socratique. . . . 30
Amour propre. 35
Ange. 37
Antropophages. 42
Apis. 46
Apocalypse. 48

Athée.

Athée, Athéisme. . . . Page 53

BAPTEME. 69
Beau, Beauté. 73
Bêtes. 75
Bien. Souverain-bien. 80
Bien (Tout est) 82
Bornes de l'esprit humain. . . 93

CARACTERE. 95
Catéchisme Chinois. 99
——— *du Japonois.* 135
——— *du Curé.* 146
——— *du Jardinier.* 153
Certain, certitude. 158
Chaine des événements. . . . 162
Chaine des êtres créés. . . . 168
Chine (de la) 172
Le Ciel des Anciens. 179
Circoncision. 186
Confession. 194
Convulsions. 196

Corps. . . . . . page 199
Criſtianiſme. Recherches hiſtoriques ſur le Criſtianiſme. 203
Critique. 251

DESTIN. 259
Dieu. 265
Dogmes. 273

EGALITÉ. 278
Enfer. 283
Entouſiaſme. 289
Eſprit faux. 292
Etats, Gouvernements. Quel eſt le meilleur? 295
D'Ezéchiel. De quelques paſſages ſinguliers de ce Prophête, & de quelques uſages anciens. 303

FABLES. 312
Fanatiſme. 314
Fauſſeté des vertus humaines. 319

Fin. Causes finales. . . . . . Page 321
Folie. 325
Foi. 329
Fraude. 332

Fin de la Table du premier Volume.

861973

G. Oberlé
1.1.1987
[VOLT.]

475
75
550